



Mister B millionnaire

Ken Saro-Wiwa

VISIT...

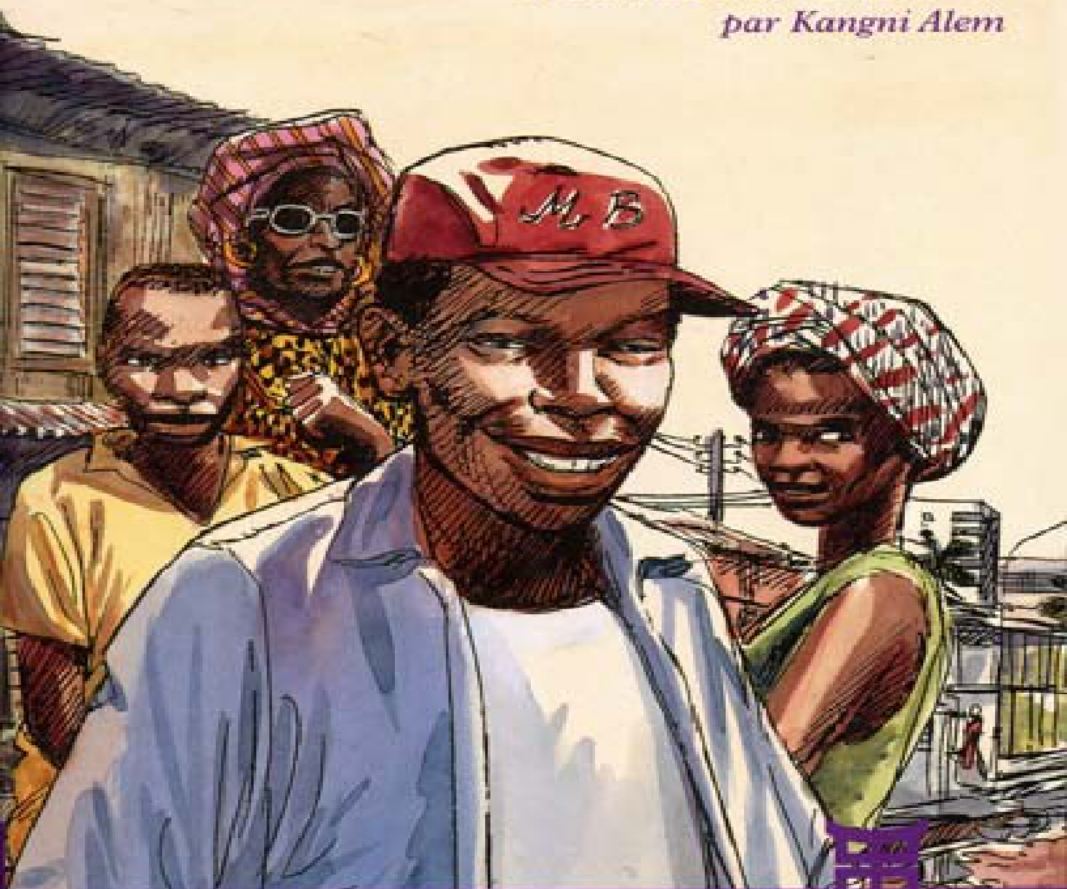
LANZAROTE
Caliente.COM



KEN SARO-WIWA

Mister B millionnaire

*Traduit de l'anglais (Nigeria)
par Kangni Alem*



Editions DAPPER

KEN SARO-WIWA

Mister B millionnaire

Roman traduit de l'anglais (Nigeria)
par Kangni Alem



EDITIONS DAPPER

Titre original : *Basi and Company*

© 1987 Ken Saro-Wiwa

Traduction française : © Éditions Dapper, Paris, 1999

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications destinées à la jeunesse

ISBN : 2-906067-46-6

Dépôt légal : septembre 1999.

*Pour Zinadu, Nooyaayo, Tedum,
Ketiwe, Ledum et Befii*

Mister B découvre la rue Adetola

Un soir, à la gare routière d'Iddo, à Lagos, un homme, beau et grand, portant une veste bleue délavée, une casquette à visière, des chaussures usées et un sac gris élimé, descendit d'un autobus. Il regarda autour de lui pendant quelques minutes, comme un étranger, puis, jetant son sac sur l'épaule, il s'éloigna lentement.

On était au mois de septembre, en pleine saison des pluies. À peine l'homme avait-il marché trois minutes parmi les camions vides, les autobus et les ballots de vivres, qu'il se mit à pleuvoir. La pluie tombait à verse et, bientôt, la gare routière fut inondée. L'homme sauta prestement à l'arrière d'un camion vide, posa son sac et s'assit dessus.

Il plut des cordes toute la soirée. La foudre traçait des éclairs dans le ciel et le tonnerre grondait. L'homme était content d'avoir trouvé un abri dans le camion vide. Le temps passa, la nuit vint, mais il pleuvait toujours. Bientôt l'homme sombra dans un profond sommeil.

Il faisait déjà jour lorsqu'il se réveilla. La pluie avait cessé. L'homme regarda autour de lui et se rendit compte qu'il n'était plus à la gare routière d'Iddo, mais sur une autoroute, à côté d'une borne kilométrique. Un champ de cacao s'étendait alentour. Il jeta un coup d'œil à l'extérieur du camion et se frotta les yeux. D'après l'indication sur la borne kilométrique, il se trouvait à un mile d'Ibadan.

— Incroyable ! s'exclama-t-il, en sifflant d'admiration. Je suis arrivé à Ibadan comme par enchantement !

Tenant son sac contre lui, il descendit promptement du camion et se mit au bord de la route. Il était encore tout surpris de se trouver à Ibadan. Il croyait dur comme fer qu'il y était arrivé par miracle. En réalité, pendant la nuit, le chauffeur du camion dans lequel l'homme s'était endormi avait roulé de Lagos en direction de Kano, où il devait charger des ballots d'oignons destinés à être vendus au marché d'Iddo. Le camion s'était arrêté non loin d'Ibadan, et le chauffeur était descendu prendre son petit déjeuner.

— Il faut absolument que je retourne à Lagos, se dit l'homme. Il le faut.

Il resta longtemps au bord de la route. Plusieurs voitures, camions et autobus passèrent, mais aucun ne voulut s'arrêter, bien qu'il leur fît de grands signes. Il commençait à s'inquiéter lorsqu'un autobus portant l'inscription « Pas de Téléphone au Paradis » surgit avec fracas, roulant à tombeau ouvert. Le chauffeur ralentit en voyant l'homme lui faire signe ; celui-ci grimpa et prit place à bord. L'autobus

était surchargé. L'homme se fit une place à l'étroit entre deux très grosses femmes, puis l'autobus repartit.

À peine s'était-il assis que le collecteur, un jeune adolescent, lui réclama le prix du trajet.

— Il m'est difficile de sortir les sous de ma poche, lui répondit l'homme.

— Et pourquoi ? demanda le collecteur.

— Comme si vous étiez aveugle... Je suis complètement à l'étroit ici, répliqua l'homme.

Le collecteur s'approcha de lui et découvrit, gravées sur sa casquette, les lettres « M. B ».

— Mister B ! lui cria le collecteur.

— Lui-même, répondit l'homme.

Tous les passagers éclatèrent de rire. Le collecteur en oublia de lui redemander les sous. Ce qui n'était pas pour déplaire à Mister B, étant donné qu'il n'avait pas un rond et ne voulait pas être importuné.

Ils roulèrent sur la longue route défoncée qui menait à Lagos et, avant midi, ils arrivèrent à la gare routière d'Iddo, où les passagers débarquèrent. Mister B sauta hors de l'autobus. Il s'éloignait déjà, lorsque le collecteur se souvint qu'il ne l'avait toujours pas payé.

Le collecteur le héra : « Mister B, Mister B, vous n'avez pas payé le voyage ! »

Il fit la sourde oreille et continua son chemin, droit devant lui. Le collecteur lui emboîta le pas. Mister B marcha plus rapidement. Le collecteur aussi accéléra le pas, criant après lui « Mister B, Mister B ! » Mister B se mit alors à courir, traversa la route à grandes enjambées, se faufilant entre les taxis jaunes et les véhicules de toutes sortes, sans se soucier de la densité de la circulation. Le collecteur, ne pouvant soutenir le rythme, s'arrêta bientôt, furieux, et brandit son poing à l'adresse de Mister B qui, déjà, disparaissait au loin.

Lorsqu'il n'entendit plus le collecteur et sut qu'il était hors de danger, Mister B s'arrêta de courir. Il était en nage. Du revers de la main, il s'essuya le visage. Il avait chaud. Il retira sa veste bleue délavée et la rangea dans son sac. Il portait un tee-shirt rouge à col roulé sur lequel on pouvait lire, de face, « Mister B dit : Pour être millionnaire », et, de dos, « pensez comme un millionnaire ».

Ce tee-shirt révélait toute la personnalité de Mister B. C'était un homme cupide qui ne rêvait que de s'enrichir au plus vite. Un homme qui avait l'habitude de se vanter auprès de ses amis qu'il deviendrait un jour l'homme le plus riche sur terre. Un jour viendrait, croyait-il fermement, où il serait très riche. Comment gagnerait-il tout cet argent ? À cette question il répondait toujours : « Ne vous en faites pas, qui vivra verra. »

Il avait sillonné plusieurs contrées à la recherche de sa bonne

fortune, et ne l'avait trouvée nulle part. Puis, un jour, alors qu'il était au comptoir d'un bar, dans un hôtel, il surprit la conversation d'un groupe de clients qui prétendaient que, dans la cité de Lagos, les gens étaient si riches qu'ils possédaient des gratte-ciel, des voitures, des bateaux et des avions. Il y avait tellement d'argent à Lagos que certains, ne sachant que faire de leur richesse, avaient même fait construire des ponts en béton suspendus par-dessus des autoroutes.

Mister B n'en croyait pas ses oreilles. « C'est là que je devrais être, pensa-t-il. C'est justement l'endroit qu'il me faut. Dès que j'y mettrai les pieds, je deviendrai millionnaire ! »

Il avait alors ramassé ses affaires, les avait fourrées dans son sac, avait acheté un ticket d'autobus avec le peu d'argent qu'il lui restait et mis le cap sur Lagos.

Et le voici maintenant dans Lagos, contemplant les gratte-ciel, les nombreuses voitures le dépassant à vive allure, les marchands ambulants avec leurs articles hétéroclites et les bateaux accostés dans le port.

« J'aime cette cité, se dit-il, et bien que je n'aie pas encore d'argent, ni de toit, encore moins de quoi manger, je suis certain que, bientôt, tout ira pour le mieux. »

Mister B voyait toujours la vie du bon côté. Même dans les moments les plus difficiles, il avait toujours été optimiste, doutant à peine de sa réussite, convaincu qu'au bout du compte la chance finirait bien par lui sourire.

Il enleva son veston. Un optimisme fou le submergea. Il marcha le long de la route. Il avait grand faim, une véritable faim de loup. Il était déjà midi.

Parvenu à une rue latérale, il vit un panneau qui indiquait « Rue Adetola ». Il emprunta la rue. La première chose qui attira son attention dans cette rue fut un *buka*^[1], celui de Mama Badejo. Une femme obèse, massive et noire, assise à la devanture du *buka*. Elle était vêtue d'un *iro* et d'un *buba*^[2] et était en train de faire frire de la banane plantain^[3] dans une poêle immense posée sur un grand feu dans lequel grillait du maïs. Une odeur de nourriture bien épicée flottait dans l'air.

Mister B renifla l'air avidement. L'eau lui vint à la bouche. « Si seulement je pouvais goûter un peu de ce *dodo*^[4] savoureux et tout chaud... Je n'ai rien mangé depuis deux jours », pensait-il en arrivant devant Mama Badejo.

Occupée à retourner les morceaux de bananes plantains dans l'huile bouillante, Mama Badejo ne fit guère attention à Mister B, qui restait là, debout, en face d'elle. Lorsqu'elle releva la tête, elle vit un homme habillé d'un tee-shirt rouge qui la regardait d'un air affamé. Il était écrit sur le tee-shirt « Mister B dit : Pour être millionnaire », et

elle pensa que cet homme devait être très riche. Elle jugea bon de lui adresser la parole, car elle aimait bien que les riches viennent manger dans son *buka*. Elle était persuadée que les gens riches n'hésiteraient pas à acheter sa nourriture au prix qu'elle aurait fixé. C'était pour elle la seule manière de s'enrichir rapidement à son tour, puisqu'elle leur vendrait ses produits toujours deux fois, voire trois fois plus que le coût réel.

— Que désirez-vous, *oga*[5] ? lui demanda-t-elle ?

— Je voudrais un bon petit déjeuner.

— Comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Basi. Mister B pour les intimes.

Mama Badejo l'examina et sourit. Il avait l'air d'un homme bien.

— Entrez, asseyez-vous ! On va vous trouver quelque chose à manger.

— Merci Mama, lui dit Mister B avant de pénétrer dans le *buka*.

Mama Badejo lut alors ce qui était inscrit au dos du tee-shirt : « pensez comme un millionnaire ». Elle sourit et suivit l'homme à l'intérieur du *buka*.

— Que désirez-vous manger ?

— Un peu de céréales, un jus de fruits, des œufs brouillés et une tasse de café feraient l'affaire.

Mama Badejo ne comprenait rien. Elle n'avait jamais rien entendu de pareil, elle qui ne vendait que du *dodo*, de l'igname cuite et du riz servis avec de la friture, du *gari*[6] à la sauce, du maïs et des noix de coco. Une idée lui vint alors à l'esprit : « Il doit avoir tellement faim qu'il ne sait même plus quoi manger. Le pauvre ! Qui sait d'où il vient ? Il est peut-être un peu fou, il n'y a qu'à lire ce qui est écrit au dos de son tee-shirt : "pensez comme un millionnaire". La faim l'a sûrement rendu fou. Pauvre type ! » Mama Badejo soupira.

— Je vais vous servir un peu de *dodo* avec de la friture, finit-elle par lui dire.

— Merci un million de fois, merci. Vous êtes très gentille.

« Cet homme doit être troublé, pensa Mama Badejo. Il aime bien le *dodo* à la friture et pourtant il vient de commander un menu bizarre. » Elle lui servit à manger dans une assiette en email. En un clin d'œil, Mister B vida le plat et en redemanda un autre. Mama Badejo le servit de nouveau. Il lécha l'assiette à fond, puis demanda à boire.

— En fait, dit-il, j'aurais préféré du vin, mais ça ira avec l'eau pour le moment.

Il but à même le gobelet sale en plastique que lui tendit Mama Badejo et claqua les lèvres de satisfaction.

— Est-ce que vous vendez des cigarettes ici ? demanda-t-il.

— Non, dit-elle. Seul Chacha en vend par ici. Donnez-moi l'argent

et j'envoie vous en chercher.

— Non, merci. C'est très aimable à vous de me proposer cela, mais je peux m'en passer pour l'instant. Et merci pour la bouffe.

Sur ce, il mit son sac sur l'épaule et sortit du *buka* sans payer. Prise de court, Mama Badejo le rappela d'une voix forte et ferme : « Oga, revenez, revenez ! Vous avez oublié de payer... » Mister B fit la sourde oreille. Il regarda droit devant lui et accéléra le pas. « Mister B, donnez-moi mon argent, hé ! Donnez-moi mon argent, Mister B ! » Mama Badejo criait à tue-tête, étant trop grosse pour lui courir après. « Donnez-moi mon argent ! » hurlait-elle. Mais sa voix se noyait dans les bruits des voitures, des camions-bennes, des remorqueurs et des motos, les aboiements des chiens, les psalmodies des colporteurs louant leurs divers articles, le klaxon strident des vendeurs de journaux et les cris des enfants jouant le long de la route, insouciant de tout danger. Somme toute, l'ambiance ordinaire de la rue Adetola. Mama Badejo leva les bras au ciel, suppliante. « Peut-être qu'il est fou. Qu'Allah le miséricordieux lui pardonne ses péchés et le nourrisse à l'avenir ! »

Mister B descendit la rue. Il se sentait mieux, maintenant qu'il avait mangé. Il regrettait de n'avoir pas payé Mama Badejo et le collecteur, mais se promettait de le faire aussitôt qu'il aurait gagné son premier million de nairas^[7]. Cela ne saurait tarder, pensait-il, puisqu'il était déjà à Lagos, la cité dont on disait les routes pavées d'or. Il poursuivit son chemin.

Plusieurs maisons bordaient la rue. Certaines étaient très belles, à l'architecture moderne, d'autres étaient laides, exiguës et délabrées. D'autres encore tombaient en ruine et ne devaient de tenir debout qu'à des échafaudages de fortune. Cette architecture hétéroclite donnait un aspect bizarre à la rue Adetola.

Mais ce qu'il y avait de plus insolite dans cette rue, c'étaient les enseignes. De toute sa vie, Mister B n'en avait jamais vu autant dans une même rue. Elles étaient accrochées dans tous les sens. Certaines étaient plaquées sur les murs des maisons, ou pendaient le long de ceux-ci, retenues par des cordes ; d'autres étaient clouées à des pieux fichés dans le sol, et d'autres encore aux troncs des arbres qui poussaient en désordre le long de la route ; une ou deux, enfin, gisaient simplement à même le sol, dans la poussière.

Les écritures variaient d'une enseigne à l'autre. L'une portait une inscription en vert sur fond blanc, une autre en noir sur fond jaune, une troisième enfin était calligraphiée sur quatre lignes, chaque ligne étant de couleur différente. Sur chacune des enseignes, il était indiqué que tel article pouvait être acheté, tel autre vendu, tel autre encore loué pour de l'argent. En clair, l'essentiel du message dans cette rue concernait l'argent.

« C'est exactement le genre de rue qu'il me faut », s'exasiait Mister B tout en marchant. Les maisons portaient des numéros inscrits dans un ordre aléatoire. On pouvait voir le numéro 4 contigu au numéro 120. Certaines maisons étaient désignées comme des lots : lot 875 ou lot 152/1959. D'autres avaient une double numérotation, du genre « ancien numéro 125, nouveau numéro 112 ».

« Il y a une confusion incroyable dans cette rue », se dit Mister B. Une bande de gamins qui jouait dans la rue, ayant remarqué le nom sur la casquette à visière de Mister B, lui courut après en hurlant : « Mister B ! Mister B ! » Celui-ci sourit et se joignit à leur mini-partie de football. Toutes les fois qu'il tapait dans le ballon de chiffon, les gamins criaient son nom : « Mister B ! » Il leur répondait : « Lui-même ! », et se faisait acclamer. Au bout d'un moment, il quitta la bande et reprit son chemin.

On était à une heure avancée de la journée, et le ciel s'assombrissait. Ce qui était normal en cette période de l'année, la pluie tombant d'habitude en fin d'après-midi et jusque tard le soir. Aussi Mister B voulait-il s'assurer, s'il venait à pleuvoir, de trouver un logis. Mais il ne désirait habiter que dans la rue Adetola. Certes, il était sans le sou mais il se gardait d'y penser, convaincu qu'en temps opportun son problème serait résolu. Il était optimiste.

Peu de temps après avoir pris congé des gamins, il aperçut une église et, un peu plus bas dans la rue, une mosquée. Près de la mosquée, on pouvait lire sur une bâtisse, en très gros caractères, l'inscription suivante : maison de prière isoban. L'église, la mosquée, la maison de prière, tout ceci le réconforta ; il avait le choix entre ces lieux saints, au cas où il viendrait à pleuvoir. Il était bien persuadé qu'étant donné la multitude des lieux de culte dans cette rue, elle devait être habitée par des gens pieux et généreux qui lui viendraient en aide dès qu'ils sauraient qu'il avait des problèmes. Rassuré, il décida d'arpenter la rue sur toute sa longueur.

Juste après la mosquée, il aperçut sur le balcon d'une maison à étage, assise dans un fauteuil et observant la rue, une femme coquettement habillée. Ce qui, chez elle, sautait tout de suite aux yeux était sa coiffure, tellement extravagante que l'on aurait dit qu'elle portait un masque.

Dès qu'il la vit, Mister B sut qu'elle serait disposée à l'aider. Il monta donc les marches de l'escalier et frappa à sa porte. Elle lui ouvrit aussitôt et l'invita à entrer. Il entra et déposa son sac par terre. La femme le jaugea un instant et le pria de s'asseoir. Il s'exécuta. Il remarqua son excitation apparente pendant qu'elle lisait ce qui était écrit sur son tee-shirt. Elle le regarda fixement avant de lui demander gentiment :

— Puis-je vous être utile ?

— Et comment ! répliqua Mister B. Je viens d'arriver en ville et j'aurais besoin de louer une maison.

— Une maison ? demanda la femme, surprise.

— Enfin, pas exactement. Juste une chambre où dormir. Vous n'en auriez pas une de libre ?

— Bien sûr, j'ai ce qu'il vous faut, mais cela coûte cher.

— Comment cela, cher ?

— Très, très cher. Elle est entièrement meublée : un lit, des chaises, un coin cuisine, une penderie. Vous allez aimer !

— Je vous fais confiance.

— Suivez-moi, c'est en bas, je vous la fais visiter !

La femme prit les devants. Dans les escaliers, Mister B lui demanda :

— Comment dois-je vous appeler ?

— Madame, lui dit-elle.

— Madame quoi ?

— Madame, tout simplement.

— Moi, je m'appelle Basi, dit-il, assez étonné. Mister B pour les intimes.

Mister B était plutôt surpris de voir quelqu'un se prénommer Madame – titre qui désigne généralement une femme mariée. Parvenus au rez-de-chaussée, la femme ouvrit la porte de la chambre puis y pénétra, suivie de Mister B. « Voici la chambre, elle est très belle, comme vous pouvez le constater. Je viens juste de la faire repeindre. Elle sent bon, n'est-ce pas ? Et c'est très confortable. »

Mister B voyait pourtant bien que les murs de la chambre étaient crasseux, qu'il y avait belle lurette qu'ils n'avaient pas été peints. Le matelas était tout déchiré, et Mister B aurait mis sa main au feu qu'il contenait des poux. Il tira un fauteuil à lui pour s'y asseoir et le fauteuil craqua sourdement.

— Effectivement, elle est très belle, très confortable. Je l'aime beaucoup et je crois que je vais la prendre. C'est un palace digne d'un roi.

— Parfait, conclut la dame. Je vous la laisse à cent nairas le mois.

— Cent nairas le mois ! cria Mister B.

— Mais pourquoi criez-vous ? demanda-t-elle.

— Je me disais que ce n'était pas du tout cher, rétorqua Mister B, quelque peu déçu néanmoins.

Effectivement, il trouvait la chambre trop chère. Une chambre si minuscule, si répugnante, ne devait valoir en réalité pas plus de vingt nairas le mois. Il se garda pourtant de le dire, de peur que Madame ne le mette à la rue, d'autant qu'il n'avait pas d'autre endroit où aller.

— Je suis contente que cela vous plaise. De toute manière, pour un millionnaire, cent nairas le mois, c'est insignifiant.

— Je vous remercie, Madame.

— Vous allez payer cinq ans de loyer, en acompte. Cela vous fait en tout... six mille nairas.

Mister B avait les poches vides. Pourtant il accepta de payer les six mille nairas. Madame en fut ravie. Elle allait enfin gagner beaucoup d'argent, beaucoup plus qu'elle n'en avait jamais gagné de sa vie. Elle sourit de contentement.

— Vous devez payer maintenant, dit-elle.

— S'il vous plaît, Madame, je viens juste d'arriver à Lagos, il me faut passer à la banque retirer de l'argent, or les guichets sont fermés à cette heure-ci.

— Bien. Vous pouvez passer la nuit. Mais demain, dès votre retour de la banque, montez me remettre l'argent ! Si vous ne me payez pas, vous allez me contrarier et je vous mettrai à la porte.

Et sans un mot de plus, elle sortit de la chambre.

Une fois Madame partie, Mister B s'assit sur le rebord du lit et jeta de nouveau un coup d'œil à la chambre. Elle était vraiment minuscule et repoussante. Tout à coup, un rat bondit hors du garde-manger, longea le lit et s'enfuit par la porte. Mister B alla ouvrir le garde-manger. Il en vit alors jaillir une ribambelle de rats, suivie d'une armée de cafards. Il s'empara d'un balai et nettoya la chambre à fond. Il sortit ensuite ses vêtements de son sac et les accrocha dans la penderie. Puis il enleva ses chaussures, s'allongea sur le lit et s'endormit.

À minuit, lorsqu'il se réveilla, il faisait très sombre et tout était silencieux. Il resta là, à se retourner dans le lit, incapable de retrouver le sommeil. Il passa longuement en revue tous les événements survenus dans la journée, sa première journée à Lagos.

Il n'avait payé ni le collecteur de billets pour le voyage ni Mama Badejo pour le petit déjeuner pris dans le *buka*, et n'avait pas de quoi payer cette chambre que Madame venait de lui louer, cette petite chambre qu'il avait décidé d'appeler un palace. Il se rappela avoir donné sa parole à Madame de lui payer les six mille nairas aussitôt qu'il rentrerait de la banque, le lendemain. Il savait pertinemment que c'était un mensonge, car il n'avait de l'argent nulle part, ni en poche ni dans son sac, encore moins dans une banque. Il était peu fier de lui. Tout en retournant ces pensées dans sa tête, il s'endormit de nouveau.

Mister B se fait un ami

Le lendemain matin, Mister B se réveilla de bonne heure et trouva un peu d'eau dans l'arrière-cour de la maison. Il prit sa douche, s'habilla, mit ses chaussures aux semelles trouées et sa casquette à visière bleue. Toutes les fois qu'il s'habillait, Mister B avait fière allure, il paraissait respectable. Il faut dire qu'il était assez bel homme et prenait toujours grand soin de son habillement. Il attendit un moment que le jour soit complètement levé, puis il monta à l'appartement de Madame. Il n'avait pas oublié qu'il avait promis de la payer ce matin-là.

Il frappa à la porte. Madame lui dit d'entrer.

— Bonjour, Madame, dit-il, poliment.

— Bonjour, Basi. Vous avez bien dormi ?

— Très bien, Madame. Le palace était plutôt confortable.

— Le palace ? Quel palace ?

— Mais, le palace en bas !

— Vous voulez dire la chambre que vous avez louée ?

— Ce n'est pas une chambre, Madame. C'est un palace, un très beau palace !

Madame était très flattée qu'on appelât sa chambre un palace, d'autant plus qu'aucun locataire ne l'avait jamais désignée ainsi. Tous ceux qui l'avaient déjà visitée avaient refusé de la louer, parce qu'ils la trouvaient plutôt petite et tout à fait sale.

— Je suis ravie que vous l'aimiez, dit Madame.

— Je l'aime beaucoup. Je l'aimerai davantage quand j'y aurai passé un peu plus de temps.

— N'oubliez pas que vous devez payer le loyer aujourd'hui ! Six mille nairas.

— Tout à fait, Madame. D'ailleurs, je m'en vais de ce pas à la banque retirer de l'argent afin de vous payer.

— Parfait, mon cher Basi. Il faut vite y aller avant que les banques ferment.

— Bien, Madame. Mais j'ai un problème, un petit problème, vraiment très insignifiant.

— De quoi s'agit-il ?

— Il me faut aller à la banque très vite, comme vous me l'avez dit. Donc, il faut que je prenne un autobus ou un taxi. Mais je n'ai pas de quoi payer le trajet.

— C'est une affaire de sous ! s'exclama Madame.

Mister B ne comprenait pas que Madame dise : « C'est une affaire

de sous ! » à tout bout de champ, uniquement pour faire étalage de sa richesse.

Elle prétendait être riche, n'avoir aucune difficulté à payer ses dettes et être toujours en mesure de donner de l'argent à quiconque en avait besoin. Madame était une femme vaniteuse, qui ne pensait qu'à l'argent et à tout ce que l'on pouvait faire avec de l'argent. On racontait qu'elle était avare et prête à tout pour s'enrichir. Des femmes comme elle, on en trouvait beaucoup à Lagos. Elles s'enrichissaient parfois en faisant du commerce, mais, la plupart du temps, c'était par des voies frauduleuses. Et de faire montre de leur fortune en organisant régulièrement des fêtes tapageuses (naissances, mariages, enterrements, pendants de crémaillère), en s'habillant de façon dispendieuse pour s'y rendre, en mangeant, buvant et dansant à n'en plus finir... Elles avaient créé un club dénommé « Le Club du Dollar Américain ». Seules les femmes très riches et vaniteuses pouvaient en être membres, et Madame en était membre fondatrice.

Par conséquent, lorsque ce matin-là Mister B lui demanda de lui prêter de l'argent, elle n'hésita pas une seconde. Elle entra dans sa chambre et en ressortit avec une liasse de billets neufs qu'elle lui fourra sous le nez avant de lui donner cinquante nairas.

— Merci bien, vous êtes une très bonne logeuse, dit-il.

— J'aime bien les riches locataires qui voient en une simple chambre un palace, déclara-t-elle.

— Merci, Madame, répéta Mister B.

En un bond il fut dans l'escalier. Et qu'est-ce qu'il était heureux !

Lorsqu'il se retrouva dans la rue, le soleil lui parut briller plus fort que de coutume. Il n'y avait pas un seul nuage au firmament. Même le bruit des voitures, des autobus, des camions et des autocars sembla agréable à ses oreilles. Il se sentait tout heureux d'avoir de l'argent maintenant pour payer le petit déjeuner pris la veille chez Mama Badejo, car, s'il payait, il lui serait possible d'en prendre un autre. Ensuite, il se rendrait à la gare routière d'Iddo et réglerait au collecteur le prix du voyage depuis Ibadan. Tout content, il se mit à fredonner une chanson qu'il avait entendue à la radio :

Oh, quelle belle matinée !

Oh, quelle merveilleuse journée !

Je me sens dans la peau d'un millionnaire,

Tout se passe comme je le désire.

Il prit la direction du *buka* de Mama Badejo. En chemin, il croisa une bande d'écoliers qui, à son approche, se mit à crier son nom :

— Mister B ! Mister B !

— Lui-même, répondit-il, tout sourire, en leur faisant de grands

signes.

Il s'avança vers eux et leur donna quelques calottes.

— Content de vous revoir tous. Alors, comme ça, vous allez à l'école ?

— Oui ! répondirent les enfants en chœur.

— Bravo ! Mais il vous faut travailler dur, très dur, et, quand vous aurez réussi, nous irons tous ensemble sur la Lune.

— Sur la Lune ? demandèrent les enfants, tout surpris.

— Tout à fait. Je m'en vais sur la Lune.

— Quand ?

— Lorsque vous aurez tous réussi à vos examens.

— Et vous allez nous y emmener ?

— Bien sûr !

— Nous tous ?

— Tous ceux qui auront réussi à leur examen.

— Merci, Mister B, chantèrent-ils ensemble.

— Maintenant, dépêchez-vous, sinon vous serez en retard. Marchez du bon côté de la route, faites attention à ne pas vous faire écraser par les voitures ! Cela ferait de la peine à vos parents.

Et les enfants reprirent le chemin de l'école, tout joyeux et rêvant du jour où ils iraient sur la Lune en compagnie de Mister B. Celui-ci était tout aussi heureux. Il arriva enfin devant le *buka* de Mama Badejo et s'arrêta pour prendre son petit déjeuner. Mama Badejo était déjà à pied d'œuvre, en train de frire des plantains dans une grande poêle sur un grand feu. Elle fit la moue en voyant Mister B, qui sut tout de suite à quoi s'en tenir.

— Désolé pour hier, Mama Badejo, j'étais tellement pressé. Je vous rapporte votre argent. Combien vous dois-je ?

— Un naira.

— Très bien. Voilà.

Et il la paya.

Mama Badejo était très contente, elle n'espérait plus que Mister B reviendrait la payer.

— Quel est votre nom déjà ?

— Basi. Mister B pour les intimes, dit-il, en montrant les initiales sur sa casquette à visière.

— Mister B, je crois que vous êtes un chic type.

— Merci, Mama Badejo. Puis-je avoir un petit déjeuner ?

— Si, bien sûr ! Qu'est-ce que vous désirez ?

— Un jus de tomate, des céréales, une omelette au bacon avec saucisse, du café décaféiné...

Mama Badejo fronça les sourcils. Elle n'avait aucune idée de ce que Mister B lui demandait.

— Écoutez, Mister B ! Je ne vends que de l'igname cuite, du *dodo*,

de la friture avec de la viande.

— Merci un million de fois, merci ! C'est gentil de votre part. L'igname cuite, la friture avec la viande devraient aller.

Mama Badejo le servit et il mangea avec appétit. Puis il se leva et partit.

Cette fois-ci, Mama Badejo ne se donna même plus la peine de le rappeler. Elle se dit que c'était dans ses habitudes de manger un jour et de payer le lendemain. Elle était sûre qu'il reviendrait.

Le petit déjeuner avait redoublé sa bonne humeur. Mister B décida alors de se rendre à la gare routière d'Iddo. Lorsqu'il arriva, la gare grouillait de monde, comme à l'accoutumée. On chargeait et déchargeait les voitures et les camions. Chauffeurs et rabatteurs se disputaient la clientèle, aussi bien à l'intérieur de la gare routière que le long de l'autoroute. Le vacarme humain avait peine à couvrir l'interminable concert assourdissant des klaxons des voitures et des autres véhicules.

Mister B se faufilait entre les chauffeurs et les rabatteurs, les revendeurs lourdement chargés de sacs et de paniers, et les véhicules à la carrosserie en bois, à la recherche de l'autobus dans lequel il avait voyagé la veille. L'autobus restait introuvable. Déçu, il revint sur ses pas et décida de se rendre plutôt à Lagos Island afin d'y contempler l'animation des rues.

Arrivé au portail de la gare routière, il aperçut un jeune homme qui bâillait de faim. « Pauvre type, il est aussi affamé que je l'étais la veille. Il suffit de le voir bâiller. » Le jeune homme bâilla de nouveau et s'appuya contre la carrosserie en bois d'un camion. Mister B s'approcha de lui et le salua. Le jeune homme ne répondit pas.

— Belle journée ?

— J'ai faim, dit le jeune homme tout en bâillant.

— Cela se voit, et j'en suis désolé. Comment un jeune homme aussi beau que toi peut-il avoir tellement faim ? Dis-moi, depuis quand n'as-tu pas mangé ?

— Trois jours déjà, répondit le jeune homme.

— Trois jours ? dit Mister B, indigné.

— Si. Trois jours.

— C'est incroyable ! Quel est ton nom ?

— Alali. Al pour les intimes.

— Où habites-tu ?

— Je n'ai pas de maison.

— Où travailles-tu ?

— Je suis sans emploi.

— Depuis quand es-tu à Lagos ?

— Depuis trois mois.

— Qu'est-ce que tu es venu faire à Lagos ?

— Chercher du travail.

— Où vis-tu à Lagos ?

— À Eko, dans une cabane sous le pont, répondit Alali, en bâillant bruyamment.

— Viens avec moi ! déclara Mister B sans autre forme de procès.

Il entraîna Alali dans le *buka* le plus proche et le pria de manger autant qu'il voulait. Alali commanda du plantain, accompagné de friture avec de la viande. En un clin d'œil, il engloutit le plat puis commanda du riz à la sauce de poisson ainsi que des bananes.

Pendant qu'il mangeait, Mister B l'observait attentivement. Alali était de taille moyenne, il avait le nez épaté, de longs bras et des yeux perçants. Il avait l'air dynamique et intelligent. Mister B se dit qu'il ferait un bon partenaire. Il prit alors la décision de partager avec Alali la chambre qu'il venait à peine de louer chez Madame.

Alali mangea à la hâte et but toute une bouteille d'eau. Il avait grand appétit. Il remercia Mister B pour sa générosité.

Mister B paya l'addition et ils sortirent du *buka*. Alali était en verve. Il gambadait, sautait, tapait dans les mains, tout excité.

— Je voudrais que tu viennes loger dans mon palace, proposa alors Mister B à son nouvel ami.

— Palace ? Vous avez un palace ?

— Évidemment.

— Donc, vous êtes un roi.

— Je suis plus qu'un roi.

— Vous êtes plus qu'un roi !

— Oui. Je suis un millionnaire. Un millionnaire potentiel.

Alali se demandait ce que cela signifiait vraiment. Comment pouvait-on être à la fois millionnaire et millionnaire potentiel ? Un millionnaire, c'est celui qui a beaucoup d'argent. Par contre, un millionnaire potentiel, c'est celui qui n'en a pas beaucoup mais qui commence tout juste à en amasser.

— Qu'est-ce que vous êtes au juste, un millionnaire ou un millionnaire potentiel ? demanda Alali.

— Les deux, répondit Mister B.

— Impossible ! s'écria Alali.

— Ce mot n'existe pas dans mon dictionnaire.

— Auriez-vous un dictionnaire propre à vous ?

— Tout millionnaire potentiel possède un lexique propre à lui. Ne l'oublie jamais, Al !

Alali l'observa un moment. Il se demandait si son interlocuteur parlait sérieusement ou s'il plaisantait. Mister B avait l'air pourtant sérieux, ce qui ajoutait à la confusion du jeune homme, qui n'arrêtait pas de se poser des questions. Si c'était vrai que Mister B avait beaucoup d'argent et possédait un palace, pourquoi n'avait-il pas une

voiture ? À moins qu'il n'ait un avion ?

— Auriez-vous un jet privé ? lui demanda Alali.

— Pas encore, mais je l'aurai bientôt, répondit Mister B, tout confiant.

— Oui, mais quand ça, bientôt ?

— Très bientôt.

Ils prirent la direction de la rue Adetola. Mister B suggéra de monter dans l'autobus. Une fois à bord, il redemanda à Alali la raison pour laquelle il était venu à Lagos.

— Je suis venu ici pour chercher du travail. Après mes études secondaires, étant donné que je n'avais pas les moyens d'aller à l'université, j'ai décidé d'entrer dans la vie active. Mais il n'y avait rien à faire à la campagne, alors je suis venu à Lagos, pour chercher du boulot. Cela fait trois mois que je fais le tour des bureaux, je n'ai encore rien trouvé.

— Il n'y a pas de boulot à Lagos, il n'y a que du fric. C'est ce que tu devrais plutôt chercher.

— Mais si je trouve un boulot, je gagnerai de l'argent !

— Un peu de sous à la fin de chaque mois. C'est cela que tu appelles de l'argent ?

— C'est de l'argent, répondit Alali, sèchement.

— Non, Al. Je veux dire beaucoup de sous. Des millions. Tu peux te faire des millions, très vite, sans avoir à travailler.

— C'est impossible. Mon père m'a toujours appris qu'il faut travailler dur pour gagner de l'argent.

— Ceux qui travaillent dur n'en gagnent pas forcément beaucoup.

Alali ne le croyait guère, il croyait plutôt ce que son père lui avait toujours dit. Ce dernier lui avait aussi appris à ne pas trop penser à l'argent. Comme il aimait à le dire chaque fois, « bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée ».

— Faux. Ton père a tout faux. Tu verras par toi-même qu'il te trompait. Lorsque j'aurai gagné mes millions, le monde entier entendra parler de moi. Rien ne presse.

Alali restait sceptique. Mais comme Mister B avait été bon à son égard, l'avait nourri, l'avait fait voyager en autobus et, maintenant, allait l'héberger dans son palace, il ne voulait pas l'offenser. Alors, il se garda de le contredire et resta muet.

Le bus déboucha enfin dans la rue Adetola. Ils descendirent et continuèrent le chemin à pied. La journée tirait à sa fin et la nuit était presque tombée. Les gens rentraient du travail. La rue Adetola était très animée, pleine de piétons, de motos, d'autobus, et de voitures. Il y avait de la lumière dans presque toutes les maisons. Celles-ci n'étaient pas particulièrement belles. Ce côté-ci de Lagos, Alali ne l'avait jamais visité.

- Votre palace se trouve dans cette rue ? demanda-t-il.
- Oui.
- Est-ce que vous pouvez me le décrire un peu ?
- Non. Je ne le ferai pas. Tu le verras bientôt.
- A-t-il beaucoup de chambres ?
- Je ne sais pas. Tu le verras bientôt toi-même.
- C'est encore loin d'ici ?
- Non, pas très loin.
- Mais, cela fait bien longtemps que nous marchons.
- La rue Adetola est très longue. Ne t'inquiète pas, nous arrivons bientôt au palace. Tu es fatigué ?
- Oui. Je bats le pavé depuis le matin.
- Tiens bon ! Nous y serons sous peu et tu pourras te reposer et dormir. Tu verras qu'il fait mieux vivre dans le palace qu'à Eko, dans ta cabane habituelle sous le pont.
- Merci.
- Il faut dire : « merci, Mister B ». Tu dois toujours m'appeler Mister B.
- Merci, Mister B.

Mister B était content d'avoir trouvé quelqu'un qui vivrait avec lui dans le palace. Il avait besoin de quelqu'un pour lui faire la conversation, de quelqu'un pour lui faire ses courses et travailler à sa place. Mais son principal problème était qu'Alali voulait un job. Alors, il se promit de l'empêcher à tout prix d'en trouver un, car il désirait qu'il devienne pour lui un compagnon fidèle. « Je vais faire de lui mon compagnon, fidèle au point qu'il fera toujours ce que je lui ordonnerai, fera exactement ce que je fais, pensera comme moi. Je ferai de lui mon esclave. »

Ils arrivèrent enfin au numéro 7 de la rue Adetola, devant la maison où Madame avait loué une chambre à Mister B, chambre dont ce dernier n'avait toujours pas payé le loyer.

Madame l'avait attendu toute la journée. Elle avait espéré qu'il reviendrait avec les six mille nairas. C'était beaucoup d'argent. Beaucoup plus que ne le prévoyait la loi pour la location de la chambre à un lit qu'elle avait cédée à Mister B. Mais Madame était une femme cupide qui ne faisait pas grand cas de la loi. Elle voulait gagner de l'argent au plus vite, même s'il lui fallait faire une entorse à la loi pour y parvenir. Et voilà la raison pour laquelle, au départ, elle avait fixé un loyer mensuel aussi élevé, puis exigé un acompte de cinq ans. La cupidité n'a pas de limites. Une personne cupide en veut toujours plus et n'hésite pas à piétiner son entourage. Et Madame était ainsi.

Seulement, Basi était tout aussi cupide, sinon plus, que Madame. Leur rencontre allait être source d'innombrables histoires dans la rue

Adetola. Et, dès le lendemain de leur premier contact, aucun des deux n'allait plus connaître la paix. Il n'y a point de paix là où se trouvent des personnes cupides.

En pensant à tout cet argent que Mister B allait rapporter de la banque, Madame roulait des yeux gros de la grosseur d'une mangue. Elle s'était mise à rêver de tout ce qu'elle ferait de cet argent : acheter une voiture avec une partie de la somme, de belles et nouvelles robes avec une autre partie, et se faire construire une nouvelle villa avec le reste. Elle était toute contente. Elle tira une chaise à elle et alla s'asseoir au balcon. Elle regardait sans arrêt dans la rue, guettant le retour de Mister B. Chaque fois qu'un taxi passait ou ralentissait devant sa maison, elle croyait que c'était Mister B qui rentrait, et son cœur battait la chamade, mais elle était tout le temps déçue. Toutefois, elle ne désespérait pas, elle attendait toujours.

À trois heures, certaine que les banques étaient fermées, Madame commença à s'inquiéter. Et si Mister B l'avait trompée et avait pris la fuite avec les cinquante nairas qu'elle lui avait prêtés le matin ? Elle descendit regarder dans sa chambre par le trou de la serrure afin de s'assurer que ses habits étaient toujours là. Bien qu'il y fit sombre, elle pouvait distinguer le sac et les vêtements dans la garde-robe. Elle remonta s'asseoir sur le balcon. « S'il rentre tard, j'augmente le loyer », se dit-elle.

À cinq heures, Mister B n'était toujours pas rentré. Madame arpentait le balcon, très agitée. Ainsi sont les gens cupides, toujours nerveux et anxieux.

Alors qu'elle arpentait ainsi la véranda, Mister B passait dans la rue Adetola. Il la vit de dos et comprit que c'était lui qu'elle attendait. Il accéléra le pas brusquement.

— Pourquoi marchez-vous si vite tout à coup ? demanda Alali.

— Je voudrais arriver au palace le plus tôt possible, je me sens fatigué.

Tout aussi soudainement, il reprit une allure normale. Ils arrivèrent jusqu'au bout de la rue, firent demi-tour et reprirent le même chemin en sens inverse.

— Où se trouve le palace, Mister B ? Nous avons déjà fait toute la rue et nous la reprenons en sens inverse ?

— Ne t'en fais pas, Al. C'est mon palace, nous y serons bientôt.

La nuit était bien avancée. Mister B n'était toujours pas de retour. Les moustiques avaient entrepris leur ronde nocturne et piquaient Madame au visage. Elle avait attendu trop longtemps et commençait à avoir faim. Elle décida alors de retourner à son appartement et de veiller au grain, au cas où Mister B viendrait à rentrer à l'improviste.

Aussitôt qu'elle eut quitté le balcon, Alali et Mister B pénétrèrent à la dérobée au numéro 7 de la rue Adetola. En arrivant devant la

porte de sa chambre, Mister B sortit la clé de sa poche et l'introduisit dans la serrure. Il tourna la clé en évitant de faire du bruit, puis la poignée, et, avec précaution, ouvrit la porte. Il pria que la porte ne grinçât pas. Elle ne grinça pas. Il alluma puis fit signe à Alali d'entrer et referma la porte derrière lui sans faire de bruit. Il lui désigna un des deux fauteuils se trouvant dans la chambre.

— C'est donc ça, le palace ? demanda Alali.

Mister B mit le doigt sur la bouche pour lui signifier de se taire.

— Oui, c'est ça le palace, chuchota-t-il.

Alali regardait autour de lui. Il n'avait jamais vu de palace, même s'il en avait entendu parler. À travers ses lectures, surtout, l'idée qu'il s'était faite d'un palace était celle d'une splendide maison avec beaucoup de chambres, des jardins, et plusieurs autres choses extrêmement belles. En dehors d'un lit misérable et d'un matelas qui ne l'était pas moins la chambre de Mister B était pratiquement nue. Un cancrelat s'ébattait en plein milieu de la chambre. Mister B lui donna la chasse, la bestiole disparut dans une fente du garde-manger. Les moustiques bourdonnaient bruyamment dans la pièce. Alali ne pouvait croire que ce fût un palace.

— Cela ne peut être un palace, dit-il dans un murmure.

— Pourquoi pas ? lui répondit Mister B tout en tirant de son sac une affiche sur laquelle était écrit : POUR ÊTRE MILLIONNAIRE, PENSEZ COMME UN MILLIONNAIRE.

Il colla l'affiche sur le mur, au chevet de son lit.

— Regarde, si tu imagines maintenant que tu vis dans un palace et rêves que ceci est un palace, tu posséderas très bientôt un palace bien à toi.

— Vraiment ?

— Absolument.

Alali ne le croyait pas mais se gardait bien de le contredire. Il était l'hôte de Mister B et, surtout, il était heureux de pouvoir dormir dans une chambre. C'était nettement mieux que la cabane sous le pont dans laquelle il dormait à Eko depuis trois mois.

Mister B déclara qu'il était fatigué et voulait se coucher. Il dit à Alali de dormir dans le fauteuil, pendant que lui-même s'étendait sur le lit et s'endormait presque aussitôt. Alali était lui aussi fatigué. Il éteignit la lumière dans la chambre, alla se rasseoir dans le fauteuil et s'assoupit. Madame attendit bien longtemps le retour de Mister B. Après dîner, elle descendit de nouveau regarder à travers le trou de la serrure de la chambre de Mister B. Il faisait sombre et il n'y avait aucun signe de vie à l'intérieur. Elle retourna dans son appartement, se demandant ce qui avait bien pu arriver à son locataire. Elle se mit au lit mais n'arriva pas à s'endormir. Elle était tourmentée à propos des six mille nairas de loyer. Elle s'inquiétait également pour les

cinquante nairas qu'elle avait prêtés à Mister B pour lui permettre de se rendre à la banque. Elle tournait et se retournait dans son lit. À un moment donné, elle crut entendre un taxi s'arrêter devant sa maison ; elle sortit de son lit, écarta furtivement les rideaux et regarda dehors. Il n'y avait pas un chat dans la rue. Elle se remit au lit. Un peu plus tard dans la nuit, la même scène se reproduisit. À la longue, elle finit par s'endormir.

Madame passa une nuit des plus misérable. Elle n'avait jamais été aussi malheureuse de sa vie.

Le rêve de Mister B

Mister B s'endormit tout habillé, la casquette sur la tête. Il gardait toujours sa casquette sur la tête, même lorsqu'il allait au lit. À peine s'était-il endormi qu'il se mit à rêver. C'était un rêve qu'il faisait fréquemment, un rêve qui lui procurait énormément de plaisir.

D'abord, il rêva qu'il se trouvait dans un aéroport, et, comme cela se produit habituellement à l'aéroport de Lagos, tout le monde se bousculait pour avoir une place à bord de l'avion. Lorsqu'il arriva sur le tarmac[8], la bousculade prit fin en un instant, et les gens s'écartèrent pour le laisser passer. Il traversa la foule d'un pas altier jusqu'au pied de l'appareil, où le pilote le salua.

— Soyez le bienvenu, Mister B !

— Merci, répondit-il en lui serrant la main.

Le pilote se mit de côté et le pria de monter dans l'avion. Mister B prit tout son temps pour gravir les marches dignement, gracieusement. Une fois à bord, il vit une très belle hôtesse dans un uniforme impeccable qui l'attendait. Elle lui indiqua la meilleure place et le pria de bien vouloir s'asseoir.

Mister B s'assit et croisa les jambes. L'hôtesse revint avec un plateau garni de boissons et de friandises. Mister B scruta le plateau attentivement et choisit une coupe de champagne, la boisson la plus prestigieuse du lot. Il la goûta et claqua les lèvres. Ensuite, il s'enfonça dans son siège en sirotant encore un peu son champagne, jusqu'à ce que le verre fût vide. Il fit claquer ses doigts et l'hôtesse accourut pour lui prendre la coupe des mains. Mister B se vautra dans son siège et attacha sa ceinture. L'avion allait décoller.

L'engin roula sur la piste de décollage, et quelques minutes plus tard ils étaient dans les airs. De là-haut, Mister B pouvait voir Lagos en dessous de lui, à travers les hublots. Il crut apercevoir les gens qui criaient, la tête levée vers l'avion, et lui faisaient des adieux, les larmes aux yeux : « Au revoir, Mister B ! »

Il les salua à son tour, un sourire béat aux lèvres.

L'hôtesse revint lui demander s'il désirait quelque chose de particulier. Mister B répondit qu'il voulait un cigare. On lui présenta un plateau sur lequel se trouvaient les meilleurs cigares. Il en choisit un, l'examina avec attention, le vissa à ses lèvres puis l'alluma. Il en tira une bouffée et laissa échapper un nuage de fumée. Mister B se sentait un homme très important.

Quelques instants plus tard, il se leva de son siège. Le signal lumineux indiquant d'attacher la ceinture de sécurité était éteint, il

pouvait ainsi marcher librement dans l'avion. Il se leva, rajusta ses vêtements, s'admira, renoua sa cravate et se dirigea vers le couloir central de l'avion. À pas mesurés et les mains dans le dos, il passait les rangées de sièges en regardant de gauche à droite.

Tous les passagers l'apostrophaient : « Votre Excellence ! Mister B ! Votre Majesté ! » Il était au comble de l'enchantement, car c'était la preuve que tous le considéraient soit comme un gouverneur, soit comme un roi. Mister B alla jusqu'à l'arrière de l'appareil où se trouvaient les toilettes. Il y resta un moment à s'admirer dans la glace, rajusta sa cravate et retourna à son siège, tout sourire, en faisant élégamment signe de la main aux autres passagers.

Ils volaient depuis un certain temps, lorsque le déjeuner fut servi. L'hôtesse présenta le menu à Mister B. Il choisit les meilleurs plats, et même en ajouta d'autres qui ne figuraient pas au menu. Lorsque la pauvre hôtesse s'excusa auprès de Mister B de ce que l'un des plats qu'il avait choisis n'était pas disponible, il entra dans une colère noire : « Pas disponible ! gronda-t-il. Pas disponible ! Et dire que je dois me passer de caviar, mon plat préféré, cela parce que votre compagnie est incompétente ! Pas disponible ! Vous feriez mieux de me trouver du caviar, ou je vous jette par-dessus bord ! » L'hôtesse ne savait plus où donner de la tête. Elle promit d'aller en parler au commandant de bord. « Vous avez intérêt à faire vite. »

Heureusement pour tout le monde dans l'avion, et surtout pour l'hôtesse, le pilote avait gardé du caviar en réserve, juste en cas de besoin. Il vint en personne le présenter à Mister B. « Merci, dit-il. Vous savez comment traiter un vrai gentleman, un aristocrate. »

Mister B mangea en faisant beaucoup de manières, but du champagne et termina son repas par un digestif. C'était un bon repas, le genre de repas dont il raffolait. Il claqua les lèvres, rajusta sa casquette, puis il inclina son siège et s'installa pour digérer.

Dans son sommeil, il eut un tout petit rêve. L'avion dans lequel il voyageait était pris dans une tempête et tombait de plusieurs centaines de pieds. Pris de peur, Mister B se réveilla tout en sueur. Heureusement, tout allait bien, ce n'était qu'un rêve.

Il était heureux de constater qu'il n'y avait rien d'anormal. En fait, le voyage tirait à sa fin. Le voyant lumineux indiquant d'attacher la ceinture de sécurité s'était rallumé, ainsi que celui indiquant l'interdiction de fumer. C'est à ce moment que Mister B aperçut en bas l'un des plus beaux sites qu'il eût jamais vus. C'était un merveilleux palace, entouré d'un jardin pittoresque, au beau milieu d'une colline boisée.

L'avion se posa sur un aéroport près du merveilleux palace. On ouvrit les portes pour laisser sortir Mister B. Il descendit d'un pas lent, dans un flot de rayons de soleil, au rythme de la musique highlife

exécutée par l'orchestre venu l'accueillir. Au grand bonheur de Mister B, il y avait là des hommes, des femmes et même des jeunes gens, tous vêtus d'habits aux couleurs vives, qui dansaient pour lui souhaiter la bienvenue.

Il s'approcha des danseurs pour les féliciter de leur agilité et fit des éloges à l'orchestre. Après qu'il eut fini de parler, tous en chœur, les danseurs lui lancèrent un vibrant hommage : « Que Dieu bénisse Mister B ! » Et l'orchestre exécuta un morceau spécialement composé en son honneur. Cela fit énormément plaisir à Mister B.

Un convoi de voitures l'attendait, les plus longues et les plus flambantes qu'il eût jamais vues. Un chauffeur en uniforme blanc lui ouvrit la portière d'une des voitures, puis s'assura qu'il fut confortablement assis avant de la refermer. L'intérieur de la voiture était capitonné de tissu blanc, soyeux et doux, dans lequel Mister B s'enfonça. Une musique douce filtrait de la radio. La voiture démarra, suivie à distance respectable de plusieurs autres véhicules du même type et de la même couleur.

Ils roulèrent ainsi sur une route bien bitumée jusqu'au palace que Mister B avait aperçu de l'avion.

Le portail du palace était gardé par des lions rugissants et des gardes tenant des glaives et des boucliers. À la vue de Mister B, les lions se couchèrent en silence. Les gardes ouvrirent les grilles d'entrée, saluèrent vivement Mister B et le laissèrent passer avec sa suite. Mister B était ravi de la précision avec laquelle ils travaillaient, sans perdre une seule seconde.

La voiture s'immobilisa devant le perron. Une jeune femme vêtue d'une robe brodée d'or, longue tout comme un *agbada*^[9], mais cousue avec un peu plus de finesse, lui ouvrit la portière. Les murs du palace étaient en briques d'or, le sol était en marbre. Aucune trace de saleté nulle part. Les jardins entourant le palace resplendissaient de fleurs tropicales – lys jaunes, rouges et blancs, tournesols, roses de multiples couleurs, hibiscus blancs et rouges, haies d'ixora, cactus et roses d'Inde. Dans un autre coin du jardin, il y avait plein d'arbres fruitiers : manguiers, goyaviers, papayers, orangers, mandariniers, bananiers, avocatiers, arbres à pain et cocotiers. Presque tous portaient des fruits, lesquels pendaient en grappes de toutes les couleurs.

Toujours dans un autre coin du jardin se trouvait une piscine, toute bleue et toute belle. Un peu plus loin que la piscine, Mister B pouvait voir un lac artificiel s'étendant à perte de vue. Il y avait là, amarré au bord du lac, un yacht miroitant sous le soleil de midi.

Une fois satisfait de son tour de jardin, Mister B se dirigea vers l'entrée du palace. Les portes s'ouvrirent automatiquement, et deux jeunes pages arborant des couvre-chefs en plumes d'autruche poussèrent un trône à roulettes devant lui. Mister B s'assit sur le trône,

et les pages le conduisirent faire le tour du propriétaire.

Le palace comprenait plus de trente pièces. Des chambres à coucher, des vestibules, des promenoirs, des salles de bains peintes de diverses couleurs, avec rideaux et tapis assortis. Mister B n'avait jamais vu d'appartements aussi chics. Dans la chambre à coucher principale, il y avait une penderie immense contenant des centaines et des centaines de costumes, des *agbada* brodés et des *sokoto*[\[10\]](#), des bonnets piqués de perles et des milliers de chaussures. Il en essaya une ou deux paires, pour la forme, et se contempla dans le miroir, un sourire béat aux lèvres.

La matinée tirait à sa fin, lorsqu'il ordonna à ses sujets de préparer le déjeuner. Il fut conduit dans la salle à manger. Évidemment, celle-ci était plus qu'une salle, plutôt une maison de plusieurs pièces. Dans une première pièce, il y avait uniquement de la vaisselle et des couverts, dans une autre des fruits et des vins, et encore dans une troisième, toutes sortes de nourritures emballées ou en boîte. L'odeur de la bonne chère lui emplit les narines et le fit saliver abondamment.

Dans la salle à manger proprement dite, un spectacle des plus réjouissant s'offrait à son regard. Une grande table, autour de laquelle pouvaient tenir plus de quarante personnes, s'étendait devant lui, occupant toute la longueur de la salle. La table était recouverte de nourritures de toutes sortes, présentées dans les plus belles assiettes : *moin-moin*[\[11\]](#) et *akara*[\[12\]](#), igname pilée à la sauce *egusi*[\[13\]](#), sauce-feuilles, sauce *okro* et *ewedu*[\[14\]](#), *amala*[\[15\]](#), et *tuwo*[\[16\]](#), du riz blanc cuit, du riz *jollof*[\[17\]](#) à la viande et au poisson, de la sauce *palava*[\[18\]](#) à la sierra-léonaise, différentes sortes de jus de fruits : orange, ananas, mangue et tomate. Il y avait aussi des fruits frais, tels que bananes, oranges, papayes, ananas, pastèques et goyaves, découpés de diverses façons ; de la banane plantain, cuite, en purée ou frite, servie avec de la friture ou de l'huile de palme ; de l'igname cuite, puis frite et servie avec de la friture au poisson frais. Et beaucoup d'autres délices encore : des boissons comme du vin de palme, du *burukutu*[\[19\]](#), de la bière, des vins et du champagne.

Mister B prit place à table, seul, mangea à satiété et but jusqu'à plus soif. Son repas terminé, il demanda qu'on lui montrât la pièce la plus somptueuse du palace.

Il fut conduit par les escaliers à un souterrain fermé par une porte massive en acier. Devant le souterrain se trouvait un lion, qui rugit à la vue des inconnus. Mais lorsque Mister B s'approcha de lui, l'animal se fit doux comme un agneau. Les portes du souterrain s'ouvrirent sans bruit, comme par enchantement, et que vit-il ? Les plus grandes merveilles du monde !

Il y avait là plusieurs lingots d'or, dont l'éclat l'éblouit un instant.

De l'or. De l'argent. Quiconque posséderait ne serait-ce qu'un de ces lingots d'or serait riche pour l'éternité. Un souterrain rempli de lingots d'or !

— Et dire que tout cet or m'appartient ! se dit-il, avec un sourire aussi éclatant que le soleil de midi.

— Oui, monsieur ! répondit le gardien du souterrain, toutes ces richesses vous appartiennent.

— Y a-t-il aussi des diamants ici ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur ! Et nous n'avons pas que de l'or et des diamants. Nous avons aussi d'autres pierres précieuses, des bijoux tels que le saphir, l'émeraude, l'aigue-marine, le jade, la turquoise, la nacre et la topaze.

Tout cela tintait joliment aux oreilles de Mister B.

— J'adore les pierres précieuses, dit-il. Elles ont été enfouies au plus profond de la terre, rien que pour mon plaisir.

Il passa les mains sur les pierres, examinant de près leur éclat dans la pénombre. Il décida finalement d'emporter un lingot d'or. Et comme il se baissait pour le prendre, il entendit une voix forte l'interpeller : « Mister B ! Mister B ! »

La voix résonnait durement à ses oreilles. Il ouvrit les yeux et comprit à l'instant qu'il venait de rêver. La voix qui l'avait sorti de son profond sommeil était celle de Madame.

Mister B jaillit de son lit, sa casquette toujours vissée sur la tête. Son nouvel ami, Alali, dormait profondément dans son fauteuil. Il ouvrit la porte de la chambre, fit un pas dehors et referma la porte. Madame était là, toute furieuse.

— Où est mon argent ? cria-t-elle, hors d'elle-même.

— Je n'ai pas pu le retirer de la banque hier.

— Et pourquoi ?

— En arrivant à la banque, j'avais une rage de dents et je n'ai pas pu signer le chèque.

— Qu'en est-il alors des sous que je vous avais remis pour le taxi ?

— Je les ai dépensés, répondit Mister B. Et je vais devoir dépenser le reliquat aujourd'hui pour me rendre à la banque.

— Êtes-vous sûr qu'aujourd'hui vous n'aurez plus mal aux dents ?

— Je n'aurai plus mal aux dents, Madame.

— Comment puis-je en être certaine ?

Mister B découvrit alors ses dents. Il avait une forte dentition, propre et régulière. Madame avait un faible pour quiconque avait de belles dents bien entretenues. Elle lui sourit.

— Faites en sorte que j'aie mon argent avant la tombée de la nuit, dit-elle, menaçante.

— Bien entendu, Madame.

Madame remonta dans sa chambre à l'étage. Mister B referma la porte derrière elle. Il était soulagé de s'en être tiré à si bon compte. Il savait qu'il avait menti et grugé sa logeuse. Il se promit de payer ce qu'il lui devait aussitôt qu'il aurait gagné un peu d'argent.

Il retourna s'asseoir sur le lit. Alors, il se souvint du rêve merveilleux qu'il venait de faire. Il revit sa promenade dans la longue voiture, le palace de rêve avec son lac et son yacht, le buffet somptueux et ce souterrain rempli de richesses et de pierres précieuses. Il soupira. Il aurait tout donné pour que cela ne fût pas seulement un rêve.

Il s'allongea sur le lit et resta là, le regard fixé au plafond. Il ne pleurait pas, mais il avait des larmes aux yeux.

Son ami, Alali, dormait toujours à poings fermés. Depuis son arrivée à Lagos, c'était la première fois qu'il dormait aussi longtemps dans une véritable chambre à coucher.

Le transistor

Pendant plus d'un mois, Mister B avait séjourné dans le « palace » du numéro 7 de la rue Adetola. Il n'avait toujours pas d'argent et ne pouvait pas payer son loyer. Il n'avait pas non plus remboursé les cinquante nairas empruntés à Madame. Celle-ci était extrêmement furieuse contre lui, mais chaque fois qu'elle voulait lui mettre la main au collet, elle ne le trouvait nulle part.

Quelquefois, lorsqu'elle frappait à la porte, Mister B feignait de ne pas être dans la chambre. Il restait recroquevillé dans son lit comme un chat. Le plus souvent, il quittait sa chambre tôt le matin, lorsque Madame dormait encore, et il rentrait tard le soir, une fois que Madame était couchée. De cette manière, il arrivait toujours à l'éviter.

Alali s'habitua aux manières étranges de Mister B. Par-dessus tout, il le trouvait vraiment amusant, car Mister B aimait beaucoup raconter des histoires drôles. La seule chose qu'il n'appréciait pas chez lui était son refus obstiné de travailler.

— Mister B, pourquoi ne cherchez-vous pas un travail ? demandait-il souvent.

— Parce qu'il n'y en a pas ! répondait Mister B.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que toi, tu as passé tout ton temps à chercher un job et tu n'en as pas trouvé.

— Mais vous êtes plus âgé et plus instruit que moi. Peut-être auriez-vous plus de chance !

— Je n'en crois rien, disait-il, désinvolte. Par ailleurs, combien peut-on gagner lorsqu'on a un job ? Être payé à la fin du mois, cela ne me convient guère. Je cherche à gagner des millions, pas des miettes. Compris ?

Alali n'aimait pas cela. Lui, il voulait travailler et gagner sa vie. Tous les jours, à l'aube, il partait chercher du travail. Il se rendait dans les bureaux et les usines pour demander s'il n'y avait pas une place de libre. « Pas d'embauche », lui répondait-on invariablement. Il ne désespérait point. Plus il était éconduit, plus il persévérait.

Un jour, il avait quitté, tôt le matin, la rue Adetola, à la recherche d'un travail. Toute la journée il avait marché, parce qu'il était sans le sou et ne pouvait donc prendre l'autobus. Il marchait toujours, lorsqu'une forte pluie se mit à tomber qui le trempa complètement. Il décida alors de retourner à la maison. La nuit était tombée et il pleuvait toujours lorsqu'il arriva dans la rue Adetola.

Au moment où Alali ouvrit la porte, Mister B le prit pour Madame

venue réclamer son loyer. Il fit alors semblant de dormir profondément. Le voyant endormi, Alali se garda de le réveiller. Il avait très faim. Il alla furtivement vers le garde-manger et en sortit ce qu'il jugea être la soupière. À peine en avait-il soulevé le couvercle, qu'il entendit une voix lui crier :

— Lâche cette soupière !

Surpris, Alali lâcha la soupière, qui heurta le sol avec fracas.

— Il te faut ma permission avant de toucher à cette soupière ! dit Mister B, fulminant.

— Pardon, Mister B ! Je vous croyais endormi et je ne voulais pas vous déranger.

— Que je sois éveillé ou endormi, tu dois demander mon autorisation.

— Entendu, Mister B ! Mais il n'y a rien à manger dans cette maison ?

— N'appelle plus jamais ceci une maison ou une chambre. C'est un palace. Compris ?

— Oui, Mister B ! Est-ce qu'il y a quelque chose à manger dans le palace ?

— Non. Il n'y a rien à manger.

« C'est tout de même étrange, un palace où il n'y a rien à manger », pensait Alali. Il soupira.

— Je n'ai rien mangé de toute la journée, dit Mister B.

— Moi non plus, répondit Alali. Et j'ai une faim de loup, je meurs vraiment de faim.

Mister B eut pitié de lui. Il avait dans sa poche un sachet de thé, qu'il réservait pour son petit déjeuner du lendemain. Il décida de le donner à son compagnon.

— Allume le réchaud ! dit-il à Alali.

— Ah, il y a à manger, après tout ! s'exclama Alali qui se précipita pour allumer le réchaud.

— Non, il n'y a qu'un sachet de thé. Et il n'y a même pas de sucre.

Cela était égal à Alali. Il était rassuré d'avoir au moins quelque chose à boire. Il avait tellement faim qu'il aurait mangé n'importe quoi. Bientôt, l'eau fut chaude, et chacun se servit une tasse de thé.

— C'est amer, fit remarquer Mister B.

— C'est mieux que rien, dit Alali.

Une fois qu'ils eurent fini de prendre le thé, Alali raconta sa journée à Mister B. Il lui dit être allé dans plusieurs bureaux vérifier si ses demandes d'emploi avaient été reçues et si l'on n'avait rien à lui proposer. Partout, il avait été éconduit avec la même réponse : « Pas d'embauche, désolé. » Alali se disait très déçu.

— C'est monnaie courante à Lagos, Alali.

— J'en veux au monde entier.

— Ne te mets pas tant en colère, tu n'es pas le seul dans cette situation. Moi-même, j'ai longtemps cherché du travail en vain. Voilà pourquoi j'ai cessé d'en chercher. Surtout qu'il y a des gens dans cette cité qui sont riches, mais qui n'exercent aucune profession.

— C'est impossible ! hurla Alali.

— C'est tout à fait vrai ! J'en connais beaucoup comme cela, et j'ai décidé de les imiter. Le jour viendra où je serai aussi riche qu'eux, je serai millionnaire.

— C'est quoi, un millionnaire ? demanda Alali.

— Un millionnaire, c'est quelqu'un qui a tellement d'argent qu'il ne sait qu'en faire.

Pendant un long moment, Alali réfléchit à ce que Mister B venait de dire. Il n'y comprenait rien. S'il existe au monde un homme qui refuse de travailler mais possède beaucoup d'argent, il ne peut que l'avoir volé.

— Des voleurs ! Des voleurs ! cria-t-il à tue-tête.

— Pourquoi cries-tu aussi fort ? Tu veux que Madame t'entende ? Après qui en as-tu, à hurler de la sorte ?

— Après tous ceux qui ne travaillent pas, mais possèdent beaucoup d'argent.

— Écoute, Alali ! Cela fait un moment que je vis ici dans le palace. Je n'ai pas payé à Madame le loyer et je lui dois beaucoup de sous. Je dois constamment me cacher, autrement elle me verra et réclamera son loyer. Il ne faut pas qu'elle t'entende, il ne faut pas qu'elle te voie, sinon elle nous chassera du palace. Tu as compris ?

— Oui.

Mais il était trop tard. Madame avait entendu Alali crier et avait compris que Mister B était dans sa chambre. Elle décida de descendre réclamer le loyer et la somme qu'elle lui avait prêtée. Elle venait à peine de vider une bouteille de bière, comme à l'accoutumée. Madame mangeait et buvait énormément. Elle était une femme prospère. Pour effrayer Mister B, elle emporta avec elle la bouteille de bière vide. « Lorsqu'il me verra tenant cette bouteille vide, pensait-elle, il paniquera et me paiera tout ce qu'il me doit. »

Elle descendit les marches à pas feutrés et frappa à la porte de Mister B. À peine ce dernier avait-il entendu les pas de Madame dans les escaliers qu'il avait ordonné à Alali de se coucher sur le lit et de jouer au malade imaginaire. Lui-même avait plongé sous le lit.

Madame entra dans le palace de Mister B et regarda autour d'elle. Elle aperçut Alali couché et gémissant sur le lit.

— Mon ventre, mon ventre ! cria Alali.

— Levez-vous, Basi, levez-vous ! dit Madame.

— Mon ventre, mon ventre ! gémit Alali à fendre l'âme.

— Levez-vous, Basi ! Vous faites seulement semblant d'être malade. Vous n'êtes pas malade !

— Mon ventre, mon ventre, râla Alali, de plus en plus fort.

— Levez-vous, immédiatement, ou je vous relève de force, mauvais payeur !

Alali restait toujours couché, la tête dans l'oreiller. Madame s'approcha de lui et lui tira l'oreille brutalement. Alali sauta immédiatement hors du lit.

Quelle ne fut pas la surprise de Madame en découvrant que l'homme qui gémissait sur le lit n'était pas Mister B ! Sur le coup, elle tomba à la renverse, tremblant de tous ses membres, car elle crut avoir affaire à un voleur.

— Que faites-vous ici ? Que faites-vous dans ma maison ?

— Je ne me sens pas bien, répondit Alali.

— Et c'est un hôpital, ici ?

— Non.

— Que faites-vous ici, alors ? Vous devez être un rôdeur, un voleur.

— Je ne suis pas un voleur, dit Alali.

— Alors, que faites-vous dans la chambre de Basi en son absence ?

— Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il n'est pas là ? lui demanda Alali.

Sans le vouloir, Alali venait de vendre la mèche. Madame comprit que Mister B se cachait quelque part dans la chambre.

— Il est là, n'est-ce pas ? Et il se cache, comme d'habitude, le malhonnête. Basi, je vous punirai aujourd'hui, criait Madame, tout en le cherchant partout dans la chambre.

Mister B comprit qu'il était fait. Il sortit la tête de sa cachette et aperçut Madame qui l'attendait de pied ferme, menaçante, une bouteille de bière vide dans la main droite. Mister B eut peur. Il se releva, tremblant comme une feuille au vent, et tenta de se justifier.

— Je ne vous fuyais pas, Madame.

— menteur ! cria à tue-tête Madame. Qu'est-ce que vous faisiez sous le lit ?

— Je cherchais mon stylo, répondit-il, honteusement.

— Vous êtes un grand menteur, dit Madame. Où est l'argent que je vous ai donné ?

— L'argent ? L'argent ?

Mister B fit semblant de ne pas savoir de quoi parlait Madame.

— Oui, l'argent que je vous ai remis pour prendre le taxi et aller à la banque.

— Ah, c'est cela ! L'argent que vous m'aviez donné pour prendre le taxi ! Attendez, je vais voir ce qui a pu lui arriver. Laissez-moi voir,

laissez-moi voir !

— Et qu'en est-il de l'argent que vous deviez retirer de la banque pour me payer le loyer ?

— L'argent que je devais retirer de la banque ? Attendez, je vais voir ce qui a pu lui arriver. Laissez-moi voir, laissez-moi voir ! répétait-il en se grattant le menton.

— Et qui c'est, celui-là, là ? Vous ne m'aviez pas dit que vous inviteriez un étranger dans ma maison.

— C'est mon ami Alali, dit Mister B.

— Vous n'avez pas payé votre loyer et maintenant vous invitez un étranger sans m'en parler. Comment je fais pour savoir qu'il n'est pas un voleur ?

— Je ne suis pas un voleur, protesta Alali.

— Taisez-vous ! dit Madame, le toisant méchamment. Je pensais que vous étiez souffrant. Votre mal de ventre a brusquement disparu ?

— Oui, Madame.

— Regardez-moi ça, vous êtes tous les deux des menteurs. Vous êtes nés menteurs.

— Ah, non, Madame ! s'exclama Mister B, indigné.

— Vous êtes des menteurs. Vous, Basi, vous avez refusé de payer votre loyer. Vous avez dépensé l'argent que je vous ai prêté pour vous rendre à la banque. Pour ces raisons, je suis très fâchée contre vous.

— S'il vous plaît, ne soyez pas fâchée, s'excusa Mister B.

— Je suis très fâchée. J'allais vous casser la tête avec cette bouteille, mais je vais vous accorder encore quelques jours pour trouver l'argent. Si, dans sept jours, vous ne me payez pas, je vous jette dehors et vous casse la tête en plus.

— Ne vous inquiétez pas, Madame, répondit Mister B. Je vous paierai ce que je vous dois. Je vous le promets. Je vais bientôt avoir beaucoup d'argent.

— Comment, « bientôt » ? demanda Madame.

— Très bientôt. J'ai fait quelques affaires. Et je vais être payé en millions de nairas.

— En millions ? fit-elle, incrédule.

— Oui, en millions. Et je paierai tout ce que je vous dois avec intérêt. Je vous le promets.

— Je ne vous crois pas. Vous êtes des menteurs, votre ami Alali et vous-même. Cette fois-ci, je laisse passer. Mais la prochaine fois, je ne serai plus aussi indulgente et gentille.

Sur ces mots, elle sortit en fermant violemment la porte derrière elle, mais oublia d'emporter la bouteille de bière vide.

Mister B était content de s'en être tiré avec juste une mise en garde. Il soupira, soulagé. Alali n'était pas moins content. Il avait cru que la maîtresse des lieux allait demander à Mister B de le mettre à la

porte.

*

Dans la rue Adetola, Mister B n'était pas seul à espérer gagner de l'argent sans travailler. Il se trouvait dans cette rue beaucoup d'individus comme lui. Madame, sa logeuse, faisait partie du nombre.

De même qu'un certain Dandy, un homme petit et gros, propriétaire dans la rue Adetola d'une buvette dans laquelle il vendait toutes sortes de boissons, gazeuses ou alcoolisées. Les gens venaient souvent y boire. Dandy aurait pu gagner assez d'argent pour vivre décemment s'il avait pris la peine de bien gérer son commerce. Mais il ne s'en souciait guère. Les sièges dans la buvette étaient tout cassés, les tables étaient recouvertes de poussière, et des toiles d'araignées pendaient du plafond dans un désordre indescriptible. Toute la buvette était infestée de cafards. Dandy ne nettoyait jamais les lieux, ce qui dissuadait beaucoup de clients d'y entrer. Même les gobelets dans lesquels il servait à boire étaient sales et fêlés.

Dandy passait le plus clair de ses journées dans la buvette. Il buvait énormément. Parfois, il buvait tellement qu'il n'avait plus rien à servir aux clients. Certaines fois, il oubliait même de renouveler son stock de boissons. Dandy était un mauvais tenancier. En revanche, s'il y avait un domaine dans lequel il excellait, c'était bien la danse. Il passait son temps dans la buvette à boire ou à danser, ou à se livrer aux deux activités simultanément. Et il rêvait de s'enrichir par d'autres moyens, ailleurs que dans sa buvette. Il était toujours vêtu d'une chemise marron, d'un pantalon gris foncé et portait un chapeau melon de couleur noire.

Tout ce qu'il faisait comme recette, Dandy le fourrait sous son chapeau ou dans ses chaussettes. Il avait toujours peur de se faire voler s'il gardait l'argent dans la caisse, derrière le comptoir.

Et il avait raison de se méfier des voleurs, car parmi les clients réguliers de la buvette se trouvait un certain Josco, un petit homme au regard furtif, éternellement affublé d'un pantalon noir, d'une chemise et d'une casquette bleues. Josco était un repris de justice, un récidiviste. Il vivait à Eko, sous le pont le plus célèbre de Lagos. Ses amis et lui avaient élu domicile sous le pont, où ils vivaient dans des cabanes en tôle. Josco passait ses journées à boire et à danser dans la buvette de Dandy, par crainte de la police. Pour lui, c'était le seul endroit où il ne risquait pas, la journée, de se faire épingle.

Dandy et Josco étaient très amis. Ils passaient tout leur temps à se raconter des blagues et des anecdotes. Dandy était ravi d'avoir pour ami cet homme qui était au courant de presque tout ce qui se passait à Lagos : des bateaux transportant des marchandises telles que montres,

postes radio ou téléviseurs et boissons (cognac, whisky et gin), ou bien des hommes d'affaires fraîchement débarqués des quatre coins du globe. Il espérait qu'un jour Josco le brancherait sur une nouvelle affaire qui lui permettrait ainsi de se passer de sa buvette infestée de cafards.

Josco se sentait bien en compagnie de Dandy parce que sa buvette lui tenait lieu de cachette sûre, mais, surtout, parce qu'il racontait beaucoup d'histoires drôles et faisait tout le temps le pitre, ce qui le rendait très marrant.

Le soir même où Madame vint menacer Mister B afin de percevoir son loyer, une jeune femme entra tout à coup dans la buvette, où Dandy et Josco étaient en train de boire et de danser à cœur joie.

— Salut, Dandy ! dit la jeune femme.

— Salut, Segi, la dame aux yeux charmants ! répondit-il dans un éclat de rire.

Il lui serra la main.

— J'espère que tu n'es pas soûl ce soir.

— Pas question ! rétorqua Dandy. Je te présente mon ami Josco.

Josco serra la main de la jeune femme.

— Écoute, Dandy, poursuivit la jeune femme, je suis pressée. Je dois me rendre à Lagos Island au plus vite. Je viens juste d'acheter un poste radio dans la boutique d'à côté. Alors, comme je ne voudrais pas me promener avec, je veux savoir si cela te dérangerait de le garder ici jusqu'à mon retour.

— Pas du tout, Segi. Je le garderai pour toi.

— Merci. Mais surtout, n'y touche pas ! Ne le vends pas et ne le prête pas non plus, s'il te plaît ! J'y tiens beaucoup.

— Je n'y toucherai pas, je ne le vendrai pas et je ne le prêterai pas non plus. Je sais que c'est très important pour toi, répondit Dandy avec un petit rire espiègle.

— Au revoir, dit Segi en quittant la buvette.

— Qui est-ce ? demanda Josco, aussitôt qu'elle fut sortie.

— C'est une jeune femme qui habite à l'autre bout de la rue. Elle prépare son entrée à l'université.

— Elle est très belle, déclare Josco. Et elle s'habille avec beaucoup de classe. Elle me plaît.

— Très bien, dit Dandy. Je la taquine tout le temps. Je l'appelle « la dame aux yeux charmants », mais son vrai nom c'est Segilola.

— Elle me plaît, mais j'aime sa radio encore davantage.

— Attention ! Tu ne devrais pas aimer la radio.

— Et pourquoi ?

— Parce que tu serais tenté de l'emporter dans ta tanière sous le pont à Eko.

— Non, je ne ferai pas ça. Par contre, on pourrait se faire

beaucoup d'argent avec, avant que Segi ne revienne.

Dandy ouvrit de grands yeux en entendant cela. Il était très excité.

— Beaucoup d'argent, tu dis ? Comment pourrait-on en faire ?

— Voici le plan. Tu donnes la radio à quelqu'un et tu lui fais croire que tu es un vendeur de la société de distribution des bières Saros. Tu lui demandes s'il n'aurait pas une bouteille de bière Saros, une bouteille vide.

— Et si tel est le cas ?

— Tu lui prends la bouteille vide et tu lui donnes la radio.

— Mais là je perds le poste.

— Pas du tout. C'est alors que j'interviens. Je me fais passer pour un agent de recouvrement. Je lui demande de me montrer sa licence, ce qu'il n'aura pas, évidemment, alors je lui reprends la radio et je lui fais payer une amende sur-le-champ.

— Une amende de combien ?

— De cent nairas.

— Et s'il refuse de payer ?

— Je menace de l'envoyer en prison. Il paiera, tu verras. Le temps de faire dix maisons, nous aurons récolté mille nairas ou plus. Et lorsque Segi reviendra, tu lui rendras sa radio.

Cela semblait être un bon plan. Dandy mit aussitôt un vieux veston et sortit de la buvette. Il longea la rue Adetola jusqu'au numéro 7. En arrivant, il vit Madame, de dos, qui montait l'escalier pour rejoindre son appartement à l'étage. Il la suivit et frappa à la porte.

— Entrez si vous êtes beau et riche ! cria-t-elle depuis sa chambre. Elle répondait toujours ainsi à tous ceux qui venaient frapper à sa porte.

Dandy ouvrit la porte et se glissa dans le vestibule. Il esquissa un pas de danse qui arracha un sourire à Madame.

— Bonjour. C'est moi Monsieur Bière Saros. Ce merveilleux poste de radio que vous voyez là est à vous si vous me remettez une bouteille vide de la bière Saros, sur-le-champ !

— J'en ai une, justement, dit Madame. Mais elle se trouve au rez-de-chaussée. Je descends la chercher.

— Désolé, Madame ! C'est contraire à notre règlement. Si vous ne l'avez pas avec vous ici, vous avez laissé passer votre chance. Bonsoir.

Dandy quitta la chambre aussitôt, referma la porte derrière lui et redescendit les escaliers. Compte tenu de ce que Madame venait de dire, il savait qu'il y aurait au moins une bouteille vide dans l'une des chambres d'en bas. Il alla frapper à la porte de Mister B.

Dès que Mister B et Alali entendirent frapper à la porte, ils allèrent se cacher sous le lit, croyant que c'était encore Madame.

— C'est Monsieur Bière Saros ! Monsieur Saros, vous savez... la

bière blonde ! On vous fait gagner une radio ! Un très beau poste radio ! En échange, vous nous donnez une bouteille vide de la bière Saros.

Dandy débitait sa harangue d'une voix douce et persuasive.

— Ouvrez la porte ! dit Mister B à Alali.

Celui-ci rampa sans bruit jusqu'à la porte et risqua un œil à travers le trou de la serrure pour s'assurer, avant d'ouvrir la porte, que ce n'était pas Madame.

Dandy entra dans la chambre.

— Ce joli poste de radio est à vous si vous me remettez la bouteille vide de bière Saros que vous avez dans votre chambre, maintenant.

Alali n'en croyait pas ses oreilles. Une radio pour une bouteille vide ? Incroyable.

Pourtant, lorsque Mister B remit la bouteille vide que Madame, énervée, avait laissée derrière elle, le « promoteur de ventes » la prit et lui tendit la radio.

— Merci messieurs et bravo ! dit Dandy. Vous venez de gagner un très joli poste radio. Buvez toujours de la bière Saros !

Puis il quitta aussitôt la chambre.

— Nous avons gagné une radio, dit Alali, jubilant.

— C'est à peine croyable ! s'exclama Mister B.

Alali prit la radio, l'alluma et capta une fréquence qui émettait de la musique. Il se mit à danser. Il dansait tellement bien que Mister B, tout impressionné, se mit à l'applaudir.

— Tu danses très bien, Al, lui dit Mister B.

— Merci ! Néanmoins, je pense que nous devrions vendre la radio pour pouvoir acheter de quoi manger.

— On ne peut pas la vendre, répondit Mister B.

— Pourquoi pas ?

— Elle ne nous appartient pas.

— Nous ne l'avons pas volée que je sache, nous l'avons gagnée à la tombola, reprit Alali.

— Je sais, dit Mister B. Continue, j'aime te voir danser !

Alali augmenta le volume de la radio et se mit à danser de plus belle.

— Pas si fort. Pas si fort, dit Mister B. Madame pourrait nous entendre.

Mais c'était trop tard. Avant qu'Alali ait pu baisser le volume de la radio, Madame avait déjà dévalé les escaliers. Mister B s'empressa d'arrêter la radio et la fourra sous le lit.

Madame surgit dans la chambre en réclamant sa bouteille vide.

— Quelle bouteille vide ? demanda Mister B.

— La bouteille vide que j'ai laissée dans votre chambre hier.

— Al, as-tu vu la bouteille vide que Madame aurait oubliée dans le palace ? demanda Mister B.

— Non, répondit Alali.

— J'ai laissé une bouteille vide ici. La bouteille avec laquelle je voulais vous briser la tête.

— Ce n'était pas bien ça, hein ! plaisanta Mister B.

— Taisez-vous, Basi ! Où est la bouteille ?

— Il n'y a aucune bouteille ici, affirma Mister B.

— Pourquoi faites-vous tant d'histoires pour une simple bouteille vide ? demanda Alali.

La question énerva Madame :

— Comment osez-vous me parler si grossièrement ? Basi, c'est vous qui avez appris à votre ami à être grossier avec moi ?

— Non, Madame, répondit Mister B en s'excusant.

Puis, se tournant vers Alali, il lui dit :

— Tu veux bien être un peu plus poli avec ta logeuse ? Allez, présente-lui des excuses immédiatement !

— Je suis désolé, Madame, dit Alali.

— Mieux vaudrait pour vous d'être désolé, répliqua-t-elle. Et vous feriez mieux de retrouver la bouteille et de payer votre loyer avant que je ne me mette vraiment en colère contre vous.

Elle sortit de la chambre en jetant un regard sévère à Mister B.

À peine était-elle sortie que Mister B et Alali éclatèrent d'un rire tonitruant. Mister B sortit la radio de dessous le lit, et Alali suggéra de nouveau qu'ils aillent la vendre. Mister B répondit qu'il allait y réfléchir. Il y réfléchissait encore lorsque quelqu'un frappa à la porte.

Le visiteur n'attendit pas la réponse avant d'entrer. C'était Josco. Il se fit passer pour un agent de recouvrement en fonction aux Postes et Télécommunications.

— Oui, en quoi puis-je vous être utile ? demanda Mister B.

— Je voudrais savoir si vous avez une radio par ici.

— Oui, s'empressa de répondre Alali, en lui montrant la radio. Elle est toute neuve. Nous l'avons gagnée à une tombola. Elle est à vendre, si vous voulez.

— Je ne cherche pas à acheter une radio, reprit le faux agent de recouvrement.

— Vous cherchez quoi alors ? questionna Mister B.

— Avez-vous une licence pour votre radio ?

— Une licence ?

— Oui. Vous devez avoir une licence pour votre radio. C'est la loi.

— Nous n'avons pas de licence pour notre radio.

— Dans ce cas, vous devez payer une amende de cent nairas et vous achèterez une licence pour votre radio.

— Et combien coûte la licence ?

— Vingt nairas.

— Par saint Moïse ! hurla Mister B, son juron favori lorsque quelque chose le dépassait.

— Vous allez payer et la licence et l'amende, ou bien je confisque la radio.

— Mais je n'ai pas d'argent, dit Alali.

— Dans ce cas, je vous confisque la radio et je vous emmène également au poste de police pour infraction à la loi.

— Mais nous venons à peine de gagner la radio.

— Parfait, mais vous avez besoin d'une licence.

— Mais nous sommes sans le sou. Nous n'avons pas mangé de la journée, continua Alali.

— Une vraie histoire à dormir debout, reprit le faux agent. Vous n'avez pas mangé de la journée et vous n'avez pas d'argent pour la licence non plus. Pourtant, vous avez une radio toute neuve qui coûte cher. Je crois que vous êtes un fauteur de troubles que je devrais mettre aux arrêts.

Alali éclata alors en sanglots. Il se tourna vers Mister B, qui restait indifférent à tout ce qui se passait.

— Qu'allons-nous faire, Mister B ? demanda Alali.

— Qu'entends-tu par « nous » ? rétorqua Mister B. Laisse-moi en dehors de tout ça, d'accord ?

— Pourquoi ?

— Parce que c'est ta radio et non la mienne.

— Nous l'avons gagnée ensemble.

— Non, c'est ta radio.

— Ce n'est pas juste, Mister B, protesta Alali.

— Je m'en fiche, répliqua Mister B, furieux.

— Mister B, il faut que je vous emmène au poste également. Suivez-moi ! dit le faux agent.

Alali supplia le faux agent pendant un moment. Il lui dit qu'il n'avait pas les moyens de payer, que ce soit la licence ou l'amende. Il ne voulait pas non plus finir dans un commissariat de police.

— Vous devez payer quelque chose, dit brusquement le faux agent.

— Je n'ai qu'un naira, répondit Alali.

— Allez, remettez-moi ça !

Alali enfouit la main dans sa poche et en ressortit le dernier billet qu'il avait. Le faux agent l'attrapa, l'empocha, saisit la radio et allait sortir de la chambre lorsque la voix de Mister B retentit :

— Au nom de la loi !

Le faux agent s'arrêta, interdit.

— Je vous arrête au nom de la loi !

— M'arrêter, moi ? demanda le faux agent, subjugué.

- Oui. Je vous arrête au nom de la loi !
- Pourquoi ?
- Vous venez de toucher un pot-de-vin.
- Un pot-de-vin ?
- Ne discutez pas. Tout ce que vous direz sera retenu contre vous.

— Pourquoi ? Qu'ai-je fait ?

Mister B sortit un stylo et du papier de la poche de son veston :

— Comment vous appelez-vous ?

Le faux agent tremblait déjà de peur. Voulant dire « s'il vous plaît », il ne put que marmonner « siouplaît ».

— Nom ? demanda Mister B.

— Siouplaît ! répondit le faux agent.

— Domicile ?

— Siouplaît !

— Quel âge avez-vous ?

— Siouplaît !

— Pardon ?

— Siouplaît !

— Bien ! Monsieur Siouplaît, âge Siouplaît, de la rue Siouplaît. Je suis au regret, Siouplaît, de vous informer que vous venez de commettre une infraction, et que je vais devoir vous inculper.

— Qui... Qui... êtes... êtes-vous ?

— Sergent Basi, du Département des enquêtes criminelles, en service commandé.

Le faux agent de recouvrement se mit à transpirer subitement. Il s'essuyait le visage du revers de la main.

— Je vous en prie, sergent Basi, ayez pitié de moi !

— Imposteur, vous ne méritez aucune pitié.

— Je voulais juste un peu d'argent pour manger.

— Oh non ! Vous n'allez pas vous en tirer comme ça !

— Pitié, je ne le ferai plus jamais !

— Très bien. Vous allez donner gratuitement une licence à Alali.

— Mais... cela va me coûter cher.

— Je sais, mais si vous ne lui donnez pas une licence, je vous traîne devant les tribunaux.

Le faux agent rédigea une licence et la remit à Alali. Du revers de la main, il essuya son front ruisselant de sueur.

— Et remettez-lui l'argent que vous lui avez soutiré !

Le faux agent plongea la main dans la poche et rendit le billet d'un naira à Alali.

— Maintenant, déposez la radio et déguerpissez !

— Merci, monsieur, merci ! dit l'homme qui s'empessa de sortir de la chambre.

— Ha ! Ha ! Ha !

Mister B éclata de rire lorsque la porte se referma derrière le faux agent.

— Il a essayé de jouer au malin avec plus fort que lui.

— Vous avez vraiment été plus malin que lui, renchérit Alali.

— Il y en a beaucoup comme lui à Lagos. De vrais escrocs. Ha !

Ha !

Soudain, Alali s'arrêta de rire.

— Allez, viens ! lui dit Mister B. Pourquoi fais-tu cette tête-là ? Tu as eu ta licence de radio gratuitement, et la radio est toujours entre nos mains.

— Mais la licence est un faux, lui fit remarquer Alali.

— Par saint Moïse ! Cet homme est un faux agent de recouvrement !

— Et vous, un faux sergent !

— Par saint Moïse ! s'écria Mister B, en éclatant de rire.

— Le billet d'un naira qu'il m'a remis est également un faux.

Mister B prit le billet des mains d'Alali, l'examina à la lumière et secoua la tête. « Lagos ! Lagos ! » s'exclama-t-il alors, en fin connaisseur.

Segi retrouve sa radio

À son retour de Lagos Island, Segi fit une halte à la buvette de Dandy pour récupérer son transistor. Dandy prétendit avoir envoyé la radio chez elle.

— Chez moi ? dit Segi, étonnée. Tu connais chez moi ?

— Et comment ! répliqua Dandy, sachant pertinemment qu'il mentait. Je ne voulais pas que les voleurs viennent piquer la radio dans mon dos, alors je l'ai envoyée chez toi.

— Franchement ?

— Mais bien sûr.

— Merci beaucoup, dit Segi en prenant congé de lui.

Dandy regarda par la fenêtre, se demandant où Josco avait bien pu passer. Celui-ci n'était plus réapparu depuis qu'il était parti reprendre le poste radio. Dandy pria qu'il ne lui soit pas arrivé malheur. Il fit le tour de la buvette, but un coup, puis donna la chasse à un cafard qui fila rapidement dans une bouteille vide. Il jeta de nouveau un coup d'œil dehors : toujours aucune trace de Josco. Il but encore un coup.

Tard le soir, Josco se pointa finalement à la buvette. Il raconta à Dandy tout ce qui lui était arrivé. Il avoua qu'il avait peur du sergent Basi. Dandy était très embarrassé. Il savait que Segi allait être très fâchée si elle venait à découvrir que sa radio avait disparu. Ils passèrent toute la nuit à chercher une solution. Finalement, Josco rentra chez lui, sous le pont, à Eko. Dandy coucha dans la buvette. Le lendemain, à l'aube, Segi revint réclamer sa radio à Dandy.

— Tu m'avais menti, ivrogne ! dit-elle à Dandy.

— Pas du tout, répondit Dandy.

— Tu m'avais dit avoir envoyé la radio chez moi ?

— Et alors, tu ne l'as pas trouvée en rentrant chez toi ?

— Non.

— Extraordinaire !

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ?

— Ah, je me souviens ! Je devais être soûl quand j'ai dit avoir envoyé la radio chez toi. En réalité, je pense que quelqu'un est venu voler la radio dans la buvette.

— Quelqu'un ? Qui ?

— Je pense que le voleur se trouve au numéro 7 de la rue Adetola.

— Comment le sais-tu ?

— Je ne le sais pas. J'ai juste des soupçons.

— J'y vais de ce pas. Et crois-moi, si je ne retrouve pas la radio, tu m'en rachètes une neuve.

— T'en fais pas, Segi, tu retrouveras ta radio là-bas, j'en suis certain.

Segi se rendit au numéro 7 de la rue Adetola.

Le jour était à peine levé, et Mister B et Alali s'apprêtaient à sortir. Ils avaient décidé d'aller vendre la radio afin de s'acheter à manger. Toutefois, Alali restait persuadé qu'il y avait quelque chose d'étrange dans cette histoire de radio. Il voulait s'en débarrasser au plus tôt. Alors qu'ils étaient sur le point de sortir, ils entendirent frapper à la porte. Alali poussa la radio sous le lit et Mister B alla ouvrir la porte. Segi entra et se présenta :

— Je m'appelle Segi, dit-elle.

— Et moi, c'est Basi. Mister B pour les intimes.

— Et puis moi, c'est Alali. Al pour les intimes.

— Enchantée de vous connaître tous les deux !

— Que nous vaut l'honneur de votre visite ? demanda Mister B.

— J'ai perdu ma radio, un adorable poste de radio. Un cadeau d'anniversaire.

— Par saint Moïse ! fit Mister B. Comment avez-vous fait pour la perdre ?

— Je l'avais confiée à un ami qui devait me la garder, mais on l'a volée chez lui.

— Vraiment ? lui demanda Alali.

— Je ne peux pas supporter de perdre cette radio. Il faut que je la retrouve.

— Je comprends ce que vous ressentez, dit Mister B. Cette ville est infestée de voyous capables de tout. Et voilà qu'ils volent la radio d'une si jolie jeune fille !

— Pouvez-vous m'aider à la retrouver ?

Alali prit Mister B à part et lui suggéra de rendre la radio à Segi. Il avait toujours pensé que cette radio leur créerait des ennuis. Il semblait que quelqu'un désirait leur mettre des bâtons dans les roues. Mister B ne voyait pas pour quelle raison on chercherait à leur nuire. Alali lui dit qu'il ne voulait pas être suspecté de vol ni aller en prison pour quelque raison que ce fût.

— Mais Segi aura toutes les raisons de croire que nous avons volé la radio si je la lui rends tout simplement, lui murmura à l'oreille Mister B.

Il réfléchit un moment puis décida de ce qu'il fallait faire. Se tournant vers Segi, il lui déclara que la radio se trouvait en sa possession.

— Ainsi donc, c'est vous qui l'avez volée ?

— Moi, Mister B, voler une radio ? Moi, un millionnaire potentiel,

voler une radio ? Quelle idée !

— Qui donc l'a volée ? Et comment se fait-il qu'elle soit en votre possession ?

— C'est bien ce que j'aimerais comprendre. Dites-moi, qui vous a informée que la radio se trouvait chez moi ? Vous n'êtes pas venue jusqu'à mon palace par hasard ? Quelqu'un a dû vous informer. Je voudrais connaître cette personne.

— Je vais la chercher, dit Segi.

— Bien. Vous avez intérêt à vous dépêcher. Et faites vite, avant que je me fâche pour de vrai !

Entre-temps, le jour s'étant levé, Josco était allé prendre des nouvelles dans la buvette de Dandy. Ce dernier lui apprit que Segi était revenue réclamer sa radio et qu'il l'avait dirigée vers le numéro 7 de la rue Adetola, chez le sergent Basi. Josco eut peur, comme chaque fois qu'il entendait parler de la police.

— Penses-tu que le sergent Basi lui rendra la radio ?

— Je l'espère bien.

— Tu ne penses pas qu'il va demander à nous voir ?

— Certainement.

— Que vais-je faire, Dandy ?

— Tu iras voir le sergent Basi.

— Oh, non, Dandy ! Je n'irai pas. Je ne pourrais pas. Je ne veux pas aller en prison. J'ai peur, Dandy.

Il parlait toujours lorsque Segi entra dans la buvette.

— Alors, tu as retrouvé la radio ? lui demanda Dandy.

— Oui. Dans la maison de Mister B.

— Le sergent Basi ? questionna Josco.

— Mister B n'est pas un policier.

— C'est un policier, insista Josco.

— Comment le sais-tu ?

— Il me l'a dit lui-même.

— Tu le connais donc ?

— Non.

— Tu l'as rencontré une fois ?

— Oui.

— Où ?

— Je ne m'en souviens plus, dit-il.

— Vous êtes en train de me faire tourner en bourrique tous les deux. Il est vrai que je ne sais pas encore ce que vous manigancez, mais vous allez me dire la vérité, et très vite. Mister B désire vous voir.

— Comment ça, nous voir ! Pourquoi ? s'écria Dandy.

— Lui seul pourra vous dire pourquoi. Il ne me rendra la radio qu'après vous avoir rencontrés tous les deux.

— Dandy, je suis mort, dit Josco en se laissant tomber par terre, tout tremblant de peur.

— Qu'est-ce qu'il a, ton ami ?

— Il a peur de rencontrer le sergent Basi, répondit Dandy.

— Mais pourquoi ?

— Chaque fois qu'il voit un policier, il a des maux de tête.

— Il essaie de cacher quelque chose. C'est un criminel ?

— Peut-être.

— Oh, non ! Je ne suis pas un criminel, dit Josco. Je n'aime pas la police, c'est tout.

— Mais la police est là pour protéger les citoyens. De toute manière, Mister B n'est pas un policier.

— Qu'est-ce qu'il est, alors ? interrogea Dandy.

— Vous m'avez dit qu'il avait volé ma radio, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, répondit Dandy.

— C'est donc un voleur.

— Oh non ! Ce n'est pas un voleur, dit précipitamment Josco.

— Qu'il soit voleur ou pas, nous devons aller le voir. Il faut que je récupère ma radio.

— Bon, dit Josco. Tu y vas avec Dandy. Je vous attends ici.

— Non, tu dois venir avec nous, exigea Dandy.

— Pourquoi ?

— Parce que Mister B le veut aussi, répondit Segi.

— Allez, Josco, tu nous fais perdre du temps ! Je dois retourner dans la buvette au plus vite. Mes clients ne vont pas tarder à venir, dit Dandy.

— Promets-moi que tu me défendras devant le sergent Basi.

— Je te le promets, affirma Dandy.

— Dans ce cas, je viens avec vous. Et n'oublie pas de prendre avec toi la bouteille de bière Saros.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Rien. Juste une bouteille vide.

Dandy fourra la bouteille sous sa chemise marron, qu'il boutonna jusqu'au menton. Ils partirent pour le palace de Mister B, situé au numéro 7 de la rue Adetola. Segi marchait devant, suivie de Josco. Dandy fermait la marche. Il marchait derrière Josco pour l'empêcher de fuir. Ainsi, chaque fois que celui-ci s'arrêtait ou hésitait un peu, Dandy le poussait dans le dos.

Au moment même où Segi, Dandy et Josco étaient en train de discuter, Madame, elle, était revenue se disputer encore avec Mister B et Alali. Elle réclamait obstinément sa bouteille de bière vide.

— Je crois savoir où se trouve la bouteille, finit par lâcher brusquement Mister B.

— Où se trouve-t-elle ?

— Je vais vous le dire. Mais il faudrait d'abord m'expliquer pourquoi vous la cherchez avec autant d'acharnement.

Madame hésitait à lui dire qu'elle espérait troquer la bouteille vide contre un poste radio. Bien qu'elle soit riche et capable de s'acheter autant de radios qu'elle le désirerait, Madame préférait en gagner une en échange d'une bouteille vide. C'était un moyen très simple de se procurer une marchandise coûteuse. Elle en était ravie. Telle était la raison pour laquelle elle ne voulait pas que Mister B connût son secret ; alors, elle se garda de répondre à sa question.

— Je sais pourquoi vous voulez la bouteille vide, lui dit Mister B.

— Et pourquoi ?

— Vous voulez l'échanger contre un poste radio tout neuf.

— Comment le savez-vous ?

— Je suis très perspicace. Et puis laissez-moi vous dire quelque chose : cette radio ne vous aurait apporté que des ennuis.

— Vraiment ?

— Je vous ai épargné beaucoup d'ennuis, vous devez me payer en retour pour les efforts consentis.

— Je vous en suis reconnaissante, dit Madame.

— Vous devriez. Et moi je devrais normalement vous réclamer un million de nairas pour vous avoir prêté main-forte.

— Un million de nairas !

— Oui. Mais cette fois-ci je ne vous demanderai pas d'argent. En revanche, vous me devez une bouteille de gin. J'ai envie de boire un coup ce matin.

— C'est une affaire de sous ! s'exclama Madame, signifiant par là qu'elle avait assez d'argent pour offrir à Mister B n'importe quelle boisson. Elle remonta chercher une bouteille de gin dans son appartement.

C'est à ce moment-là que Segi, Dandy et Josco arrivèrent au palace. Segi présenta les deux compères à Mister B et à Alali.

— Nous les connaissons déjà assez, n'est-ce pas, Al ?

— Bien sûr, répondit Alali.

— Lui, c'est Monsieur Saros-bière-blonde. Et son copain, c'est l'agent de recouvrement des Postes et Télécommunications, dit Mister B, désignant respectivement Dandy et Josco.

— Saros-bière-blonde ? Agent de recouvrement ? Mais ils ne sont rien de tout cela ! Dandy est propriétaire de la buvette au coin de la rue et Josco, son ami, habite à Eko, dans l'une des cabanes sous le pont.

— Ah, bon !

— Si, bien sûr ! affirma Segi.

Dandy et Josco gardaient obstinément le silence. Ils se dévisagèrent l'un et l'autre, puis baissèrent les yeux.

— Lequel des deux vous a dit que j'avais volé votre radio ? demanda Mister B.

Segi désigna Dandy du doigt.

— Pouvez-vous répéter cela devant moi ?

— Non, dit Dandy.

— Bien. Maintenant, racontez à Segi ce qui s'est réellement passé.

Et Dandy de narrer toute l'histoire. De l'instant même où Segi lui confia le transistor à garder jusqu'au moment où Josco eut l'idée de miser celui-ci dans une affaire en or.

— Une affaire en or ? s'écria Mister B. Continuez !

Dandy révéla ainsi comment Josco et lui s'étaient entendus pour que l'un des deux propose au jugé, dans la rue, la radio en échange d'une bouteille vide de bière blonde Saros. Le second devait, après coup, se présenter chez le « gagnant » et lui réclamer sa licence de radio. Si ce dernier n'en possédait pas, ce dont ils ne doutaient guère, ils exigeaient alors qu'il paie une amende et confisquaient la radio.

— Et c'est comme cela que ça s'est passé ? questionna Mister B.

— Exactement, répondit Dandy.

— Donc, je n'ai pas volé la radio dans votre buvette.

— Non, vous ne l'avez pas volée.

— Alors, pourquoi avoir menti à Segi ?

— Je suis désolé, Mister B.

— Qui a eu l'idée de tout ceci ?

— C'est Josco.

— Vous trouvez cela normal, Josco ?

— Pas de panique ! répondit celui-ci.

— Voyez-vous le genre d'individus que vous fréquentez, Segi ? Des malhonnêtes qui essaient de s'en mettre plein les poches, sans lever le petit doigt. Bien, Josco, où est l'argent que vous avez soutiré à Alali la nuit dernière ?

— Je le lui ai rendu, dit Josco.

— Ce n'est pas vrai ! Vous m'avez remis un faux billet, dit Alali, en brandissant le billet.

— Est-ce vrai, Josco ?

— Pas de panique, fit-il d'une petite voix.

— Filou ! Rendez à Al son billet d'un naira, tout de suite ! ordonna Mister B.

Josco fourra rapidement sa main dans la poche et en sortit un billet authentique.

— Bien. Et maintenant, qu'en est-il de la bouteille de bière vide ?

Dandy sortit la bouteille de sa chemise et la tendit à Mister B.

— Bien, très bien, conclut Mister B.

Sur ce, il alla retirer la radio de dessous le lit et la rendit à Segi.

— Voici votre adorable radio toute neuve, ma chère Segi. À

présent, vous connaissez le genre d'amis que vous fréquentez.

— Merci, Mister B, dit Segi, en lui prenant la radio des mains.

— Je propose que nous prenions un verre ensemble pour célébrer l'événement, continua Mister B. Voyez-vous, je vais bientôt entreprendre un voyage au cours duquel je gagnerai beaucoup d'argent ; je deviendrai millionnaire en un rien de temps. Je ne peux donc me permettre de me faire des ennemis. Un homme de ma trempe a besoin de relations. Soyons tous des amis ! Al, apporte des verres et buvons un coup pour sceller notre nouvelle amitié !

Alali alla chercher des verres dans le garde-manger. Lorsqu'il se fut éloigné, Mister B cria à la ronde son éternel slogan, un large sourire aux lèvres et une lueur dans les yeux : « Pour être millionnaire, pensez comme un millionnaire ! »

Alali revint bientôt, un verre vide à la main. Il n'y avait qu'un seul verre dans le palace et aucune boisson.

— Ah, bon, il n'y a rien à boire ? s'informa Mister B, feignant de ne pas être au courant.

— Pas une goutte à boire, Mister B !

— Oh ! gémit-il.

À ce moment précis, Madame entra, une bouteille de gin dans les mains, qu'elle remit à Mister B. Ce dernier, en échange, rendit à Madame sa bouteille de bière vide. Elle lui sourit, reconnaissante.

Mister B ouvrit la bouteille de gin et se servit une bonne rasade.

— Santé ! dit-il.

Il leva son verre, puis le porta à ses lèvres.

Les autres le regardaient vider son verre par à-coups. C'est tout juste s'il ne voulait pas boire tout seul ! Madame l'observait méchamment.

Et c'est ainsi que Segi retrouva sa radio, Madame sa bouteille vide de bière blonde Saros, Alali son authentique billet d'un naira, et que Mister B se fit de nouveaux amis. Ils allaient devenir les personnages les plus en vue de la rue Adetola et accomplir des frasques dont le monde entier allait se délecter.

Professeur

Segi, Mister B, Alali, Dandy et Josco allaient se rencontrer régulièrement. Tantôt dans la buvette de Dandy, tantôt dans le palace de Mister B. Segi les trouvait très drôles. Leurs faits et gestes ne cessaient de l'amuser.

Au cours de ces rencontres, elle apprit que Mister B rêvait de gagner beaucoup d'argent et de devenir millionnaire. Ce dernier lui avait raconté le rêve qu'il avait fait à son arrivée à Lagos. Un rêve qu'il aimait particulièrement et qu'il espérait voir se réaliser un jour. Segi apprit également beaucoup de choses sur Madame, Dandy et Josco.

Tous les six, ils devinrent amis, mais de drôles d'amis, pas toujours cordiaux les uns envers les autres. Aussi étrange que cela puisse paraître, c'était malheureusement la réalité. Ils étaient tout le temps en désaccord, au point même de s'envier mutuellement. Dandy, par exemple, n'aimait pas du tout Mister B. Dès qu'il apprenait que celui-ci avait trouvé un moyen pour s'enrichir, il mettait tout en œuvre pour l'empêcher d'arriver à ses fins, parce qu'il ne voulait pas qu'il devienne plus riche que lui. De la même manière, il ne voulait pas que Madame s'enrichisse. En fait, il l'enviait pour une seule raison, une raison totalement stupide : Dandy avait la ferme conviction qu'une femme ne devait pas être plus riche qu'un homme.

Bien que Segi apprêtiât beaucoup la compagnie de Basi et de ses amis, son meilleur ami demeurait Professeur. L'homme était son voisin, il habitait au numéro 198 de la rue Adetola. Segi l'aimait beaucoup. Elle ne connaissait pas son vrai nom, mais, puisque tout le monde l'appelait « Professeur », elle faisait de même.

C'était un homme instruit, d'un certain âge. Avec son abondante barbe grise et sa moustache, il était très célèbre dans la rue Adetola. Il menait une vie austère et tenait sa maison très propre. Il avait planté de belles fleurs dans le petit jardin situé à l'entrée de la maison. Mais l'endroit le plus remarquable, dans cette demeure, était une bibliothèque remplie de livres. Sur la porte de cette bibliothèque, il avait inscrit cette phrase : « Souriez tout le temps, le maître adore les idiots ! » Quoi de plus normal ! Professeur aimait beaucoup rire. Et quand il se mettait à rire de sa voix retentissante, l'écho, roulant en cascade dans la rue Adetola, propageait le rire alentour, comme si tous les riverains étaient en train de rire en même temps que lui.

Professeur adorait discuter avec Segi, laquelle lui demandait souvent conseil. Le jour où elle eut maille à partir avec Mister B, Alali,

Dandy, Josco et Madame, elle rapporta les faits à Professeur. L'histoire le fit énormément rigoler. Il rit à gorge déployée sans désespérer, tout le temps que Segi lui raconta l'histoire.

— Avez-vous jamais rencontré Mister B ? lui demanda Segi à la fin.

— Non, répondit Professeur. Mais je connais beaucoup de gens comme lui. Vous dites qu'il prétend pouvoir s'enrichir en un rien de temps ?

— Oui.

— Vous a-t-il dit comment il comptait s'y prendre ?

— Non. Et puis, il n'arrête pas d'appeler sa chambre à un lit un palace.

— Il doit être fou.

— Il n'est pas fou. Il est très drôle.

— Donc, c'est un rêveur, conclut Professeur.

— Je ne comprends pas.

— Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

— Rien à ma connaissance.

— Alors, comment peut-il s'enrichir en peu de temps ?

— C'est ce que je veux comprendre.

— Il n'y a que les voleurs qui cherchent à s'enrichir rapidement. Et nous savons tous ce qui arrive aux voleurs, ils finissent en prison.

Bien qu'elle fût d'accord avec Professeur, Segi n'était pas enchantée à l'idée que Mister B se retrouve en prison. Elle ne souhaitait pas que cela lui arrivât.

— Évidemment, certaines personnes parviennent à acquérir une fortune colossale. Mais, le plus souvent, ce sont des gens qui ont travaillé dur à cette fin pendant longtemps. Ils gardent précieusement leur argent à la banque et ne le dépensent qu'avec parcimonie.

— Connaissez-vous quelqu'un de très riche ?

— Je n'en connais pas. Mais j'ai beaucoup lu et j'ai entendu des choses à propos des hommes riches. La plupart d'entre eux sont de grands penseurs qui ont fait des découvertes indispensables à leurs compatriotes et au monde entier.

— Pouvez-vous me donner un exemple ?

— Plusieurs. Prenez, par exemple, celui qui a inventé l'automobile. Il y a longtemps réfléchi, échaudant des plans au fur et à mesure, les comparant avec ce que les autres avaient esquissé sur le même sujet, avant de se décider finalement à réaliser son projet. Au début, il accumula les erreurs. Il en discuta avec d'autres. Ses erreurs firent réfléchir les autres. Et c'est parce que tous y ont réfléchi que, finalement, la première automobile a pu être construite. Elle était différente de celles que nous connaissons aujourd'hui, mais elle permit de faire accepter cette idée innovante. Plusieurs personnes voulurent

bientôt posséder une voiture, car elle facilitait leurs déplacements, et l'inventeur ne tarda pas à s'enrichir.

— Ah bon ! Il s'est enrichi parce qu'il a beaucoup pensé ?

— Tout à fait.

— Mister B a un tee-shirt sur lequel il a écrit ces mots : « Pour être millionnaire, pensez comme un millionnaire. »

— Ah bon !

— Bien sûr !

— Il a raison. S'il pense sérieusement et travaille en conséquence, il pourra devenir millionnaire, si c'est cela qu'il désire réellement.

— Pourquoi dites-vous « si c'est cela qu'il désire réellement » ?

— Je le dis, parce que l'argent n'est pas la chose la plus importante dans la vie.

— Et c'est quoi la chose la plus importante dans la vie ?

— Le savoir. Oui, la connaissance, répéta Professeur, en se lissant la barbe. Quiconque possède le savoir, possède le pouvoir. Il peut rendre les autres heureux.

— Je ne comprends pas, dit Segi.

— C'est pourtant facile à comprendre. Pensez aux bateaux qui sillonnent les mers, aux avions dans les airs, aux médecins qui guérissent toutes sortes de maladies, aux paysans qui font les plus belles récoltes. Qu'est-ce qui rend tout cela possible, selon vous ?

— Le savoir ?

— Oui, le savoir. Grâce à lui, on peut rendre l'humanité heureuse et améliorer la condition des hommes. C'est important de posséder le savoir, oui, Segi, très important. Voilà ce que devraient rechercher vos nouveaux amis, à la place de l'argent. Évidemment, s'ils possèdent le savoir, ils pourront aussi gagner de l'argent, peut-être pas des masses, mais de quoi être heureux et rendre d'autres gens heureux.

— Donc, vous insinuez que Mister B ne sera pas heureux ?

— Il le sera peut-être, à condition qu'il sache qu'on ne devient pas riche juste en le voulant, mais en travaillant. Tant qu'il ne l'admettra pas, il commettra seulement des erreurs et sera la risée de ses concitoyens.

Professeur avait parlé assez longtemps. Segi n'avait pas tout compris de son discours, mais elle avait appris une chose : Mister B ne deviendrait riche qu'à condition de travailler dur, de réfléchir sérieusement et d'essayer de réaliser des choses qui fassent le bonheur des autres. Il n'y arriverait jamais s'il se contentait uniquement de rêver ou d'essayer de soutirer de l'argent aux autres.

Segi se garda de rapporter à ses amis tout ce que Professeur lui avait dit. Elle voulait les observer pour sa gouverne et son plaisir, puisque Professeur lui avait prédit qu'ils allaient commettre des erreurs qui feraient d'eux la risée du monde.

Déjà, il y avait suffisamment de quoi la faire rire. La dégaine de Mister B, par exemple, une démarche vive et saccadée, à la manière des pigeons, qui lui faisait porter le corps vers l'avant, comme si des millions de fourmis lui dévoraient la plante des pieds. Tout à fait l'inverse de Dandy, plutôt gros et baraqué, lequel passait son temps à danser de bonheur dans sa buvette. Regarder Dandy danser était d'un comique émouvant, surtout lorsqu'il balançait les hanches dans tous les sens. Et son sourire faisait rire en retour, à cause de sa dentition particulière, une dent noire fichée dans la mâchoire inférieure. Alali, quant à lui, passait ses journées à bâiller la plupart du temps, comme un chien affamé. Quant à Madame, Segi aimait l'entendre répéter à tout bout de champ : « C'est une affaire de sous ! »

Voilà quelques-unes des situations qui amusaient Segi et l'incitaient à rechercher la compagnie de ses nouveaux amis. Par-dessus tout, elle voulait s'assurer qu'ils ne commettraient aucun acte illicite, car elle croyait fermement que c'était du devoir d'un bon citoyen d'empêcher les gens de commettre des actes susceptibles de faire du mal aux autres.

Un cargo rempli de riz

Un jour, Mister B rentra chez lui et trouva une lettre qui l'attendait. La lettre lui avait été envoyée par l'avocat de Madame. Elle l'invitait à débarrasser le plancher, à quitter sa maison sur-le-champ pour non-paiement de loyer.

Cela le troubla énormément. Madame ne lui avait jamais donné de préavis. Il aurait pu monter la voir et négocier une échéance pour payer le loyer si elle avait elle-même rédigé la lettre et n'était pas allée louer les services d'un avocat à cette fin. Concrètement, cela voulait dire qu'il serait traîné en justice s'il ne quittait pas la maison. Et si le juge lui demandait de le faire, il serait obligé d'obtempérer.

Mister B n'avait nullement l'intention de quitter le palace. Il s'était vraiment attaché à ce lieu, bien que cela ne fût qu'une chambre avec juste un lit et un matelas, un garde-manger, plus deux ou trois chaises qui tombaient en poussière. Sur l'un des murs de la chambre, pardon, du palace, à côté d'un calendrier illustré de photos de footballeurs, il avait collé son fameux slogan : « Pour être millionnaire, pensez comme un millionnaire. » Des photos de danseuses découpées dans un magazine voisinaient sur le mur avec un masque en bois ramassé sur un dépotoir, dans la rue Adetola.

Le palace était une chambre vraiment misérable, mais Mister B l'aimait énormément. Il y vivait heureux, parce qu'il l'avait gratuitement. Voilà pourquoi il était si troublé à la lecture de la lettre que Madame lui avait fait adresser par son avocat.

— Alali, cette fois-ci, Madame est vraiment fâchée.

— Ah oui, qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Elle nous a fait adresser par son avocat une lettre qui nous demande de déguerpir.

— Cela veut dire qu'on doit quitter le palace ?

Alali parlait d'une voix tremblante.

— Oui, à moins de payer le loyer.

— Sommes-nous en mesure de le faire ?

— Non, sauf si nous gagnions un peu d'argent immédiatement.

Les deux amis étaient complètement désespérés. Au bout d'un moment, Alali sortit de son silence :

— Quelqu'un est venu déposer ceci pour vous pendant votre absence.

Il lui tendit une enveloppe. Mister B l'ouvrit, lut le contenu et s'écria brusquement :

— Par saint Moïse !

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda Alali.
— Cent nairas, c'est la facture d'électricité !
— Mais qu'allons-nous faire ?
— Si nous ne payons pas, ils vont couper l'électricité et nous allons rester dans le noir.

— Vous avez un autre courrier, dit Alali en lui tendant la troisième lettre.

— Par saint Moïse ! s'écria Mister B.
— Qu'est-ce qu'il y a encore ?
— Quarante nairas, c'est la note du toubib.
— Du toubib ? Quarante nairas ? Pourquoi ? Vous êtes allé voir le toubib ?

— Oui. Et tu sais ce qu'il m'a donné ? Quelques comprimés de paracétamol[20], rien que ça ! Et qu'est-ce qu'il m'envoie ? Une facture de quarante nairas. Jamais. Il n'aura pas un sou. Ce médecin est un homme cupide.

— Mais qu'est-ce que vous allez faire ?
— De toute façon, je ne suis pas malade. Je sais que je ne suis pas malade. C'est la faim, la misère qui me donnent des maux de tête. Je vais lui rapporter, moi, ses comprimés de paracétamol, à ce médecin mesquin.

— Vous n'y avez pas touché ?
— J'en ai pris... quoi ? Quelques comprimés. Mais ça n'a pas d'importance. Je vais les lui rapporter et je lui dirai que je ne suis plus malade, que je n'en ai plus besoin.

— À mon avis, il ne va pas apprécier.
— Mais je m'en fiche ! Il devrait plutôt être content qu'un millionnaire de ma trempe vienne le consulter dans sa clinique pourrie.

Alali éclata de rire. Il mit Mister B au courant de la visite au palace des agents du service des impôts.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient, qu'est-ce qu'ils ont dit ?
— Ils voulaient rencontrer le millionnaire qui vit dans le palace. Je leur ai dit qu'il était absent, alors ils m'ont chargé de lui dire de venir déclarer ses revenus au fisc.

— Pour quoi faire ?
— Pour payer ses impôts.
— Payer ses impôts ? Mais comment puis-je payer des impôts alors que je suis au chômage ?

— Mais vous êtes millionnaire, Mister B.
— Millionnaire, mon œil ! Je ne paierai aucun impôt. D'ailleurs, à quoi servent les impôts que nous payons ? Les hôpitaux n'ont pas de médicaments, les routes sont totalement défoncées et les écoles manquent cruellement de livres. Je ne paierai pas d'impôts, à moins

qu'ils ne trouvent des solutions à tous ces problèmes.

— Mais, Mister B, comment voulez-vous qu'ils remédient à tout cela si chaque citoyen refuse de payer ses impôts ? Ils doivent être payés rapidement et régulièrement.

— Je ne paierai pas. Je n'ai pas d'argent. Loyer, électricité, factures de médecin, impôts. Ils veulent me rendre fou ou quoi ?

Mister B était vraiment en colère. Alali tenta de le calmer.

— Je suis vraiment navré, Mister B.

— Il n'y a pas de quoi être navré, Al, répondit-il en souriant. Tout finira par rentrer dans l'ordre, tu verras.

— Pour l'instant, j'ai faim, dit Alali en bâillant, la bouche largement ouverte.

Mister B se gratta la tête.

— Et si on allait manger du *dodo* à crédit chez Mama Badejo ? dit-il.

— Cela m'étonnerait que Mama Badejo nous vende encore de la nourriture à crédit.

— Pourquoi pas ?

— Elle dit que nous lui devons déjà trop de sous.

— Dans ce cas, allons chez l'homme qui vend du *suya*^[21] à l'angle de la rue !

— La dernière fois que je suis allé chez lui, il m'a poursuivi avec des charbons ardents.

— Pourquoi ?

— Il raconte que nous sommes des gens mauvais, vous et moi, que nous lui devons encore des sous pour le *suya* acheté le mois dernier.

— Ah bon ! On ne l'avait pas payé ? demanda-t-il, incrédule.

— Non, lui confirma Alali, l'air sérieux.

— Ça par exemple ! Toutes ces dettes, mon Dieu ! Même Chacha dans sa boutique refuse de me vendre de la kola^[22] et des cigarettes.

— Vous vouliez les avoir à crédit ?

— Euh... en quelque sorte... oui !

— Plus personne ne nous fera crédit désormais.

— C'est ce que je constate.

— Et comment allons-nous vivre maintenant ?

— Ne t'en fais pas, Al. Je nous trouverai bien du riz à manger.

— Ah ouais ! Où ?

— Je suis sûr qu'il y a du riz quelque part dans cette rue. Du riz cuit, avec de la friture et de la viande.

— Le plat de riz coûte maintenant deux nairas chez Mama Badejo.

— Deux nairas, mais c'est du vol ! C'est trop cher.

— Alors que le sac de riz ne coûte que vingt-cinq nairas au port.

— Vingt-cinq nairas ?

— Eh oui !

— Comment sais-tu cela ?

— J'ai reçu une lettre dans laquelle une société propose de liquider un stock de deux mille sacs de riz à raison de vingt-cinq nairas le sac. Tenez, voici la lettre !

Mister B lui prit la lettre des mains et la parcourut fébrilement.

— Par saint Moïse ! Le sac de riz coûte plus de deux cent cinquante nairas au marché. Lorsque Mama Badejo va l'acheter pour le cuire et le revendre, elle l'achète à plus de deux mille nairas.

Alali siffla d'admiration.

— Apparemment, il y en a qui se font du pognon en revendant du riz.

— Mais bien sûr !

— J'étais loin d'imaginer que le riz pouvait rapporter autant d'argent. Le riz pour moi, ça s'est toujours réduit à la portion prise avec de la friture et un peu de viande au petit déjeuner.

— Al, il est possible de gagner des millions avec ce stock de riz. On doit le faire pour pouvoir payer toutes nos dettes. On doit vendre toute la cargaison de riz.

— Tout le stock ? Mais on n'a même pas de sou pour acheter une portion de riz chez Mama Badejo, comment peut-on acheter un sac de riz, voire un cargo contenant deux cent mille sacs de riz ?

— C'est pas compliqué, écoute ! Supposons que nous achetions à vingt-cinq nairas un sac de riz et que nous le revendions à deux cent vingt-cinq nairas ! Quelle est notre part de bénéfice ?

— Deux cents nairas par sac de riz.

— En vendant seulement cinq mille sacs de riz, nous pouvons gagner un million de nairas. Tu vois ? Pour être millionnaire...

— ... pensez comme un millionnaire ! se mit à crier Alali de joie. Oui, mais est-ce que nous avons l'argent pour acheter le riz ?

— Enfin, nous n'avons même pas besoin d'acheter le riz. Imagine que nous arrivions à dénicher un client qui peut acheter le riz ! Nous nous faisons payer une commission de cinq nairas par sac de riz. Combien gagnons-nous sur l'ensemble du stock ?

Alali fit un calcul rapide.

— Un million de nairas, dit-il.

— Tu vois, nous sommes déjà millionnaires sans lever le petit doigt. Bien, à présent tu vas aller voir le propriétaire du stock de riz et tu lui diras que Mister B veut lui racheter sa marchandise.

— Vous allez lui racheter sa marchandise, Mister B ?

— Parfaitement, je vais la lui racheter. Demande-lui de me signer une lettre m'autorisant à vendre le stock de riz.

— Mais, si je puis me permettre, vous n'avez pas d'argent pour

payer le loyer, l'impôt, la facture d'électricité, la facture du médecin...

— J'aurai assez d'argent pour payer mes dettes lorsque j'aurai vendu le stock de riz. Maintenant, Alali, cesse de me poser des questions et va me chercher la lettre d'autorisation !

Alali se leva de son siège et sortit de la chambre.

Au moment où Mister B et Alali avaient cette conversation, Josco avait rejoint Dandy dans sa buvette et lui racontait l'histoire d'un cargo rempli de riz dont le contenu allait être bradé à raison de vingt-cinq nairas le sac de riz. Sentant là une occasion en or, Dandy décida alors de racheter tout le contenu du cargo. Mais Josco lui fit remarquer qu'un inconnu avait déjà racheté tout le riz.

— C'est qui celui-là ? s'informa Josco.

— Je sais qui c'est, mais je ne vous dirai son nom que si vous m'offrez à boire ou me filez des sous.

Dandy lui versa à boire abondamment. Après avoir bu, Josco se nettoya les lèvres puis se décida à parler.

— La cargaison de riz a été rachetée par quelqu'un qui habite au numéro 7 de la rue Adetola.

— Diable ! J'aurais dû m'en douter, cria Dandy.

Il se gratta la tête et réfléchit.

— Bien, il faut que j'aille voir Madame tout de suite. Ce ne peut être qu'elle qui ait racheté le riz. Il faut qu'elle m'en revende une partie. Je dois avoir ma part du gros bénéfice qu'elle va se faire sur la marchandise.

Et sans un mot de plus, Dandy sortit de la buvette.

Lorsqu'il arriva chez Madame et frappa au portail d'entrée, celle-ci était en train de prendre un déjeuner des plus copieux.

— Entrez, si vous êtes beau et riche, cria-t-elle à l'endroit du visiteur.

Dandy entra. Ses yeux brillaient d'envie devant la richesse du petit déjeuner composé de *dodo* et de ragoût de poisson frais, de céréales, de jus d'orange, de pain au beurre, de confiture d'orange et de café.

— La Dame des dames, dit Dandy pour la flatter.

— C'est une affaire de sous ! rétorqua Madame, avant de siroter son café.

— Si je comprends bien, vous venez juste d'acheter une cargaison de riz et...

— Non, je n'ai rien acheté du tout.

— Mais on m'a bien dit qu'au numéro 7 de la rue Adetola, quelqu'un venait d'acheter...

— Ah ! Dans ce cas, c'est Basi.

— Mais il n'a pas de fric, Basi. Comment peut-il acheter toute une cargaison de riz ?

— Basi est capable de tout.

— Bien, dans ce cas, il vaut mieux que j'aïlle le voir. D'après ce que j'ai appris, cette affaire est particulièrement juteuse, j'en veux ma part. Je veux ma part du gâteau.

« La part du gâteau », c'était là l'expression favorite de Dandy, celle qu'il répétait à l'envi chaque fois qu'il voulait sa part dans une grosse affaire. Madame éclata de rire. Ils se dirent au revoir et se séparèrent. Dandy retourna dans sa buvette boire un coup avant de retourner parler à Mister B dans son palace. Dans l'intervalle, Alali était revenu avec la lettre autorisant Mister B à vendre le stock de riz, et ce dernier était monté voir Madame à son appartement.

Madame était toujours en train de déjeuner lorsqu'il entra. Mister B avait très faim. Il jeta un regard avide sur le plateau et se lécha les lèvres. Madame continua de manger bruyamment, mastiquant le *dodo* avec un plaisir que Mister B lui enviait.

— Êtes-vous venu payer votre loyer ? lui demanda-t-elle, la bouche pleine de *dodo*.

— Non, Madame.

— Avez-vous reçu de mon avocat l'ordre de quitter l'appartement ?

— Oui, Madame.

— Et quand comptez-vous libérer la place ?

— Je n'ai pas l'intention de partir, Madame. J'aime le palace, le palace m'aime...

— Je vous déteste, vous êtes un mauvais payeur.

— Vous allez m'aimer à présent, Madame. Je vous apporte sur un plateau une affaire en or.

— C'est à propos du stock de riz ?

— Par saint Moïse ! Vous êtes déjà au courant ?

— Évidemment, Basi. J'ai des oreilles partout, je suis à l'écoute de tout.

— Dans ce cas, acceptez-vous de me racheter la cargaison de riz ?

— Pourquoi pas...

— Le seul problème, c'est que c'est très cher.

— C'est une affaire de sous ! lui lança-t-elle en lampant son café avec un bruit de gargouillis.

— Six millions de nairas.

— C'est une affaire de sous ! Vous avez tous les papiers ?

— Oui. Voici la lettre qui m'autorise à vendre le riz.

Madame se leva de table et examina attentivement les papiers. Tout lui semblait correct. Ses yeux brillaient d'avidité. Elle était sur le point de gagner beaucoup d'argent.

— Bien, je vous le rachète, ce riz, dit-elle.

— Dans ce cas, vous me payez un acompte et, à l'arrivée du

cargo, vous réglez à son propriétaire le prix du riz puis vous me payez le solde de ma commission.

— Tout ça me paraît correct.

— Je peux avoir mille nairas sur-le-champ ?

— C'est une affaire de sous !

Madame rentra dans sa chambre à coucher chercher l'argent. Elle revint avec un sac rempli de billets qu'elle tendit à Mister B en lui donnant un avertissement :

— Attention, Basi ! Ne dépensez pas mon fric avant la fin de la transaction !

— Et pourquoi ? s'étonna Mister B, en empochant l'argent.

— Parce que si vous le dépensez et que cette affaire tombe à l'eau, je vous arrache les yeux. Parfaitement, dit-elle en lui montrant ses ongles effilés.

— C'est un marché sûr, Madame. Nous allons tous les deux devenir millionnaires.

— Je l'espère, sourit Madame largement. Au revoir, Basi.

Mister B rentra chez lui en palpant l'argent dans sa poche, en le caressant littéralement.

À son retour au palace, il trouva Alali qui l'attendait, l'air très angoissé. À l'annonce de la bonne nouvelle, à savoir que Madame avait accepté d'acheter le stock de riz et même versé un acompte, Alali laissa éclater sa joie. Pour lui, cela signifiait la certitude d'un bon repas ce jour-là et les jours à venir. « Nous sommes déjà millionnaires, clamait fièrement Mister B. Allez, viens, nous allons déjeuner ! »

Ils étaient sur le point de sortir lorsque Dandy arriva. Il entra et se mit à poser des questions à Mister B à propos du riz.

— C'est déjà vendu, lui affirma Mister B, avec une pointe de fierté.

— Vendu, à qui ? interrogea Dandy.

— À Madame.

— Madame ? Vous pensez qu'elle me donnera une part du gâteau ?

— Oui. À votre place, j'irais la voir tout de suite. Il y a assez de riz sur ce cargo, vous devriez pouvoir en acheter une partie.

— Et où allez-vous comme ça tous les deux ?

— Nous partons déjeuner.

— Dans le *buka* de Mama Badejo ? demanda Dandy en ricanant.

— Pas question. Dans le meilleur restaurant de Lagos, lui répondit Mister B en rigolant.

Ils plantèrent là Dandy et s'en allèrent sans plus un mot.

Mister B et Alali étaient vraiment heureux et fiers d'eux-mêmes ce matin-là. Ils prirent un déjeuner des plus copieux. Cela faisait longtemps qu'ils n'avaient autant mangé. Mister B se mit à plaisanter

en disant qu'il espérait déjeuner ainsi tout le reste de sa vie. Surtout dès que le cargo aurait accosté.

— Pour être millionnaire... lança-t-il.

— ... pensez comme un millionnaire, répliqua Alali, et les deux se mirent à rigoler de bon cœur.

Tandis que Mister B et Alali prenaient leur déjeuner, Dandy était retourné voir Madame. Celle-ci était là, étendue paresseusement sur son canapé, un journal à la main, en train de s'éventer. L'image d'une femme heureuse, en paix avec elle-même, qui aurait bien calculé le joli bénéfice qu'elle allait se faire en revendant un stock de riz. Elle accueillit Dandy très chaleureusement.

— Maître et gérant de la buvette ! cria-t-elle depuis le canapé.

Lorsqu'elle était de bonne humeur, Madame appelait toujours Dandy « Maître et gérant de la buvette ». Ce surnom faisait toujours plaisir à Dandy ; ce fut encore le cas.

— La Dame des dames ! l'interpella-t-il en retour.

— C'est une affaire de sous ! Alors... mon bon monsieur, en quoi puis-je vous être utile ?

— C'est à propos de la cargaison de riz. Je viens d'apprendre par Mister B que vous l'avez rachetée.

— Absolument. Je l'ai d'ailleurs revendue à mes collègues du Club du Dollar Américain.

— Comment pouvez-vous vendre le riz aux abominables personnes de cet abominable club ?

— Parce qu'elles ont du fric, lui répondit Madame de manière arrogante.

— Écoutez, donnez-moi quelques centaines de tonnes de riz à revendre, s'il vous plaît.

— Pas question, Dandy. Désolée. Mes collègues du Club passeront toujours avant vous.

— Donnez-m'en un peu du lot que vous vous êtes réservé, s'il vous plaît.

— Non, Dandy. Je suis désolée. Je pense réaliser suffisamment de bénéfice dans cette affaire pour prendre ma retraite immédiatement.

— Ne soyez pas injuste, Madame. Après tout, je suis le premier à vous avoir révélé l'existence de ce marché.

— Je ne l'ignore pas, Dandy, mais je ne peux rien faire pour vous. J'ai tout vendu, Dandy, tout. Désolée.

— Vous devenez bien gourmande, dit-il en grognant.

— Oh, le suis-je vraiment ? ironisa Madame, le sourire aux lèvres et toujours s'éventant avec son journal.

— Tout à fait, reprit Dandy plus violemment, trépignant sur place de colère.

— Désolée, Dandy, sourit Madame, de plus en plus gentille,

doucereuse.

Mais Dandy ne l'écoutait déjà plus. Il retourna s'asseoir dans sa buvette tout en boudant, et ce pendant un temps assez long. Tard dans la soirée, Segi le retrouva et lui demanda ce qu'il avait. Il lui raconta dans le détail sa déconvenue avec Madame. Segi lui dit de ne pas s'en faire pour la cargaison de riz, parce qu'elle aussi en avait une à vendre.

— Un autre stock de riz à vendre, Segi ?

— Oui, dit-elle en exhibant la lettre par laquelle on lui proposait l'entière cargaison de riz.

— C'est intéressant ça, de plus en plus intéressant, dit Dandy.

— Qu'est-ce qui est intéressant ?

— La lettre d'offre. Cela vous gêne si je la garde ?

— Vous pourriez vous en servir pour revendre le riz. Moi aussi je veux gagner un peu de sous en faisant du commerce.

— Maintenant vous allez faire du commerce ?

— Oui.

— Parfait, Segi, ma belle aux yeux charmants. Nous verrons.

— Ciao, lança Segi en quittant la buvette.

Segi disait toujours « ciao », la manière italienne de dire « au revoir », voulant ainsi montrer qu'elle avait beaucoup lu ou beaucoup voyagé. Elle était fière comme Artaban et aussi vaniteuse qu'un paon.

Une fois Segi partie, Dandy se précipita au numéro 7 de la rue Adetola. Tout le monde dans la rue était surpris de voir courir le gros barman. Deux fois dans la course, il perdit son chapeau, et par deux fois se baissa pour le ramasser. Il arriva à l'appartement tout pantelant. Madame était en train de manger un plat de riz accompagné de friture et de bananes.

— Vous venez m'importuner une fois de plus ? lui demanda Madame.

— Non, Madame. Je suis venu comparer les lettres.

— Quelles lettres ?

— Les lettres concernant la cargaison de riz. Est-ce que je peux jeter un coup d'œil sur la vôtre ?

— Évidemment.

Elle lui remit la lettre que Dandy déchiffra attentivement. Il eut un petit rire étouffé.

— Je vois, dit-il.

— Vous voyez quoi ?

— Je constate que votre lettre est exactement la même que celle que j'ai eue entre les mains il y a de cela quelques minutes.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que quelqu'un s'amuse à vous faire des entourloupes. Quelqu'un cherche à s'enrichir sur votre dos.

— J'espère que ce n'est pas encore un coup de Mister B.
— Vous devriez avoir l'œil sur lui, conseilla Dandy.
— Je n'y manquerai pas. D'ailleurs, je descends le voir tout de suite.

Dandy retourna à la buvette. Il ne cessait de rire en lui-même. Il était content à l'idée que Madame allait perdre de l'argent. Il espérait aussi que cela la monterait contre Mister B.

Les jours passèrent. Alali et Mister B avaient maintenant l'habitude de prendre leurs repas aux frais de la princesse et de se relaxer dans le palace comme des rois. Cependant, Mister B demeurait un peu inquiet. Depuis un certain temps, il n'avait aucune nouvelle du bateau censé transporter le riz. Régulièrement, il demandait à Alali s'il avait des nouvelles du bateau, celui-ci lui répondait invariablement non. De guerre lasse, Mister B l'envoya demander au propriétaire de la cargaison de riz quand le bateau allait accoster. Alali revint lui dire qu'il n'avait pas trouvé le propriétaire chez lui. À ce moment-là, Mister B prit peur. « Madame va bientôt venir prendre des nouvelles de son riz. Qu'est-ce que je vais lui raconter ? » se demandait-il en arpentant la chambre nerveusement. Ils entendirent bientôt les pas de Madame dans l'escalier. Mister B courut se cacher sous le lit.

— Où est Basi ? demanda Madame depuis le pas de la porte.
— Il est allé au port vérifier si le bateau est arrivé, répondit Alali.
— Que se passe-t-il au juste ? Il n'est jamais là quand je viens lui parler, il est toujours parti au port vérifier si le bateau est arrivé. J'espère qu'il ne me joue pas un de ses tours habituels ?

— Pas du tout, Madame. Mister B est un homme responsable.
— Il a intérêt à l'être. Et j'espère pour lui qu'il n'a pas déjà dépensé mon argent. Je l'ai bien mis en garde contre toute dépense irréfléchie.

Elle sortit en claquant la porte derrière elle.

Mister B sortit de sa cachette, effrayé. Désormais, il savait à quoi s'en tenir.

— Al ! appela-t-il. Est-ce qu'il y a vraiment un cargo de riz sur la mer ?

— Je dirais oui.
— Tu en es sûr ?
— Enfin... heu... heu...
— Arrête de bégayer ! Existe-t-il, oui ou non, ce bateau ?
— Je crois qu'il existe.
— Tu crois, mais tu n'en es pas certain. Tu m'as pourtant dit avoir rencontré l'homme à qui appartiennent le bateau et le riz ?

— Enfin, pour être franc...

Dandy fit son entrée juste à cet instant, un malicieux sourire aux lèvres.

— Très bien, Mister B, dit-il dès qu'il se fut assis. Qu'est-ce qu'il advient de votre cargaison de riz ?

— Que le diable m'emporte si je le sais ! rétorqua Mister B.

— Moi je le sais. Ce cargo rempli de riz, il n'existe pas.

— Comment ça, il n'existe pas ?

— J'ai commencé à avoir des doutes sur cette affaire lorsque j'ai eu entre les mains la lettre que voici. C'est la même que celle que vous aviez remise à Madame. Tenez, regardez !

Il lui tendit la lettre avec un sourire espiègle. Mister B prit la lettre, la lut et laissa échapper un cri de surprise.

— Mais c'est la même ! Où l'avez-vous trouvée ?

— C'est Segi qui me l'a donnée. Je crois que c'est Josco qui la lui avait donnée.

— Et c'est Josco qui m'a donné celle que j'ai remise à Mister B, avoua Alali.

— Par saint Moïse ! Des faux fabriqués par Josco ! Ma main au feu que Segi l'a payé.

— Je lui ai payé à boire moi aussi.

— Par saint Moïse ! Je suis dans le pétrin par la faute de Josco. Pas de cargaison de riz, pas de bénéfice. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire à Madame ? En plus j'ai bouffé une grande partie des sous qu'elle m'a filés. Qu'est-ce que je vais faire, moi ? Comment vais-je payer mes dettes ? Par saint Moïse, il n'y a pas de cargaison de riz !

Madame, qui écoutait la conversation derrière la porte, jaillit dans la chambre en hurlant, presque au bord de la crise de nerfs.

— Ainsi donc, il n'y a pas de cargaison de riz ?

— Non, Madame, il n'y a pas de cargaison de riz.

— Eh bien, merci ! Je veux mon fric.

— Le voici, Madame. J'en ai dépensé une partie.

— Ne vous avais-je pas dit de ne pas y toucher ? Ne vous l'avais-je pas dit ?

— Vous me l'avez dit, Madame.

— Paresseux ! Impoli ! Tricheur ! Mendiant ! Je vais vous montrer, moi, ce que c'est que de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

— C'est ça, Madame, montrez-lui ! cria Dandy tout excité.

— S'il vous plaît, Madame, je suis vraiment désolé, implora Mister B.

Madame avait déjà perdu tout contrôle, elle n'écoutait plus personne. Elle s'empara du matelas et de l'oreiller de Mister B et les emporta chez elle à l'étage. Elle jura de ne les lui remettre qu'à condition qu'il lui rendît l'acompte versé pour la livraison de la cargaison de riz.

Le mystère du matelas

Le jour se leva. La veille, Madame avait confisqué le matelas et l'oreiller de Mister B, et celui-ci avait été obligé de dormir à même les ressorts de son lit. Au réveil donc, il avait des marques partout dans le dos. Il avait passé une très mauvaise nuit. Même Alali, qui avait dormi à même le plancher, avait eu un sommeil plus confortable. Mister B avait refusé de se coucher sur le plancher. Selon lui, un millionnaire ne devait jamais coucher par terre. Il gémissait et s'étirait les membres.

— Crois-moi, Alali, Madame est vraiment cruelle.

— Elle est mesquine.

— Traiter d'une manière aussi vulgaire un millionnaire comme moi !

— Que va-t-elle faire avec le matelas ?

— Elle n'a besoin ni de matelas ni d'oreiller. J'irai les lui redemander. Et je lui ferai la morale, moi, à cette espèce de logeuse mesquine, querelleuse, vieillissante.

Évidemment, Mister B était loin d'imaginer qu'une fois de plus Madame écoutait aux portes. En s'entendant traiter de logeuse vieillissante, elle entra dans la chambre, en fureur.

— Basi, j'espère que ce n'était pas de moi que vous parliez comme d'une logeuse vieillissante ?

— Je ne parlais pas de vous, Madame.

— Alors, millionnaire Basi, quel effet cela fait de dormir sur des ressorts, sans matelas ni oreiller, hein ? continua Madame en ignorant le mensonge de Mister B.

— J'aime bien.

— Parfait.

— Ah, vraiment, je me suis éclaté la nuit dernière !

— Et vous allez vous éclater encore ce soir, ricanait Madame.

— Vous n'allez pas nous rendre le matelas et l'oreiller aujourd'hui ? s'informa Alali.

— Ah, non ! Ni aujourd'hui ni demain, jamais ! Je veux donner une leçon à Basi, comme cela, la prochaine fois, il se gardera de me tromper. Monsieur ne paie pas son loyer et se permet de dilapider le fric que je lui ai remis en toute confiance.

— Mais Madame, ce n'était pas de ma faute !

— Rien n'est jamais de votre faute. Jamais. Couchez-vous alors sur vos ressorts et rêvez à votre matelas !

Elle éclata de rire et sortit de la chambre, tout heureuse d'avoir

puni Mister B.

Ce dernier souffrait beaucoup de la situation. Il n'appréciait pas le comportement de sa logeuse, et notamment qu'elle ait déclaré qu'elle ne lui rendrait jamais le matelas et l'oreiller confisqués.

— Mister B, pourquoi n'achetez-vous pas un autre matelas et un oreiller ? demanda Alali.

Mister B se fâcha en entendant la question. Il marcha droit sur Alali et lui tira violemment l'oreille.

— Sais-tu combien ça coûte d'acheter un oreiller et un matelas ? Tu sais pertinemment que je n'ai pas un rond.

— D'accord, patron, d'accord ! Je suis désolé, s'excusa humblement Alali.

— Je passe l'éponge cette fois-ci mais la prochaine fois je te chasse hors de ce palace. Tu ferais mieux de réfléchir à la manière dont nous allons récupérer mes biens chez Madame.

Alali promit d'en parler à Segi et à Dandy. Il était convaincu que si les deux amis suppliaient Madame de la part de Mister B, celle-ci s'attendrirait et leur rendrait le matelas.

Dandy justement était en train de danser dans sa buvette, très heureux de savoir que Mister B et Madame n'avaient finalement pas pu s'enrichir en vendant du riz. Que Josco ait réussi à les ridiculiser, voilà quelque chose qui n'était pas pour lui déplaire ! Alali entra dans la buvette et salua Dandy. Ce dernier voulut tout de suite avoir des nouvelles de Mister B, par exemple comment il avait passé la nuit. « Couché sur les ressorts de son lit, répondit Alali. Il n'a pas fermé l'œil de la nuit. »

Dandy fut secoué d'un rire interminable. Il rit si fort qu'il s'affala sur l'un des sièges branlants de la buvette. Le siège céda sous son poids et Dandy se retrouva par terre assis sur un monceau d'ordures. Il n'arrêtait pas de rire. Il finit par se relever, toujours moqueur :

— Un millionnaire qui dort sur des ressorts de lit ! Sans matelas ni oreiller. Ah, la belle leçon que Madame lui donne là, Mister B ne l'oubliera pas de sitôt !

— Oui, mais Mister B tient à récupérer le matelas et l'oreiller, affirma Alali.

— Mais c'est un millionnaire, oui ou non ? Du moins c'est ce qu'il prétend. Pourquoi n'achète-t-il pas un nouveau matelas et un oreiller ?

— Il pourrait, mais il refuse de le faire.

— Et pourquoi ?

Alali broda alors toute une histoire autour du matelas. À l'en croire, Mister B avait des raisons particulières de vouloir récupérer le vieux matelas, de même que l'oreiller. Il se refusait pourtant à révéler lesdites raisons, laissant le soin à Dandy de les deviner lui-même.

— Attends, qu'arriverait-il si Madame mettait le feu au matelas ?

lui demanda Dandy.

— Vous pensez qu'elle le fera ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est très fâchée contre Mister B. Après tout, il n'avait pas le droit de dilapider ses sous. C'est une question d'honneur. Nous devons toujours honorer nos engagements envers nos amis.

— Je sais, dit Alali. Il faut que vous interveniez auprès de Madame pour qu'elle ne mette pas le feu à l'oreiller et au matelas. Ils représentent beaucoup de choses pour Mister B.

— À ce point ?

— Oui.

— O.K. ! promet Dandy. J'interviendrai pour lui auprès de Madame.

— Vous le ferez vraiment ?

— Bien sûr que je le ferai.

— C'est très aimable à vous, Dandy. Vous êtes très sympa. J'espère que Madame se laissera convaincre.

Alali quitta la buvette un peu plus rassuré. À peine avait-il mis les pieds dehors que Dandy explosa de rire. Il riait tellement que des larmes lui coulaient des yeux. De grosses larmes qui lui dégouлинаient sur les joues et qu'il léchait. Il était toujours en train de les lécher, lorsque Josco entra dans la buvette.

— Mon vieux Josco, bienvenue à la buvette ! J'adore la façon dont tu les as roulés, ces goinfres ! Allez, sers-toi à boire !

Josco n'avait jamais dit non à un verre offert gratuitement. Il sourit, se servit en remerciant Dandy et vida son verre de bière.

— Merci mon frère, merci.

Dandy lui raconta comment, la nuit précédente, Mister B avait dormi à même les ressorts de son lit, et comment Alali était venu le supplier d'aller plaider la cause de Mister B auprès de Madame.

— Pourquoi plaider sa cause ? demanda Josco.

— Mister B veut récupérer son oreiller et son matelas.

— Et pourquoi n'en rachète-t-il pas d'autres ?

— C'est justement ce que j'ai demandé à Alali, mais il prétend que Mister B a des raisons particulières de tenir à l'ancien matelas et à l'oreiller.

— Cela me semble suspect, dit Josco en contractant les muscles de son nez.

C'était un vieux tic chez lui. Chaque fois que quelque chose l'intriguait, Josco se contractait les muscles du nez.

Dandy l'approuva. Lui aussi voulait savoir ce qu'avaient de particulier un vieux matelas et un oreiller pour qu'un homme qui se disait millionnaire les préférât à tous les matelas et oreillers neufs des

meilleurs magasins du monde.

— Il y a quelque chose de louche dans cette histoire, lâcha Dandy. Il faut creuser l'affaire attentivement.

Josco l'approuva.

Pendant qu'ils discutaient ainsi, Alali était retourné au palace dire à Mister B que Dandy avait accepté d'intervenir auprès de Madame pour essayer de récupérer le matelas et l'oreiller. Très touché par le geste de Dandy, Mister B décida d'aller lui rendre visite. Il quitta le palace précipitamment.

À peine était-il sorti que Segi arriva au palace. Elle était en route pour Lagos Island où elle allait faire du lèche-vitrines. Ayant appris la mésaventure de Mister B, elle s'était arrêtée au palace pour compatir à sa situation. Alali lui dit que Mister B était absent.

— Et Madame, elle garde toujours le matelas et l'oreiller ?

— Oui. Et Mister B a été obligé de dormir sur les ressorts de son lit.

— Pourquoi n'achète-t-il pas un nouveau matelas et un oreiller ?

— Il préfère les vieux matelas et oreiller pour des raisons particulières.

Une fois de plus, Alali refusa de révéler ces raisons particulières pour lesquelles Mister B tenait à ses vieux objets. Et lorsque Segi voulut savoir pourquoi Madame refusait de rendre à Mister B ses biens, Alali inventa une réponse sans queue ni tête. Il dit à Segi que Madame était convaincue que l'oreiller contenait un charme d'amour, et qu'en se l'appropriant, Mister B tomberait amoureux d'elle, l'épouserait et qu'ainsi elle aurait droit aux richesses de celui-ci. Segi n'en croyait pas ses oreilles. Il lui était difficile de croire que Mister B avait des richesses que convoitait Madame. Toute cette histoire lui troublait l'esprit.

Alali avait remarqué le trouble de Segi, aussi en profita-t-il pour enfoncer le clou.

— Voyez-vous, Segi, Madame sait que Mister B vous aime et ça ne lui plaît pas du tout. Elle veut vous voler l'amour de Mister B.

Segi fut piquée au vif en entendant cela. Elle prit la décision d'aller réclamer elle-même le matelas et l'oreiller à Madame et de les rendre à Mister B. Elle grimpa les escaliers pour aller parler à Madame.

Entre-temps, Mister B était arrivé à la buvette de Dandy. Ce dernier étant aux toilettes, il ne trouva que Josco en entrant dans la buvette. Bien qu'il se souvînt parfaitement du tour que celui-ci lui avait joué dans l'affaire de la cargaison de riz, il n'y fit aucune allusion. Pour l'instant, seuls l'intéressaient son matelas et son oreiller. Il salua Josco.

— Mister B, dit Josco, allez-vous laisser Madame garder vos

objets sans réagir ?

— Pas question, dit Mister B.

— Et pourquoi ?

— Ces objets représentent beaucoup de choses pour moi.

— Ils représentent quoi au juste ?

— Je ne peux pas vous le dire. En gros, disons que cela représente pour moi l'équivalent de plusieurs lingots d'or.

— Plusieurs lingots d'or ? Dans le matelas ?

— Et dans l'oreiller.

Josco était plus que surpris. Ses yeux s'agrandirent démesurément.

— Et je peux vous assurer que si elle ne me les rend pas, il y aura du vilain dans cette rue. Mais alors... du vilain !

Et Mister B quitta la buvette précipitamment.

Totalement surpris par ce qu'il venait d'apprendre, Josco était resté tétanisé, la bouche largement ouverte et murmurant à intervalles réguliers : « Plusieurs lingots d'or, plusieurs lingots d'or ! » Dandy revint des toilettes. Josco lui dit que Mister B venait à peine de quitter la buvette après lui avoir révélé qu'il y avait plusieurs lingots d'or cachés dans l'oreiller et le matelas confisqués par Madame.

— Diable ! J'aurais dû le deviner, s'écria Dandy. C'est ce qu'Alali voulait dire en parlant des raisons particulières qu'il avait de récupérer le matelas et l'oreiller. C'est donc là qu'il cachait ses millions !

— Pas étonnant qu'il n'ait pas de compte en banque.

Sur-le-champ, Dandy prit la décision de récupérer le matelas pour son compte. Pour cela, dit-il, il fallait empêcher Mister B de mettre la main dessus et faire en sorte que Madame ne découvre pas qu'il contenait des lingots d'or, car si jamais elle venait à le savoir, elle garderait le matelas pour elle et deviendrait du coup extrêmement riche.

Segi, quant à elle, était déjà dans l'appartement de Madame. Elle demanda à celle-ci pourquoi elle refusait de rendre à Mister B son matelas et son oreiller. Madame lui rétorqua que c'était parce que celui-ci avait utilisé son argent pour faire la noce avec ses petites amies. Segi en conclut que Madame était réellement amoureuse, donc jalouse des amies de Mister B. Elle lui demanda alors en insinuant ce qu'elle espérait de Mister B. Madame éclata de rire :

— Que voulez-vous que j'espère d'un homme qui dilapide mon fric et est incapable de payer son loyer ? Tout ce que j'espère de lui, c'est qu'il me paie d'abord mon loyer.

— S'il paie ce qu'il vous doit, vous lui rendrez le matelas et l'oreiller ?

— Pas du tout.

— Si moi je paie ses dettes, vous me rendrez l'oreiller ?

— Non.

— Alors quand lui rendrez-vous son oreiller ?

— Lorsqu'il aura quitté ma maison, répondit Madame, excédée.

Segi prit note de la réponse de Madame et s'en alla. Cette dernière n'avait pas du tout apprécié que Segi vienne plaider la cause de Mister B. Elle laissa échapper un soupir qui disait toute sa colère.

Comme Segi quittait l'appartement de Madame, Dandy arrivait au même moment. Il entra et dit à Madame que Mister B n'était pas content qu'elle lui ait confisqué son matelas et son oreiller et qu'il se préparait à mettre le feu à la maison de Madame. Elle lui répondit qu'il mentait ; selon elle, Mister B était trop intelligent pour mettre le feu à une maison dans laquelle il avait vécu tout ce temps sans déboursier un centime.

Dandy changea alors de tactique. Il dit à Madame que ce matelas ne valait pas tant d'histoires.

— C'est plein de cafards et de punaises, dit-il.

— Sottises ! répliqua Madame.

— Alors, si c'est pas vrai, dites-moi ce qu'ils contiennent, dit Dandy d'un air malicieux.

— Selon vous, qu'est-ce qu'il y a dans un matelas d'ordinaire ?

— Vous n'avez rien trouvé d'extraordinaire dans le matelas de Mister B ?

— Bien sûr que non.

Dandy était soulagé. Maintenant, il savait que Madame ignorait que le matelas contenait des lingots d'or. Il eut un sourire malicieux. Il ne lui restait plus qu'à découvrir ce qu'elle comptait faire du matelas. Il lui demanda si elle le lui rendrait si Mister B s'acquittait de ses dettes. Elle lui répondit qu'elle n'avait qu'un souhait : que Mister B quittât définitivement sa maison.

— Génial, s'exclama Dandy, très content.

— Pourquoi vous excitez-vous comme ça ? demanda Madame.

Dandy répondit que c'était parce qu'il voulait punir Mister B, qu'il voulait qu'il dormît sur des ressorts de lit tout le reste de sa vie, car cet homme n'était qu'un vantard qui passait son temps à se faire gloire de posséder des millions.

— Arrangez-vous pour qu'il quitte ma maison et je vous fais cadeau du matelas !

Dandy quitta l'appartement en dansant, descendit les escaliers et arriva au palace de Mister B. Il le trouva assis sur les ressorts de son lit.

— Désolé de voir Madame vous traiter de la sorte, dit-il d'entrée.

— Vous parlez d'une dame ! Mesquine, arrogante et cupide, s'emporta Mister B.

— Il paraît qu'elle raconte qu'elle ne vous rendra le matelas que si vous quittez sa maison.

— Dans ce cas, je crains qu'elle ne le garde pour toujours.

— Cela veut dire que vous ne partirez jamais ?

Mister B tenait là une occasion formidable de faire tourner Dandy en bourrique. Il lui dit qu'il ne quitterait les lieux que dans des conditions légales. Il se garda bien de lui expliquer quelles étaient ces fameuses conditions. Dandy réfléchit à toute vitesse. Lorsque Mister B lui demanda ce qui le troublait, il mentit. « Je m'inquiète pour vous, vous savez. Je n'aime pas la façon dont Madame vous harcèle. Il faut que je vous aide à sortir de ses griffes. » Mister B le remercia pour ses bonnes intentions. Dandy lui renouvela sa promesse de l'aider à recouvrer rapidement son matelas.

Tout le long du chemin qui le ramenait à la buvette, les idées se bousculaient dans la tête de Dandy. À peine faisait-il attention aux marchands ambulants qui lui proposaient des marchandises de toutes sortes. Encore moins aux égouts à ciel ouvert débordant d'une eau verte. Il tomba dans l'égout et se releva, les pieds mouillés par l'eau sale, verte et moisie, et reprit son chemin comme si de rien n'était. Il n'avait qu'une image en tête, le matelas rempli de lingots d'or, qu'une obsession, comment le récupérer afin d'en revendre les lingots à prix d'or, pour ainsi dire.

Il arriva à la buvette et vit Segi qui l'attendait. Celle-ci voulait récupérer l'oreiller de Mister B. Quant à Dandy, il voulait le matelas. Et la seule condition posée par Madame pour leur remettre ces objets était le départ de Mister B. Alors les deux se mirent à réfléchir ensemble à la manière d'inciter Mister B à quitter sa chambre au numéro 7 de la rue Adetola. Segi eut soudain une illumination :

— Écoute, Dandy ! Dans certains pays, lorsqu'un propriétaire veut faire partir son locataire, il lui propose un nouveau logement, ou bien il lui donne des sous afin qu'il aille louer ailleurs.

— Diable, j'aurais dû le savoir ! cria Dandy.

Puis il se mit à danser de joie en faisant des cercles autour de Segi. Celle-ci venait de trouver la solution au problème, mais elle prit soin d'ajouter qu'à son avis Madame n'accepterait jamais de donner de l'argent à Mister B pour qu'il quitte sa maison. Alors Dandy se porta volontaire pour payer la somme qu'il fallait. Il savait que Mister B ne pourrait pas résister à l'argent et qu'il accepterait de quitter les lieux. Ils se mirent d'accord pour aller lui faire cette proposition.

Mister B lui-même s'était déjà vanté devant Alali qu'avant la tombée de la nuit il aurait repris possession de son matelas. Lorsque Alali lui demanda comment il pouvait en être si sûr, il lui répondit seulement par son slogan favori : « Pour être millionnaire, pensez comme un millionnaire ! » Le slogan fut repris en écho par Alali. « Et

puis, conclut Mister B, lorsque j'aurai remis un matelas dans ce lit, Madame verra rouge. »

À cet instant précis, Segi et Dandy firent leur entrée au palace, pour proposer à Mister B de quitter ces lieux pourris et inhospitaliers. Et d'ajouter qu'ils allaient lui donner de l'argent pour qu'il puisse s'installer ailleurs.

Les yeux de Mister B se mirent à briller de joie lorsqu'il entendit parler d'argent. Et lorsque Segi et Dandy lui remirent une enveloppe contenant des billets, ses yeux brillèrent plus fort, de mille étoiles. Une fois qu'il eut ouvert l'enveloppe et compté l'argent, l'éclat dans ses yeux n'avait rien à envier à un rayon de soleil.

— Un million de fois merci, dit-il, en fourrant les billets dans sa poche. Vous avez le sens de l'amitié vraie.

— Alors, quand comptez-vous quitter ces lieux hostiles ? demanda Dandy.

— Sur-le-champ, répondit Mister B.

Segi et Dandy ne cachaient plus leur joie. Ils décidèrent alors d'aller annoncer la bonne nouvelle à Madame et se précipitèrent dans les escaliers.

Dès qu'ils furent sortis, Mister B dit à Alali de se dépêcher, qu'ils n'avaient pas de temps à perdre.

— Où allons-nous ? demanda Alali tout surpris.

— Pose pas de questions idiotes et t'auras aucune réponse idiote ! Allons-y ! Dépêche-toi, il faut partir avant la fermeture des magasins !

Ils fermèrent la porte à clef derrière eux et s'en allèrent.

À l'étage, pendant ce temps, Dandy et Segi, très excités, racontaient à Madame comment Mister B avait finalement accepté de plier bagage et de quitter les lieux. Madame répondit qu'elle ne les croyait pas.

— Mais c'est vrai, jura Dandy. Il se prépare à partir en ce moment même.

— Et où va-t-il aller ? demanda Madame.

— Dans un endroit où sa logeuse ne lui confisquera plus son matelas, plaisanta Dandy.

— Ni son oreiller, ajouta Segi.

Madame était sceptique. Il lui était difficile de croire que Mister B allait quitter le 7 de la rue Adetola de son plein gré, alors qu'elle avait tout essayé pour se débarrasser de lui, en lui jetant entre autres de l'eau à la tête, en le menaçant de lui briser le crâne avec une bouteille de bière, en le tourmentant et en l'injuriant. Rien de tout cela n'avait réussi à le faire partir. Et maintenant, sans crier gare, aurait-il trouvé une nouvelle propriétaire plus facile à gruger ?

— Vous mentez. Je parie que Mister B nous prépare encore l'un de ses coups.

— Mais je vous jure qu'il va quitter les lieux, répéta Dandy, qui n'avait pas arrêté de penser au vieux matelas de Mister B. Nous l'avons même payé pour l'inciter à déménager.

— Vous l'avez payé pour qu'il déménage ? demanda Madame, surprise.

— Oui, dit Segi. Et n'oubliez pas, dès qu'il sera parti, d'honorer vos engagements.

— Vous devez respecter le contrat que nous avons passé, Madame, insista Dandy.

— Quel contrat, quels engagements ? fit-elle, étonnée.

Ils lui rappelèrent alors qu'elle avait promis de leur remettre le matelas et l'oreiller si Mister B quittait son logement.

— D'accord, je le ferai, dit-elle. Mais laissez-moi vous dire ceci. Je ne crois pas que Basi accepte de quitter si facilement ma maison. Il est trop futé pour cela. Je suis sûre qu'il vous a trompés en prenant votre argent.

— Mais non, dit Segi, écoutez ! Vous n'entendez pas de bruit venir du bas des escaliers ? Il est déjà en train de faire ses affaires pour quitter votre chambre infestée de rats.

En tendant bien l'oreille, on pouvait effectivement percevoir des bruits provenant du rez-de-chaussée. Cela réjouit un peu le cœur de Madame. Enfin, Mister B allait vraiment quitter son domicile ! Elle dit qu'elle voulait s'assurer elle-même de la réalité de son départ. Tous sortirent de la chambre en file indienne.

Effectivement, Mister B était en train de déplacer des meubles dans sa chambre. En compagnie d'Alali, il s'était rendu au magasin de Monsieur Tejuosho, situé dans la rue Adetola, et avait acheté un matelas et un oreiller neufs. Il n'avait pas oublié ce qu'il avait promis à Alali, à savoir que Madame allait voir rouge, lorsqu'il aurait replacé un matelas dans le lit. Alors, comme pour tenir parole, il avait acheté un matelas rouge.

Il plaça le matelas sur le lit et se coucha dessus. Puis il se mit à rire, d'un rire interminable.

— Ah, il est vraiment joli ce matelas ! dit Mister B, admiratif.

— Et l'oreiller aussi, renchérit Josco, qui les avait aidés à choisir, à porter le matelas, et leur avait raconté comment il avait révélé à Dandy que le vieux matelas contenait des lingots d'or.

Alali regarda le matelas et déclara que la prochaine fois que Madame mettrait les pieds dans le palace, elle tomberait certainement dans les pommes en voyant cela.

Mister B remercia Josco d'avoir fait croire à Dandy que le vieux matelas contenait des lingots d'or.

— Quoi, s'exclama Josco, vous voulez dire qu'il n'y a pas de lingots d'or dans le matelas ?

— Mais il n'y en a jamais eu. Il est pourri par les cafards et les punaises, des bestioles aux dents assez solides pour dévorer tous les lingots du monde.

— Oh ! je suis mort, gémit Josco, c'en est fait de moi ! Dandy va m'interdire pour toujours de mettre les pieds dans sa buvette. Que vais-je faire ? Où irai-je boire ? Où irai-je me cacher pour échapper à la police ?

— Ne vous inquiétez pas, le rassura Mister B, je vous protégerai, comme d'habitude.

Josco se sentit revivre.

Quelques instants plus tard, Madame entra, suivie de Segi et de Dandy. Elle fut très surprise de voir Mister B étendu dans son lit sur un matelas rouge tout neuf.

— Basi, qu'est-ce que cela veut dire ? interrogea-t-elle. Je croyais avoir entendu dire que vous quittiez ces lieux ?

— Quitter ces lieux ? demanda-t-il en jouant l'étonné. Et pourquoi diable quitterais-je ces lieux ?

— Dandy et Segi prétendent vous avoir payé pour que vous déménagiez ! dit Madame.

— M'avoir payé pour que je déménage, moi ? Mais c'est absurde ! Mister B n'est pas un lâcheur. J'ai vécu trop longtemps dans ces lieux, j'en suis même presque le propriétaire. N'est-ce pas, Al ?

— Parfaitement, mon vieux, parfaitement.

— Mais vous nous avez pris de l'argent ! se lamentait Dandy.

— Quoi ? Je vous ai pris de l'argent, moi ? Arrêtez de m'accuser de vol ! Vous m'avez proposé de l'argent contre mon vieux matelas dans lequel vous croyez que j'ai dissimulé des lingots d'or et contre l'oreiller dans lequel Segi croit qu'il y a un charme d'amour. Vous pouvez les garder. Arrangez-vous pour les reprendre à Madame ! Moi, je préfère ce nouveau matelas charmant et cet oreiller très moelleux que je viens d'acheter. Allez prendre le vieux matelas rempli d'herbes et l'oreiller dur comme pierre ! Et merci pour votre générosité. Pour être un millionnaire...

— ... pensez comme un millionnaire, répliqua Alali.

Madame n'avait jamais autant ri de sa vie. Elle trouvait Segi et Dandy effectivement stupides.

Quant à Segi, elle avait totalement honte de ce qui venait de lui arriver.

Plus tard, elle raconta l'histoire du cargo rempli de riz, et celle du matelas, à son ami Professeur. Il rit énormément, sidéré par tant de stupidité de la part de Madame, de Mister B et de leurs compagnons. Son rire franchissait le mur de sa bibliothèque et allait s'éparpiller en écho dans la rue Adetola et dans toute la cité de Lagos. En tendant bien l'oreille, tous ceux qui lisent cette histoire aujourd'hui peuvent

encore percevoir son rire.

Un avis d'appel d'offres alléchant

Un matin, Mister B et Alali se reposaient dans le palace. Mister B lisait un journal ; Alali remplissait des pronostics de football. Mister B le lui avait demandé car il trouvait que c'était l'un des moyens les plus faciles pour s'enrichir rapidement. Alali se souvenait encore des mises en garde de ses parents et de ses maîtres d'école contre les pronostics de football. « À l'instar de tous les jeux de hasard, lui disaient-ils, les pronostics de football sont fondamentalement mauvais. » Mais là, il ne pouvait désobéir à Mister B. Il était donc en train de remplir les pronostics, lorsque, tout à coup, levant la tête de son journal, Mister B s'écria :

— Ça y est, enfin, enfin, ça y est !

Alali s'arrêta de remplir les pronostics pour le regarder.

— Enfin, je vais pouvoir gagner dix millions de nairas ! dit Mister B.

— Comment allez-vous faire ? demanda Alali, soudain intéressé, le visage rayonnant de joie.

— Là, dans le journal, il y a un avis d'appel d'offres, un marché.

— C'est quoi un avis d'appel d'offres ?

demanda Alali.

— Écoute ! Il se trouve que le gouvernement veut acheter des pièces détachées pour avions, des tracteurs, des appareils de forage de puits, des clous et des rouleaux de papier hygiénique. Si le gouvernement accepte d'acheter ces marchandises au prix que je lui propose, cela veut dire que j'ai emporté le marché. Et, du coup, je deviendrai très riche.

— Mais vous devez acheter tous ces objets chez quelqu'un d'autre ?

— Bien sûr. Et mon bénéfice sera la différence entre le prix d'achat et le prix auquel je vais les revendre au gouvernement.

— Et à combien peut s'élever le bénéfice ?

— Disons à dix millions de nairas. Au moins dix millions.

— Oui, mais le gouvernement n'acceptera jamais de traiter avec vous.

— Si, il le fera, dit Mister B, avec un large sourire aux lèvres. Je t'explique. Avant que le gouvernement n'autorise un candidat à soumissionner, celui-ci doit remplir plusieurs formalités administratives, montrer un relevé fiscal et aussi un diplôme d'aptitude aux mathématiques. Je peux t'assurer que je fais partie des rares personnes capables de satisfaire à ces conditions.

Alali se grattait la tête, signe qu'il ne comprenait pas grand-chose à cette histoire d'appel d'offres. Mister B se mit à plaisanter en le voyant se gratter de la sorte.

— Écoute, Al ! Tu as le cerveau totalement bourré de pronostics de football. Continue de remplir tes billets, je m'occupe moi-même des formalités pour l'avis d'appel d'offres.

Et Mister B replongea le nez dans la lecture de son journal.

Mais, à ce moment précis, on entendit la voix de Madame qui appelait Alali depuis son appartement : « Al, mon cher Al ! » criait-elle d'une voix chantante.

— Mister B, Madame m'appelle. Pensez-vous que je dois y aller ?

— Sais-tu pourquoi elle veut te voir ?

— Qui sait, peut-être qu'elle veut que je l'aide à remplir les formalités pour l'avis d'appel d'offres. Cela m'étonnerait qu'elle laisse filer dix millions de nairas sous son nez.

— Mais ça n'a pas de sens, Al. Elle est incapable d'emporter ce marché.

— Et pourquoi ne le pourrait-elle pas ?

— Pour les simples raisons qu'elle ne paie pas ses impôts et n'a aucune connaissance des mathématiques. Elle ne répond pas aux conditions pour soumissionner.

— Vous la connaissez mieux que moi. Je parie qu'elle va présenter sa candidature et peut-être même emporter le marché.

— Alors là, il lui faudra passer sur mon cadavre ! dit-il en tapant rageusement du pied sur le sol.

Madame entra dans le palace et les salua de manière très amicale.

— Alors, Al, tu ne m'as pas entendue t'appeler ? demanda-t-elle en arborant un sourire mielleux.

— Si, répondit Alali.

— Et pourquoi ne m'as-tu pas répondu ? dit-elle avec le même sourire mielleux.

— Je ne crois pas que nous sommes amis, répliqua alors Alali.

— Mais bien sûr, je suis ton amie. Ne fais pas attention à tout ce que Basi te raconte. Je suis la seule amie que tu aies dans cette ville. Allez, suis-moi à mon appartement ! J'ai des choses à te dire.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? intervint Mister B.

— C'est une affaire entre lui et moi, répondit Madame en entraînant Alali par le poignet en direction de son appartement.

Mister B les regarda partir. Puis il se rassit et reprit son journal pour une énième lecture de l'avis d'appel d'offres.

Alali et Madame arrivèrent à l'appartement de cette dernière. Elle ouvrit son réfrigérateur et lui offrit à boire. Alali prit la boisson et la but d'un seul trait. Alors Madame se mit à lui expliquer qu'elle voulait son aide pour remplir des formulaires d'appel d'offres.

— C'est à propos de l'appel d'offres du gouvernement ? demanda Alali.

— Oui, répondit Madame. Comment, tu es au courant ?

— Grâce à Mister B, qui l'a lu dans le journal. Il va emporter le marché.

— Ha ! Ha ! Ha !

Madame ne pouvait s'empêcher de rire.

— Ha ! Ha ! Ha ! Basi ne peut pas emporter ce marché. Ha ! Ha ! Ha !

— Il l'emportera, dit Alali sèchement. Il est sûr de l'emporter.

— Ne t'inquiète pas ! Tu peux m'aider à remplir ces formulaires ?

— À condition de me payer. Vous comprenez, Madame, j'ai faim.

— Parfait. Remplis maintenant les formulaires, et je t'offre un bon repas avec du vin et du thé !

Alali laissa éclater sa joie en entendant cela. L'eau lui vint à la bouche, et il se lécha les lèvres. Il accepta d'aider Madame à remplir les formulaires. Alors celle-ci les lui remit et sortit de l'appartement à la hâte.

Un peu plus tard, elle envoya chercher Josco et lui demanda de lui procurer un diplôme d'aptitude aux mathématiques. Elle savait pertinemment que Josco allait contrefaire le diplôme, mais cela ne la gênait pas outre mesure. Pareillement, elle demanda à Dandy de lui trouver un faux relevé fiscal.

Madame n'avait jamais été la citoyenne modèle qui payait régulièrement ses impôts au gouvernement. Elle avait toujours rechigné à payer, bien qu'elle en eût largement les moyens. De surcroît, elle encourageait Josco et Dandy à fabriquer de faux documents, ce qui était foncièrement illégal, car, s'ils étaient découverts, ils iraient inmanquablement en prison. Mais nos deux compères n'y pensaient guère, puisqu'ils étaient des gens mauvais. Ils espéraient bien qu'ils passeraient toujours à travers les mailles du filet tendu par la police.

Madame s'endormit ce jour-là très satisfaite d'elle-même. En promettant à Dandy et à Josco de les payer s'ils lui trouvaient les faux documents, elle s'était ainsi assurée d'avoir tous les papiers qu'il fallait pour la constitution de son dossier. Elle ne doutait pas qu'elle emporterait le marché et deviendrait du même coup plus riche. Cette nuit-là, elle dormit d'un sommeil très profond.

Au lendemain de cette histoire, Mister B se rendit au ministère pour déposer son dossier, qu'il avait finalement réussi à constituer. Mais, en arrivant au ministère, il eut la désagréable surprise de voir son dossier rejeté pour cause de retard. Très en colère contre lui-même et le monde entier, il rebroussa chemin et revint au palace. Il n'arrivait pas à comprendre comment il pouvait être en retard alors

qu'il avait lu l'avis d'appel d'offres la veille dans le journal.

— J'ai l'impression que ces messieurs du ministère se fichent de ma gueule, dit-il à Alali.

— Possible. Savez-vous que Madame n'a pas encore déposé son dossier ? Pourtant elle raconte à tout le monde qu'elle va empocher le contrat.

— Je crois comprendre ce qui se passe, lâcha alors Mister B en se mordant les lèvres nerveusement.

— Que se passe-t-il ?

— Je pense que c'est elle qui a dit aux gars du ministère de refuser de prendre mon dossier. Elle ne veut pas que je devienne riche.

— Je le crois également, affirma Alali.

Mister B tourna en rond plusieurs fois dans la chambre, essayant de trouver le moyen de contrer les manigances de Madame.

— Quand je pense que c'est moi qui l'aide à remplir ses formulaires ! dit soudain Alali. Il faut dire qu'elle m'a promis un très bon repas.

Mister B ne pouvait cacher sa désapprobation en entendant cela. Il fronça les sourcils.

— Tu lui as déjà remis les formulaires ? demanda-t-il à Alali.

— Non, pas encore.

— Parfait. Tu ne lui remets pas les formulaires tant qu'elle ne t'a pas offert ce bon repas. Cette femme est mauvaise. Dès qu'elle aura ses formulaires, elle oubliera sa promesse de te donner à manger. Tu m'as compris ?

— Oui, Mister B, lui répondit Alali, qui partit de ce pas voir Madame dans son appartement.

Mister B alla s'accouder à la fenêtre de la chambre et jeta un coup d'œil dans la rue Adetola. Devant ses yeux, rien que du vide. Il ne voyait pas les voitures qui passaient en donnant bruyamment du klaxon, les vendeurs ambulants vantant à tue-tête la qualité de leurs marchandises ; la seule image devant ses yeux était celle de Madame sur le point de gagner des millions. Tout à coup, devant lui, qui voit-il passer ? Josco, lequel se rendait à l'appartement de Madame. Il l'interpella à haute voix :

— Par ici, Josco ! Alors, où va-t-on de ce pas ?

— Je m'en vais rendre visite à Madame.

— Pourquoi ?

— Pour lui rendre son diplôme d'aptitude aux mathématiques. Elle m'a demandé de lui en procurer un contre une forte récompense.

— Elle vous a déjà payé ?

— Non, elle a promis de le faire.

— Elle ne le fera pas.

— Et pourquoi ?

— C'est une femme très mauvaise qui ne tient jamais ses promesses. Cupide aussi, au point de vouloir pour elle toutes les richesses du monde. Conseil d'ami, ne lui remettez pas le diplôme tant qu'elle ne vous a pas payé.

Josco remercia Mister B pour son conseil et monta voir Madame à son appartement. Tout juste après le passage de Josco, Mister B aperçut Dandy. Ce dernier le salua.

— Salut, Dandy ! Où allez-vous comme ça ? demanda Mister B.

— Rendre visite à Madame.

— Et pour quoi faire ?

— Elle m'a demandé de lui procurer un relevé fiscal. Je l'ai ici.

Et Dandy lui montra le relevé.

— Ce document devrait l'aider à emporter un important marché et gagner plus de dix millions de nairas.

Mister B se mordit les lèvres. Madame allait donc vraiment devenir riche. Il était vert de jalousie.

— Pourquoi avez-vous accepté de lui fournir un relevé fiscal ? Après tout, on ne peut pas dire qu'elle soit une citoyenne modèle. Malgré sa richesse, elle ne paie jamais ses impôts.

— Elle a promis de me donner une forte somme d'argent. Je veux devenir riche, moi aussi.

— Combien a-t-elle promis de vous payer ?

— Elle n'a pas dit le montant exact, mais je suis sûr que ça sera important.

— Écoutez, ne lui donnez pas le relevé tant qu'elle ne vous aura pas payé ! Vous la connaissez, elle est cupide et maligne. Elle voudra vous gruger.

— Merci, Mister B, dit Dandy avant de poursuivre son chemin.

Mister B restait debout devant la fenêtre, furieux et dévoré d'envie. Du fond du cœur, il espérait que Alali, Josco et Dandy refuseraient de donner les papiers à Madame tant que celle-ci ne leur aurait pas remis les sous. Il savait qu'elle allait refuser de les payer.

Alali était arrivé à l'appartement de Madame. Elle était en train de prendre son petit déjeuner. Il se lécha les lèvres, il avait très faim et espérait qu'elle allait lui donner à manger comme elle l'avait promis ; surtout qu'il avait pris soin de remplir ses formulaires correctement.

— Avez-vous rempli les formulaires ? demanda-t-elle.

— Oui, les voici, répondit-il en les brandissant fièrement, tout en se gardant de les lui remettre.

— Êtes-vous sûr d'avoir rempli correctement les formulaires ?

— Sûr, Madame. Aucune erreur.

— Vous êtes un garçon correct, vraiment correct. Faites-moi voir !

— Pas si vite, Madame. Le repas, d'abord. Vous m'avez promis un bon repas.

— Je sais, mais je veux d'abord m'assurer que vous n'avez fait aucune erreur. Vous voyez mon plateau de déjeuner, il y a là de la bonne nourriture. S'il n'y a aucune erreur sur les formulaires, je vous donne tout le plateau.

Alali regarda le plateau et se lécha davantage les lèvres. Il tendit alors les formulaires à Madame, qui les lui arracha des mains et, sans même y jeter un coup d'œil, les fourra dans son sac à main qu'elle referma d'un bruit sec. Alali essaya vainement de lui reprendre les formulaires au moment où elle les mettait dans son sac.

— Un peu de politesse, voyons ! s'exclama-t-elle. Un peu de respect pour vos aînés.

— Vous devez me donner à manger pour avoir rempli vos formulaires. J'ai faim.

— Quand j'aurai emporté le marché, je vous donnerai à manger.

— Maintenant, supplia Alali.

— Après, répondit Madame.

— C'est injuste, Madame.

— Respectez vos aînés, jeune homme ! Et puis fichez-moi la paix !

Elle se détourna alors de lui pour continuer son petit déjeuner, mastiquant avec une joie à peine cachée.

Alali se tenait derrière elle, furieux et se léchant les lèvres comme un affamé pendant qu'elle mastiquait son omelette. De guerre lasse, il brandit le poing et la menaça.

— Vous me le paierez !

— Évidemment, mon cher Alali, répondit-elle, en mastiquant un morceau de pain grillé.

Il tourna les talons et quitta l'appartement dans un mouvement d'humeur. Il dépassa Josco à la porte et Dandy dans les escaliers sans leur dire un mot de ce qui venait de lui arriver, tellement il était en colère.

De la même manière qu'elle l'avait fait avec Alali, Madame réussit à extorquer à Dandy et à Josco les faux documents et refusa de les payer. Elle leur fit vaguement la promesse de les payer une fois qu'elle aurait emporté le marché.

Fous de rage, nos trois amis se rendirent au palace de Mister B pour lui raconter leur mésaventure.

— Elle a refusé de me donner à manger, dit Alali.

— Elle a refusé de me donner les sous, dit Josco.

— À moi aussi, renchérit Dandy.

— Mesquine ! Très mesquine et cupide !

— Je vous avais pourtant prévenus, dit Mister B en arpentant la chambre.

Il réfléchissait à ce qu'il pouvait faire pour aider ses amis à se dépatouiller. Soudain, un sourire lui illumina le visage : il venait

d'avoir une idée.

— Calmez-vous, les gars, calmez-vous ! dit-il. Je crois savoir ce qu'il faut faire. Je sais comment la traiter.

Les trois victimes de Madame retrouvèrent instantanément leur bonne humeur. Tous ensemble, ils firent un ban pour Mister B.

— Mister B ! crièrent-ils en chœur.

— Lui-même, répondit celui-ci, très content de lui, avant de quitter le palace d'une démarche fière et avenante. En montant l'escalier qui menait à l'appartement de Madame, il se mit à siffloter un air joyeux.

Il y avait un moment que Madame avait fini de déjeuner. Elle s'était habillée et était sur le point de sortir. À l'instar de ses collègues du Club du Dollar Américain, Madame prenait extrêmement soin de sa toilette. Ce jour-là, elle portait un chemisier blanc et des châles magnifiques, un splendide fichu et des chaussures bien polies, dont la couleur était assortie à celle du sac à main, et elle s'était maquillée avec la plus grande attention.

Un coup d'œil dans le miroir pour s'assurer que son habillement était impeccable, puis elle ouvrit le sac à main pour vérifier qu'elle n'avait rien oublié. Tout était là : les formulaires, le relevé fiscal et le diplôme d'aptitude aux mathématiques. Elle sourit, heureuse. Elle pouvait maintenant se rendre au ministère pour déposer son dossier.

Un nouveau coup d'œil dans le miroir, elle en profita pour rajuster son fichu. Juste à cet instant, elle vit entrer Mister B.

— Bonjour, Madame, dit-il.

— Bonjour, Basi. Vous êtes venu payer le loyer ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Pas du tout, répondit-il d'un ton bourru.

— Alors, qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Vous demander pourquoi vous refusez de payer mes amis.

— Écoutez ! J'ai un entretien capital ce matin, je ne voudrais pas y arriver en retard. Alors, si vous n'y voyez aucun inconvénient, je vous prie de sortir de mon appartement.

— Si je ne me trompe, vous allez déposer votre dossier pour l'appel d'offres.

— Parfaitement, mon cher Basi.

— Vous êtes sûre de l'emporter ?

— Absolument. J'ai de bons amis au gouvernement. Ils me donneront le marché.

— Ainsi donc vous allez gagner dix millions de nairas ?

— Eh oui, je vais m'enrichir à un tel point !

— Bien, je n'ai pas envie de me disputer avec vous et ce n'est pas moi qui irai dire quelque chose au gouvernement à propos de vos documents, mais j'estime que vous devez nous payer, Alali, Josco,

Dandy et moi.

— Vous payer, pour quel service ?

— Alali a rempli vos formulaires, Dandy et Josco vous ont procuré les documents, et moi j'ai l'intention de ne rien dire à la police à propos des documents falsifiés.

— Combien voulez-vous ?

— Un million de nairas.

Madame éclata de rire.

— Ha ! Ha ! Ha ! Un million de nairas ! Comme ça, sans lever le petit doigt ? Basi, vous devenez trop gourmand, trop gourmand.

Et Madame se remit à lui rire au nez.

— Si vous refusez de payer, ce contrat vous filera entre les doigts, dit alors Mister B d'un ton menaçant, les yeux brillant d'une lueur féroce.

À son tour, Madame se fâcha. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Je vous préviens, Basi. Écartez-vous de mon chemin !

Mais aussi soudainement qu'elle venait de se fâcher, Madame se calma. Elle venait de se rendre compte que Basi était capable d'aller la dénoncer à la police. Elle changea alors de ton.

— Écoute, Basi chéri ! Si tu restes en dehors de mon chemin, je te promets une coquette récompense.

Mister B ne dit plus rien. Il la regarda quitter l'appartement d'une démarche royale, descendre l'escalier, passer devant le palace et marcher sous le soleil de la rue Adetola. Un sourire permanent aux lèvres, elle saluait chaleureusement au passage toutes ses vieilles connaissances.

Il marcha derrière elle jusqu'à la buvette de Dandy avant de s'arrêter. Josco et Dandy devaient être en train de l'attendre. Il était onze heures. Il la vit faire signe à un taxi, y monter et disparaître. Il entra alors dans la buvette.

Elle était bruyante et sombre, comme à l'accoutumée, infestée de cafards qui sautaient sur les sièges comme des danseurs et filaient se réfugier dans les fentes du mur à l'approche du danger. Dandy, Josco et Alali prenaient une bière lorsque Mister B entra dans la buvette. Ils se précipitèrent à sa rencontre pour lui demander s'il avait de bonnes nouvelles à leur annoncer. Mister B leur relata dans le détail son entretien avec Madame. On pouvait voir à la tête que faisaient nos trois amis qu'ils étaient très déçus.

— Mesquine et arrogante, voilà ce qu'elle est, conclut Mister B.

— Elle joue double jeu, renchérit Dandy.

— Quand je pense, dit Alali, qu'elle utilise des faux documents !

— Ils vont s'en rendre compte, et elle n'aura pas le marché.

— Elle est mauvaise, je vous dis, continua Mister B. Elle est même capable de soudoyer la commission des marchés pour gagner.

— Dans ce cas, dit Josco, la police l'arrêtera pour corruption et la jettera en prison.

Madame derrière les barreaux ! Voilà une idée qui n'était pas pour déplaire à Mister B. Ce serait une bonne occasion, pensait-il, de lui apprendre à être un peu plus honnête.

Ils étaient toujours en pleine discussion lorsque Segi entra dans la buvette. Elle était tout aussi bien habillée mais, au contraire de Madame, elle portait simplement une robe bleue taillée dans un tissu *adire*^[23], et ses cheveux nattés étaient rassemblés sur sa tête en un joli bouquet. Ainsi parée, Segi était très belle.

Mister B et ses amis la regardèrent entrer sans manifester aucun enthousiasme. Ils ne répondirent même pas à ses salutations. Elle rejoignit leur table et leur demanda ce qui n'allait pas.

— Il y a un problème, dit Dandy.

— Quel problème ? demanda Segi en écarquillant les yeux.

— Il s'agit de Madame, répondit Mister B. Elle est sur le point d'emporter un marché qui va lui rapporter plusieurs millions.

— Mais il n'y a pas de mal à cela !

— Si, il y a un mal. Elle s'est servie de nous pour rassembler les documents pour son dossier, et maintenant elle refuse de nous payer.

— Comment pouvez-vous être sûrs qu'elle emportera le marché ?

— Elle a tous les papiers qu'il faut, le relevé fiscal, le diplôme d'aptitude aux mathématiques, et Alali l'a aidée à remplir tous les formulaires.

Segi n'en croyait pas ses oreilles. Elle savait que Madame n'avait jamais été une citoyenne modèle, qu'elle ne payait jamais ses impôts et n'avait jamais obtenu un diplôme d'aptitude aux mathématiques.

— Où a-t-elle trouvé tous ces documents ? demanda Segi.

— Dandy et Josco les ont fabriqués pour elle.

— Vous voulez dire qu'ils lui ont refilé des documents contrefaits ? demanda Segi.

Il y eut un grand silence, chacun préférant boire dans son verre ou regarder par terre.

— Dandy, Josco, je crois que vous êtes dans le pétrin. Mais, avant tout, Madame doit être punie pour sa malhonnêteté.

— Absolument, Segi, dit Mister B ravi, absolument !

— Je vais écrire au gouvernement à propos des faux documents. Lorsqu'on découvrira qu'elle les a contrefaits, sa demande sera purement et simplement rejetée.

— Magnifique ! crièrent-ils en chœur.

Segi fit signe à Alali de l'accompagner chez elle afin qu'elle lui remette le courrier à aller déposer au ministère, et les deux quittèrent la buvette.

— Madame est dans le pétrin, ha ! ha ! se mit à ricaner Dandy.

— Exactement, renchérit Mister B, elle ne perd rien pour attendre. Cette fois-ci, elle pourrait finir derrière les barreaux.

Il leur proposa alors d'aller au palace guetter le retour de Madame. Ils vidèrent leurs verres et sortirent dans la rue en se tenant les mains et en chantant gaiement tout le long du chemin.

Ils n'eurent pas à attendre longtemps avant que Madame revînt. Elle regagnait ses pénates en fredonnant un air joyeux, toute gaie comme un pinson.

Elle allait dépasser le palace de Mister B lorsqu'elle aperçut Dandy et Josco. Elle s'arrêta pour les saluer.

— Mes chers amis, dit-elle en entrant dans la chambre, je ne sais vraiment pas comment vous remercier.

— Nous remercier de quoi ? demandèrent-ils d'une même voix.

— De m'avoir aidée à emporter ce marché.

— Vous avez emporté le marché ? interrogea Mister B.

— Mais oui, c'est dans la poche ! Vous savez quoi, j'ai été l'une des rares personnes capables de présenter un diplôme d'aptitude aux mathématiques, par conséquent le marché m'a été attribué.

Elle leur montra une lettre signée du gouvernement qui l'autorisait à lui fournir des pièces détachées pour avions, des tracteurs, des appareils de forage de puits, des clous et des papiers hygiéniques. Puis elle se mit à chanter et à danser en tournant dans la chambre : « J'ai gagné, j'ai gagné, je suis riche, je suis riche ! » Totalement impressionné, Dandy ne pouvait se retenir de crier « C'est fantastique ! »

— Et fidèle à ma parole, en tant que femme d'honneur, je m'en vais de ce pas vous payer tous les trois, Alali, Josco et Dandy pour l'aide que vous m'avez apportée, dit-elle, avant d'ajouter en faisant un clin d'œil à Mister B :

— Bien sûr, Basi, vous serez également payé pour avoir gardé pour vous notre petit secret.

— Grande dame ! hurla Josco.

— Je monte chez moi vous chercher les sous, dit-elle, en esquissant un pas de danse.

Tous étaient contents, finalement. Madame allait sûrement leur donner beaucoup d'argent. Alors, tous en chœur, ils crièrent pour la remercier.

— La Dame des dames !

— C'est une affaire de sous ! répondit-elle, avant de quitter le palace en dansant.

Dandy, la voyant monter l'escalier, cria à nouveau « Grande dame ! », puis se tourna vers ses amis pour leur demander :

— Hé, les gars ! Combien pensez-vous qu'elle va nous refiler ?

— À mon avis, un million de nairas, lui répondit Mister B.

Et tous de crier de joie une fois de plus.

— Les gars, conclut Mister B, apprêtez-vous à devenir millionnaires !

Alali était de retour. Il était parti remettre la lettre de Segi au ministère. Le ministre avait été très choqué d'apprendre, en lisant ce courrier, que Madame avait soumis de faux documents à la commission. Une telle malhonnêteté l'avait profondément perturbé. Sur-le-champ, il avait fait rédiger une lettre annulant la candidature de Madame et avait confié la missive à Alali afin qu'il la transmette à l'intéressée, tout en le remerciant d'avoir permis au gouvernement de débusquer une faussaire.

Alali était donc revenu en courant. Il venait rapporter les faits à Mister B. Il arriva au palace tout essoufflé et excité, juste à l'instant où Madame était montée chercher les sous dans son appartement.

— Les gars, les gars, je suis allé donner la lettre. Le dossier de Madame a été rejeté.

— Rejeté ? Mister B en avait presque mal au cœur.

— Oui. Madame a perdu le marché.

— Retourne d'où tu viens, Al et reprends cette lettre, immédiatement !

Alali était étonné. Il ne comprenait pas pourquoi Mister B l'envoyait retirer la lettre qui établissait la malhonnêteté de Madame.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui... qui..., bégaya-t-il.

— Ne discute pas mes ordres ! lui lança sèchement Mister B. Va reprendre la lettre !

— Je ne peux plus, je ne peux plus. Sa candidature est annulée.

— Oh, zut alors ! lâcha Dandy, complètement déçu.

Madame était de retour avec l'argent.

— Voici l'argent, leur dit-elle, je vous l'avais promis.

Elle tendit alors à chacun un billet de un naira.

— Un naira ? crièrent-ils à l'unisson. Leur déception était grande, d'autant plus que Mister B avait laissé entendre qu'elle leur donnerait un million à partager. Cette fois-ci, celui-ci était vraiment en colère.

— Al, donne-lui la lettre ! Quelle mesquinerie !

— Quelle lettre ? demanda Madame.

Alali lui tendit la lettre. Madame la parcourut, bouche bée sous l'effet d'une surprise outrée, murmurant d'une voix suffoquée « Oh, mon Dieu ! », avant de s'écrouler sur le lit de Mister B.

Alors, comme un seul homme, ils lui fourrèrent dans les habits le billet d'un naira qu'elle leur avait donné, puis ils s'en allèrent, l'air triomphant, la laissant seule et triste dans le palace.

L'affaire fut rapportée à la police, qui convoqua Madame à venir s'expliquer. Elle eut très peur, mais trouva néanmoins le courage de dire toute la vérité. Elle fut inculpée, en compagnie de Dandy et de

Josco, et traduite en justice pour être entendue par un magistrat.

C'est Professeur qui allait les sauver, sans le vouloir. Lorsque Segi lui rapporta l'histoire, il fut secoué d'un rire interminable. Le magistrat – une femme – qui s'apprêtait à juger Madame entendit le rire émouvant de Professeur, et comprit qu'en réalité les trois accusés n'étaient pas aussi dangereux qu'ils paraissaient l'être. Ils étaient plutôt de grands naïfs.

Elle les encouragea vivement à mener une vie exemplaire sans vouloir s'enrichir par des voies détournées. « L'argent, leur dit-elle, doit être gagné à la force du poignet et non volé par ruse dans les caisses de l'État. »

Madame remercia le magistrat pour ses conseils avisés. Dandy et Josco, à leur tour, promirent de ne plus jamais fabriquer de faux documents, ni pour Madame ni pour quiconque.

Les travailleurs de l'ombre

Alali et Mister B n'allaient plus mettre le nez dehors, plusieurs jours après que Madame eut perdu son contrat et fut interrogée par la police, excepté pour aller acheter à manger dans le *buka* de Mama Badejo. Ils avaient peur d'être convoqués à leur tour par la police pour un interrogatoire.

Cependant, une fois que le juge eut sermonné puis libéré Madame, Dandy et Josco, Mister B allait se sentir mieux. Il n'avait pas abandonné son rêve pour autant, il voulait toujours gagner des millions. Seulement, il savait qu'il lui faudrait désormais être un peu plus circonspect.

Se souvenant du rêve qu'il avait fait à son arrivée à Lagos, il se jura de le faire devenir réalité. Il avait auparavant entendu des choses de ce genre : les rêves pouvaient devenir réalité. Il avait également lu cela dans *Le Livre des rêves*, un bouquin qu'il avait acheté dans la rue Adetola à un vendeur à la criée.

Ce soir-là, justement, il était dans son lit en train de relire le bouquin, tandis qu'Alali parcourait la gazette du jour, assis sur une chaise. Soudain, ce dernier éclata d'un rire tonitruant. Mister B se dressa sur ses pieds, totalement surpris.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Des fantômes, répondit Alali en riant.

— Des fantômes ? Où ? Comment ? Des fantômes ? Dans le palace, ici ? Al ? Des fantômes.

Mister B était tout effrayé et s'était mis à trembler comme une feuille au vent. Alali ne l'avait jamais vu aussi effrayé.

— Du calme, Mister B. Du calme, fit Alali. Qu'est-ce que vous avez ?

— Qu'est-ce que tu as dit à propos des fantômes ?

— Ah, les fantômes !

— Des fantômes, Al ? Mon Dieu, cela ne peut être que l'œuvre de Madame. Elle a envoyé des fantômes me chasser hors de mon palace. Ah, la méchante ! À boire, Alali ! Donne-moi à boire avant que je tombe dans les pommes !

Alali alla lui chercher de l'eau.

— Du calme, mon vieux, du calme ! Ce n'est qu'une information que j'ai lue dans le journal.

— Les fantômes ne sont qu'une information lue dans le journal ? s'écria Mister B.

— Oui.

Mister B poussa un grand soupir de soulagement. À présent, il savait qu'il n'y avait aucun fantôme dans son palace.

— Ne m'effraie plus jamais à ce point, dit-il en buvant l'eau, plus jamais !

— Mister B, je ne savais pas que vous étiez un poltron, dit Alali en ricanant.

Mister B fut sidéré d'entendre Alali lui parler de la sorte. Il n'avait jamais imaginé que celui-ci pouvait lui manquer de respect.

— Al, tu es devenu fou ou quoi ? C'est à moi que tu t'adresses ainsi ? Tu te laisses aller à des familiarités, trop de familiarités à mon goût. Cela, je ne peux le tolérer.

— Toutes mes excuses, patron !

— Fais attention à ne jamais mordre la main qui te nourrit. Compris ? Je ne tolérerai aucune impertinence de ta part.

Une fois de plus, Alali se confondit en excuses.

— C'est mieux ainsi. Bon, c'est quoi toutes ces histoires et informations à propos des fantômes ? Fais-moi voir ce journal !

Alali tendit le journal à Mister B. Celui-ci s'en empara, le parcourut, fronça les sourcils, et son visage s'illumina d'un large sourire.

— Je vois, je vois, dit-il, en refermant le journal. Il y a des fantômes sur la liste de paie des fonctionnaires du gouvernement.

— Des fantômes partout, renchérit Alali.

— Et alors, qu'y a-t-il de si passionnant dans tout cela ?

— Il y a de l'argent dans cette histoire. Des millions !

— Les fantômes se promèneraient avec des millions ?

— Non. Les listes de paie des ministères du gouvernement sont truffées de noms de faux employés. Au moment de payer les salaires des travailleurs, à la fin du mois, tous ceux qui ont leur nom sur la liste sont payés. Maintenant il paraît qu'il y a plus de noms que d'employés sur les listes de paie. Ces noms sont ceux de travailleurs fictifs.

— Par saint Moïse ! Les gens sont capables de tout pour avoir de l'argent dans cette maudite cité ! Tout cet argent facile était là, et je ne l'ai pas ramassé ? De l'argent, des millions et des millions. Par saint Moïse !

— Nos noms sont déjà sur les listes de paie, dit Alali.

— Qui a inscrit nos noms sur les listes de paie ?

— Moi, répondit fièrement Alali.

— Sur combien de listes de paie ?

— Sur toutes celles du gouvernement.

— Par saint Moïse ! Vivement la fin du mois et nous deviendrons millionnaires, multimillionnaires !

Mister B félicita vivement Alali. Ils se serrèrent les mains.

— As-tu calculé le montant exact de l'argent que nous toucherons de notre travail fictif à la fin de ce mois ?

— Au moins trois millions !

— Trois millions ! Pour être millionnaire...

— ... pensez comme un millionnaire, lui répondit Alali.

Ils firent tellement de boucan qu'ils finirent par déranger Madame. Armée d'un tournevis, celle-ci jaillit de son appartement en courant, furieuse et déterminée à enlever de ses gonds la porte du palace de Mister B. À peine Mister B et Alali avaient-ils entendu ses pas qu'ils coururent se cacher – Mister B sous le lit et Alali derrière la porte. Madame entra, fouilla la chambre du regard, appela Mister B et, n'obtenant aucune réponse, se dirigea vers la porte qu'elle entreprit de dévisser. Tout à coup, Alali bondit de derrière la porte et fila hors de la chambre. Madame courut après lui, le menaçant du poing, puis revint à la porte.

Mister B sortit de dessous le lit, lentement. Madame avait le dos tourné et ne put le voir se relever. Elle entendit seulement quelqu'un l'appeler « Madame », d'une voix normale.

Elle sursauta, prise de panique.

— Vous, homme maudit !

— Que faites-vous dans mon palace ? demanda Mister B.

— Votre palace ? Votre palace ? reprit-elle, toute colère. Attendez seulement que je dévisse cette porte. Votre palace, vraiment !

Et elle se remit au travail avec acharnement.

Mister B essayait de l'empêcher de dévisser la porte.

— S'il vous plaît, laissez la porte à sa place !

— Vous feriez mieux de payer votre loyer sur-le-champ, sinon j'enlève la porte, espèce de gorille chahuteur !

— Je vais vous payer, Madame. Je vais tout payer. Tout, jusqu'au dernier kobo[24].

— Et comment feriez-vous pour me payer ? Vous êtes sans emploi et sans le sou.

— Je ne suis pas sans emploi. Je suis suremployé. J'ai plus d'une trentaine de boulots à moi tout seul, répliqua fièrement Mister B.

Madame éclata de rire.

— Plus d'une trentaine de boulots ? Cela ne peut être que votre fantôme qui travaille dans trente différents lieux à la fois.

— Exactement, Madame.

— Vous êtes tout le temps là dans la journée. Travaillez-vous le soir, uniquement ?

— Oui, Madame. Les fantômes travaillent uniquement dans l'ombre.

— Pardon ?

— Les fantômes, Madame. Ils travaillent dans l'ombre. Les

fantômes sont...

— Les fantômes ! Les fantômes !

Madame avait les yeux fermés et se retenait de crier.

— Quoi, auriez-vous vu un fantôme ? demanda Mister B.

En entendant prononcer de nouveau le mot « fantôme », Madame hurla, laissa tomber le tournevis et s'enfuit en courant hors du palace de Mister B. Celui-ci ramassa le tournevis, le lança en l'air, le rattrapa, et se mit à rire à gorge déployée. Il rit jusqu'à se laisser tomber sur le lit et continua de rire en se roulant dessus, les joues et les yeux noyés de larmes.

Madame courait sans savoir où elle allait. Elle ne cessa de courir que lorsqu'elle atteignit la buvette de Dandy. Ce dernier buvait et dansait en compagnie de Josco. Madame tremblait de peur en entrant dans la buvette. Dandy fut surpris de la voir, étant donné qu'elle ne venait pas souvent dans la buvette, et surtout pas le soir. Dandy lui fit remarquer l'heure tardive et voulut savoir ce qui lui arrivait.

— Avez-vous remarqué ces temps-ci quelque chose d'inhabituel dans la rue Adetola ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Oui, répondit Dandy.

— Qu'avez-vous vu ?

— Eh bien, c'est étrange ! dit Dandy.

— Qu'est-ce qui est étrange ?

— Ce qui se passe dans la rue, dit Josco.

— Quoi par exemple ?

— Par exemple, Madame qui entre dans la buvette de Dandy pour poser des questions pas normales.

— Vous n'auriez pas vu des fantômes dans la rue ?

— Des fantômes ? répétèrent Josco et Dandy d'une même voix.

— Oui. Basi prétend qu'il y a des fantômes partout, surtout la nuit. Vous n'en avez pas vu, n'est-ce pas ?

— Ah, maintenant que vous en parlez ! Je me demandais justement comment il se fait que ma recette et mes boissons disparaissent régulièrement, déclara Dandy.

— Et moi, j'ai été pris en chasse la nuit sous le pont, renchérit Josco.

— Il y a des fantômes dans la rue ! dit Madame.

— Il y a des fantômes dans la rue ! dit Dandy.

— Il y a des fantômes dans la rue ! cria Josco.

Et alors, à l'étonnement des deux comparses, Madame s'enfuit hors de la buvette en hurlant.

— Tu crois vraiment qu'il y a des fantômes dans la rue ? interrogea Dandy, après que Madame eut quitté la buvette.

Josco secoua la tête, incrédule.

— Cela doit être une folle machination de Mister B. Il a dû

effrayer Madame avec de grossières histoires de fantômes pour la dissuader de lui réclamer le loyer.

Ils décidèrent alors de se rendre chez Mister B afin de comprendre le fin mot de l'histoire. Entre-temps, Alali était revenu au palace et avait constaté que la porte était toujours à sa place.

— Pourquoi n'a-t-elle pas enlevé la porte ? demanda-t-il.

— Elle a eu peur.

— Peur de quoi ?

— Des fantômes.

— Et d'où venaient-ils, les fantômes ?

— Je lui ai dit que j'avais un travail fictif et, tout à coup, elle s'est mise à voir des fantômes.

— Si elle savait combien d'argent il y a dans cette affaire, elle aurait aimé faire du travail fictif.

— Facile. Ne pas bouger le petit doigt et ramasser le pactole à la fin du mois, dit Mister B en riant.

Dandy et Josco venaient d'arriver au palace. Alali leur souhaita la bienvenue et leur demanda de s'asseoir. Après s'être assis, Dandy prit la parole.

— Mister B, c'est quoi toute cette histoire de fantômes ?

— En quoi cela vous regarde-t-il ? demanda Mister B.

— Madame est complètement morte de trouille.

— Elle ne perd rien pour attendre. Vous savez quoi ? Elle est venue ici avec un tournevis pour démonter la porte de mon palace.

— Diable ! J'aurais dû m'en douter, s'écria Dandy.

— Et c'est ainsi qu'elle a rencontré le fantôme, dit Alali.

— Ah, d'accord ! fit Josco.

— Mister B, si vous vous intéressez aux fantômes, c'est que cette histoire doit rapporter du fric, dit Dandy.

— Oh, oui ! répondit Mister B en arpentant fièrement la chambre. Des millions !

— De l'argent facile ? demanda Dandy.

— Des millions ! répéta Mister B.

Dandy ouvrit de grands yeux en entendant parler de millions. Il voulait une partie de cet argent, lui aussi.

— Est-ce que je peux avoir une part du gâteau ? demanda-t-il à Mister B.

— Pas question. Les fantômes n'apprécieraient pas.

— Vous êtes un homme avare, Mister B. Vous voulez garder tout cet argent pour vous tout seul ? questionna Dandy, furieux.

— Dandy, retournez à votre buvette et servez-vous un cognac ! Oubliez cet argent !

Dandy était déçu. Il fit signe à Josco de le suivre et sortit en claquant violemment la porte derrière lui. Il monta l'escalier jusqu'à

l'appartement de Madame. Il voulait lui parler de Mister B, de fantômes et d'argent. Mais, dès qu'il frappa à la porte et entra, Madame se mit à crier : « Les fantômes ! Les fantômes ! Les fantômes ! » Dandy battit en retraite, suivi de près par Josco. Il ne s'arrêta pas de courir avant d'avoir atteint la buvette.

Plusieurs habitants de la rue Adetola furent étonnés de voir Dandy courir aussi vite. Parce qu'il était plutôt grassouillet, Dandy faisait rire chaque fois qu'il essayait d'aller vite en courant.

Une fois dans la buvette, Dandy se versa à boire, puis servit Josco.

— Josco, je crois qu'il y a vraiment des fantômes dans cette rue.

— Je le crois aussi, répondit Josco.

À cet instant, un client entra dans la buvette et demanda une bouteille de soda. Dandy l'examina attentivement pour bien s'assurer qu'il n'était pas un fantôme. Il regardait si intensément le client dans les yeux que celui-ci prit peur et s'enfuit sans demander son reste.

Tout juste après, Segi entra dans la buvette. Elle aperçut Dandy, muet comme une carpe et regardant fixement devant lui.

— Il est encore soûl, ton copain ? demanda-t-elle à Josco.

— Il n'est pas soûl, répondit Josco. Il est malheureux parce qu'il a appris qu'il y a des fantômes qui se promènent dans la rue Adetola avec des sacs bourrés de fric. Mister B serait en train de collaborer avec eux, il sera bientôt riche. Il empêche Dandy d'avoir une part du travail fantôme.

— C'est cela, oui. Même que nous sommes allés nous plaindre auprès de Madame. Et pendant que nous étions chez elle, les fantômes lui sont apparus, à elle aussi.

— Et qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Elle a crié, hurlé, appelé au secours.

— Et alors, qu'est-ce que vous avez fait ?

— Nous avons fui à toutes jambes.

— Et alors, avez-vous trouvé des sacs d'argent en chemin ?

— Non, répondit Dandy.

— Avez-vous rencontré des fantômes en chemin ?

Dandy réfléchit un instant avant de lui répondre.

— Euh... je crois bien que oui ! C'est cela, oui. J'ai vu les fantômes. Je les ai vus.

Segi avait du mal à le croire. Elle n'avait jamais cru en l'existence des fantômes. Pour elle, c'était une évidence : seuls les gens qui croyaient aux fantômes pouvaient les voir. Quelque chose clochait dans l'histoire de Dandy, elle en était certaine. Elle réfléchit un instant avant de lui répondre :

— Je sais ce qu'il mijote, Mister B. C'est en rapport avec des informations parues dans les journaux hier. Il abuse de la crédulité de

Madame, c'est tout à fait lui. J'irai tout expliquer à Madame. Courage, Dandy ! Il n'y a pas de fantômes dans la rue. Ciao !

Segi quitta le bar.

Dandy avait toujours peur. Il but un coup, puis somnola pendant quelques instants. La nuit tombait. Le moment, justement, où les fantômes commençaient leur promenade dans la rue.

Mister B entra dans la buvette en appelant.

— Dandy ! cria-t-il.

Réveillé en sursaut, Dandy poussa un cri en apercevant un homme en face de lui.

— Au secours ! Au secours ! Un fantôme ! Un fantôme !

Il plongea sous le comptoir et resta là, à hurler d'épouvante, jusqu'à ce que Mister B fût sorti de la buvette.

Il se releva lentement, lorsqu'il crut le fantôme reparti, et regarda furtivement autour de lui. Il n'y avait personne dans la buvette. Même Josco était parti. Il referma les fenêtres sans faire de bruit. Ensuite, il ferma la porte et se glissa hors de la buvette sur la pointe des pieds.

La rue était pratiquement déserte. Il regagna précipitamment la maison, regardant autour de lui, comme pour s'assurer qu'aucun fantôme ne le suivait. Aucun fantôme ne le suivit. Il était heureux lorsqu'il arriva chez lui sain et sauf. Il se mit au lit et tâcha de s'endormir.

Pendant ce temps, Alali et Mister B n'étaient toujours pas couchés. Mister B était allé prendre un pot chez Dandy, mais ce dernier ayant pris peur à sa vue, il était revenu au palace et avait raconté à Alali combien les gens avaient une peur bleue des fantômes dans la rue Adetola.

— Il fallait entendre Dandy crier. Dès qu'il m'a vu, il s'est mis à hurler : « Un fantôme ! Un fantôme ! Au secours ! Au secours ! »

— Et Madame doit être terrorisée rien qu'en pensant aux fantômes.

— Parfait, elle n'aura plus le temps de penser à réclamer son loyer.

— Qu'elle nous laisse respirer jusqu'à ce que l'argent commence à rentrer !

— Le jour de paie semble si lointain, soupira Mister B.

— Ce n'est qu'après-demain, rectifia Alali.

— Oui, mais il me faut des sous avant cela. Tiens, je vais aller dire à Madame et Dandy que nous pouvons exorciser les fantômes s'ils nous paient pour le faire. Ils le feront de bon cœur.

— C'est certain, dit Alali.

— Je devrais pouvoir me faire quelque bébé-million avec ça, lança Mister B, comme il s'apprêtait à aller au lit.

Madame passa une nuit blanche, par peur des fantômes. Étendue

sur son sofa, elle passa toute la nuit à prier en silence dans sa chambre. Elle attendait le lever du jour avec anxiété.

Segi, Dandy et Josco n'arrivèrent pas à dormir eux non plus. Très tôt le lendemain, Dandy se rendit à la buvette. Josco le rejoignit un peu plus tard. Peu après, en allant chez Madame, Segi fit halte à la buvette avant de poursuivre son chemin en compagnie de Dandy et de Josco. Lorsqu'ils passèrent devant le palace de Mister B, il était plus de neuf heures ; Alali et Mister B dormaient encore profondément.

Madame était toujours étendue sur le sofa lorsque Segi arriva à l'appartement. Elle bondit sur ses pieds dès que Segi frappa à la porte.

— Madame, c'est moi. N'ayez pas peur !

— Oh ! Segi, je suis contente que vous soyez là !

Elle enleva le verrou à la porte.

— J'ai d'abord cru que c'était un fantôme.

Segi entra dans la chambre et se précipita pour l'embrasser.

Dandy et Josco entrèrent à leur tour et s'assirent.

— Madame, déclara Segi, il n'y a pas de fantômes dans la rue Adetola.

— S'il vous plaît, Segi, ne me parlez pas de fantômes, je pourrais les voir de nouveau.

— Il n'y a pas de fantômes dans la rue. Tout cela relève de l'imagination fertile de Mister B.

— Vraiment ? s'étonna Dandy.

— Parfaitement.

— Je ne comprends pas, dit Madame. Expliquez-moi cela, s'il vous plaît !

— Eh bien, voyez-vous, Mister B et Alali ont trouvé le moyen de se faire de l'argent facile ! Des gens peu recommandables utilisent depuis un certain temps le même procédé. Ils se font inscrire sur les listes de paie du gouvernement, tout simplement. Ils ne travaillent pas, évidemment, mais ils reçoivent un salaire à la fin du mois. On les appelle des travailleurs fictifs. Ce sont des gens énormément riches. Mister B et Alali veulent faire la même chose.

— Zut alors ! s'écria Dandy, dès que Segi eut fini de parler. J'aurais dû le savoir.

Il fit signe à Josco de le suivre et, tous les deux, ils quittèrent la chambre et retournèrent à la buvette élaborer un plan.

Madame ne comprenait pas pourquoi les deux amis étaient partis si brusquement.

— Dandy est trop naïf, fit remarquer Segi.

— Je parie qu'il va chercher le moyen de participer à la combine de Mister B.

Madame remercia Segi de lui avoir éclairci l'histoire des fantômes et se promit d'en toucher un mot à Mister B et de le punir de lui avoir

fait peur. Segi prit congé d'elle pour aller raconter à Professeur les nouvelles manœuvres de Mister B pour se faire rapidement de gros sous.

Mister B se réveilla enfin. Il réveilla aussi Alali et l'envoya acheter de la nourriture chez Mama Badejo. Puis il tourna en rond dans la chambre, comme dans un rêve, en comptant ses innombrables millions de nairas.

— Mille nairas par département. Au total, mille départements, cela me fait un million de nairas. Ah, c'est génial ! J'ai réussi. J'ai réussi. Je suis riche. Je suis très riche.

Madame l'avait entendu, elle avait passé tout son temps à l'épier à travers le trou de la serrure. Elle fit irruption dans la chambre.

— Oui, c'est ça, dit-elle. Vous avez réussi, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, Madame. Les fantômes commencent par me rapporter énormément d'argent.

— Ah oui ! Vraiment ?

— Oh oui ! Et vous savez quoi, je suis capable de chasser tous les fantômes qui n'arrêtent pas de vous persécuter.

Mister B lui fit un clin d'œil malin.

— Oh, je sais que vous en êtes capable ! répondit Madame.

— Évidemment, cela vous coûtera cher. Pas trop cher, juste quelques sous.

— Ah, c'est une affaire de sous ! dit Madame.

Mister B était content. Il tenait là un moyen de soutirer de l'argent à Madame. Il avait le sourire.

— Alors, on peut commencer tout de suite ? demanda-t-il.

— Tout de suite, espèce de gros paresseux ! Ainsi donc, vous espérez vous enrichir par un travail fictif, en arnaquant le gouvernement, comme d'habitude, hein ?

Mister B ne pouvait cacher sa surprise. Madame avait bel et bien découvert le pot aux roses. Il réfléchit rapidement et trouva quoi lui répondre.

— Je ne suis pas le premier à arnaquer le gouvernement. Je ne fais que ce que d'autres ont fait avant moi.

— Le meilleur moyen de vous procurer vos millions, c'est ça ?

— Écoutez, Madame ! Tout le monde fait la même chose.

— C'est malhonnête, vous devriez vous en abstenir ! En outre, je veux savoir pourquoi vous m'avez fait peur inutilement ?

— Ce n'était qu'une plaisanterie, Madame. Une petite blague de rien du tout.

— Une petite blague assez chère, Basi. Et vous savez que je n'aime pas les blagues qui me coûtent cher.

Mister B commençait à avoir peur. Il savait que Madame était capable de tout lorsqu'elle se mettait en colère. Il se demandait ce

qu'allait bien être sa prochaine réaction.

— Ainsi donc, vous allez gagner beaucoup d'argent grâce au travail fictif, n'est-ce pas ?

— Oui, répliqua Mister B.

— Ou bien nous partageons cet argent, ou bien je vais tout raconter à la police et vous vous retrouverez en prison.

Mister B avait maintenant vraiment peur. Loin de lui l'idée d'aller finir ses jours en prison ! Il se savait coupable, donc sous le coup d'une arrestation si la police venait à tout apprendre.

— Pardon, Madame, pardon ! Que dois-je faire, que voulez-vous ?

Madame jubilait. À son tour de faire peur à Mister B. Elle savait qu'il accepterait à présent tout ce qu'elle voudrait. Et puisqu'elle était une femme assez cupide qui rêvait, elle aussi, de s'enrichir rapidement, elle dit à Mister B qu'à l'avenir il devrait lui verser quatre-vingts pour cent de tout salaire qu'il percevrait pour ses boulots fictifs. Mister B faillit s'étrangler de surprise.

— Madame !

— Quatre-vingts pour cent ou la prison, menaçait-elle.

Mister B finit par accepter. Mais Madame n'en avait pas fini avec lui.

— En plus de cela, dit-elle, vous allez nettoyer les caniveaux autour des appartements.

— Pourquoi ?

— Eh bien, parce que vous percevez un salaire du Département de la santé et de l'environnement ! Vous devez travailler pour ce salaire, même si c'est dans ma maison.

L'idée de jouer les éboueurs n'enchantait guère Mister B, mais il n'y pouvait rien. Cette fois-ci, Madame avait le dessus. Elle le savait, aussi en profita-t-elle pour se moquer de lui.

— Ah, lorsque les fantômes s'en viendront marchant au pas, nous allons tous bien rigoler ! dit-elle en chantant et en clignant des yeux malicieusement. À bientôt, monsieur le travailleur fantôme !

Elle quitta le palace sur ces entrefaites.

En sortant du palace, elle tomba nez à nez avec Dandy et Josco, lesquels avaient fini par s'entendre sur un plan qu'ils venaient proposer à Mister B.

— Alors, comment vont les fantômes ? lança Dandy dès le seuil de la porte.

— Ça bosse, ça bosse, ça bosse ! répondit Mister B.

— Et lorsqu'ils s'en viendront marchant au pas ? poursuivit Josco en reprenant les mots de Madame.

— Alali, Madame et moi nous allons bien rigoler, répliqua Mister B.

— Si je comprends bien, vous vous êtes associé avec Madame et

vous essayez de nous mettre en dehors du coup, comme d'habitude ?

— Évidemment, vous êtes en dehors du coup. Je ne peux pas faire des affaires avec vous, vous êtes un idiot.

— Cette fois-ci, ça ne se passera plus comme cela, Mister B, oh, non ! Josco et moi nous avons déjà nos noms sur les listes de paie.

— Quoi, vous y avez inscrit vos noms ?

— Non, répondit Josco, pas tout à fait. Nous serons Mister B et Alali.

— Oh, mais c'est malhonnête ! Je vous mets en garde contre toute usurpation d'identité. C'est une faute, un délit grave.

— Je vous en prie, Mister B.

— J'irai vous donner à la police, menaça-t-il.

— Faites comme vous voudrez ! répondit Dandy en souriant.

Mister B savait pertinemment qu'il n'irait pas à la police. Dandy avait gagné. Il était contraint de les laisser, Josco et lui, devenir des travailleurs fictifs et gagner de l'argent.

— D'accord, Dandy. Après tout, nous sommes amis, et puis Alali et moi nous ne pouvons pas être dans tous les lieux à la fois le jour de paie des fonctionnaires. Pourquoi pas, vous pouvez nous représenter dans certains départements.

Dandy et Josco laissèrent alors éclater leur joie. Ils se serrèrent les mains puis serrèrent celles de Mister B.

— Bien, vous allez m'aider à nettoyer les caniveaux autour des appartements, conclut ce dernier.

Dandy prit la mouche. Il détestait nettoyer les caniveaux.

— Pourquoi ? demanda-t-il, furieux.

— Ainsi en a décidé Madame.

— Qu'est-ce qu'elle vient faire dans cette histoire ? demanda Josco.

— Elle est aussi dans le travail fictif.

— Impossible, c'est une femme. Je la vois mal aller de bureau en bureau se faisant passer pour Alali ou Mister B. Et puis, comment peut-elle espérer gagner de l'argent alors qu'elle n'a pas travaillé ?

Dandy l'approuva.

— Mais justement, leur expliqua Mister B, c'est à ça que rime le travail fictif. Ne pas travailler mais gagner des sous. Madame adore énormément cette idée.

— Mister B, dit Dandy, je ne comprends pas pourquoi vous laissez toujours cette femme nous gruger. Vous savez bien comment elle est : cupide, querelleuse.

— C'est ma logeuse, et je lui dois beaucoup d'argent. Je ne peux me permettre de la contrarier.

Dandy trouva l'argument sensé, mais déclara finalement :

— Je n'ai pas à nettoyer les caniveaux chez cette femme.

— Et à supposer qu'elle nous balance à la police ?

Josco, qui avait déjà fait de la prison avant, ne voulait plus qu'on l'y renvoie. Il se proposa de nettoyer seul tous les caniveaux.

— Voilà qui est parfait, conclut Mister B. Demain c'est jour de paie. Dandy, vous commencez à l'est, Josco prendra par l'ouest, moi je prends le nord et Alali le sud. On se donne rendez-vous à la fin de la journée, ici, dans mon palace. Avec les sacs d'argent. Bien, les gars, les millions nous attendent, soyez prêts à les dépenser !

— Ouais, génial ! s'écria Dandy en se frottant les paumes de la main. Pour être millionnaire...

— ... pensez comme un millionnaire, répondirent en chœur Mister B et Josco.

Sur ce, chacun repartit vaquer à ses occupations. Dandy et Josco retournèrent à la buvette, et Mister B alla se recoucher pour rêver à loisir à l'argent qu'il allait le lendemain ramasser à la pelle.

Le jour suivant, Segi alla rendre visite à Madame. Elle avait des nouvelles fraîches concernant les travailleurs fictifs. Lorsqu'elle arriva à l'appartement de Madame, celle-ci lui apprit qu'elle avait réussi à contraindre Mister B à partager avec elle le salaire de son travail fictif.

— Mais, Madame, c'est malhonnête ! dit Segi.

Voyant que Segi n'appréciait pas trop cette histoire, Madame changea son fusil d'épaule, immédiatement. C'était une femme très opportuniste.

— En réalité, je ne suis pas avec eux. J'avais besoin d'avoir mes caniveaux nettoyés. Ils n'acceptaient de le faire que si je faisais équipe avec eux.

Cela rassura Segi.

— Je suis contente de savoir que vous ne faites pas bande avec eux. Mister B est un homme malhonnête.

— J'en ai assez de lui. Il n'a qu'une idée en tête : le fric, le fric, le fric. Gagner du fric, des millions et des millions. Alors qu'il est incapable de payer son loyer.

— Nous sommes à la fin du mois aujourd'hui. Je me demande ce qu'il manigance. Et si nous allions le voir ?

Elles se rendirent de ce pas chez Mister B.

C'était le jour de paie des fonctionnaires. Très tôt levés ce matin-là, Alali et Mister B s'apprêtaient à sortir.

— C'est grand jour, les millions sont là, marchant au pas, chantait Mister B en se rasant.

— J'en ai rêvé la nuit dernière, répondit Alali tout en cirant ses chaussures.

— J'en ai rêvé aussi, dit Mister B. J'étais là, couché dans ce misérable lit. Soudain, les millions sont venus me réveiller. Ils m'ont dit : « Debout, debout, millionnaire Basi ! Prends-nous dans tes bras !

Embrasse-nous ! Aime-nous, ô, millionnaire ! »

— Pour être millionnaire... cria Alali.

— ... pensez comme un millionnaire, lui répondit Mister B.

La joie de Mister B n'était pourtant pas totale, rien qu'à l'idée de devoir partager le butin avec Madame, Dandy et Josco. Il les décrivait à Alali comme des gens foncièrement mauvais, qu'il faudrait constamment tenir à l'œil, au cas où l'idée leur viendrait de les délester de leurs millions. « Segi aussi est une personne dont il faut se méfier », ajouta-t-il. Alali l'approuva.

Peu de temps après cela, Dandy et Josco arrivèrent au palace. Mister B les accueillit avec effusion. Toute la bande était d'humeur plutôt joyeuse. Mister B donna l'ordre à chacun de rejoindre son poste. Alali partit sur-le-champ. Dandy et Josco allaient partir à leur tour, lorsque Madame et Segi firent leur entrée.

— Alors, mesdames, leur cria Mister B, plein d'entrain, que me vaut votre visite au palace, si tôt, en ce bon matin de l'an de grâce du Bon Dieu ?

— Ah oui, en quoi ce matin est-il le meilleur de l'année ? lui demanda froidement Madame.

— C'est jour de paie aujourd'hui, exulta Mister B.

— C'est jour de paie pour les chômeurs ?

— Ah, Segi, vous n'êtes pas au courant ! Alali, Dandy, Josco et moi avons travaillé comme des fous. Nous figurons sur les listes de paie du gouvernement.

— Les listes de paie du gouvernement ? Pas de chance, les gars, j'ai de mauvaises nouvelles à vous annoncer.

— Quelles mauvaises nouvelles ? Que se passe-t-il ?

Mister B était à la fois surpris et inquiet.

— Eh bien, le gouvernement a découvert qu'il payait trop de fonctionnaires. Désormais ne seront payés que les travailleurs qui produiront une lettre de convocation en bonne et due forme, une photo d'identité et la preuve qu'ils ont bel et bien travaillé.

Ce fut exactement comme si quelqu'un avait lancé une bombe dans la chambre. Il y eut un silence de mort. Mister B ne voulait pas y croire. Madame se pinça pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas.

— La police recherche activement tous les travailleurs fictifs, en ce moment, annonça Segi.

Josco faillit mourir de peur en entendant Segi mentionner la police. Il se mit à genoux et l'implora de toutes ses forces.

— Pitié, Segi, pitié ! Nous n'avons pas reçu d'argent, même pas un kobo.

— Relève-toi, Josco, dit fièrement Dandy. Ce n'est pas ton nom qui se trouve sur les listes, mais ceux d'Alali et de Mister B, nos deux petits malins, nos millionnaires potentiels. Très bien, Mister B, le bal

est ouvert, entrez dans la danse, à présent ! Ha ! Ha !

Et les deux amis quittèrent la chambre en rigolant.

Mister B essayait de garder son calme.

— Ainsi donc, laissa-t-il échapper, je viens de perdre quelques millions. Grosse perte. Mais bon, j'aurai bien d'autres occasions de les regagner.

— En quoi faisant ?

— Madame me paiera bien pour avoir nettoyé ses caniveaux.

— Ah non, travailleur fictif ! Les travailleurs fictifs sont payés pour des travaux non exécutés, et lorsqu'ils ne vont pas en prison nul ne doit les payer pour un travail qu'ils ont fait.

— Madame, vous êtes mesquine !

Les yeux de Madame jetèrent des étincelles de colère. Elle s'approcha de Mister B et lui lâcha en pleine figure :

— Un mot de plus et je dévisse la porte de votre chambre.

Mister B resta coi.

— Allez, maintenant, vous allez me régler le loyer de ce mois !

— Madame, je viens à peine de perdre mille boulots à la fois, comment voulez-vous que je fasse pour vous payer votre loyer ?

— Peu m'importe. Le loyer ou je dévisse la porte !

— Mais, Madame, nous avons nettoyé vos caniveaux.

— Je m'en fiche éperdument. C'était du travail fictif, du travail fantôme etc...

Tout se passa alors comme si le simple fait d'avoir prononcé le mot « fantôme » en avait fait surgir un dans la chambre, car, juste à cet instant-là, on vit entrer furtivement dans la chambre une forme vêtue de blanc.

Madame et Segi se mirent à crier « Des fantômes ! Des fantômes ! Au secours ! », puis elles s'élancèrent hors de la pièce. À son tour, Mister B tenta de fuir, mais le fantôme le retint fermement et finit par le jeter sur le lit.

La forme blanche enleva le drap qui lui couvrait la tête, et le visage d'Alali apparut.

— Al ! cria Mister B, le souffle court.

— Mister B ! répondit Alali.

— Merci, tu viens de sauver la porte du palace. Madame ne reviendra plus ici de sitôt. Nous serons en paix. Elle ne réclamera plus son loyer. Merci, Al, merci.

Alali était très heureux.

Bien que l'argent qu'ils espéraient gagner leur ait filé entre les doigts, Mister B était relativement satisfait. Il se dit qu'il le gagnerait par d'autres moyens. Bientôt, très bientôt. Mister B voyait toujours la vie du bon côté.

Le mot de la fin

Professeur avait suivi avec grand intérêt les aventures de Mister B. Segi l'avait toujours tenu au courant, lui rapportant les moindres faits et gestes de Mister B et de ses compagnons. Il ne fut donc pas surpris lorsqu'il apprit que Mister B n'avait pu obtenir l'argent qu'il espérait tirer de son travail fictif. Une fois de plus, il se moqua de lui, et, comme à l'accoutumée, son rire pouvait être entendu dans toute la rue Adetola.

— Alors, Professeur, demanda Segi, une semaine plus tard, pensez-vous que Mister B finira par gagner ses millions ?

Elle était allée le voir dans sa bibliothèque.

— Non, répondit Professeur sans hésiter.

— Pourquoi pas ! Est-ce parce qu'il est fainéant ?

— Non. Mister B n'est pas fainéant. Il travaille plutôt dur. Mais il ne travaille pas aux bonnes choses.

— Il réfléchit aussi beaucoup, ajouta Segi.

— Oui. Mais pas aux bonnes choses. Il recherche les voies faciles. Seulement, le chemin de la réussite est plutôt rude et difficile. S'il veut réussir, s'il veut gagner de l'argent, il lui faut faire des choses honnêtes.

— Il a l'habitude de dire souvent : « Pour être millionnaire, pensez comme un millionnaire. » Que veut-il dire par là ? Comment réfléchissent les millionnaires ?

— Ils réfléchissent sérieusement. Ils forment des projets bien précis pour gagner de l'argent, et ils s'y tiennent, même après un premier échec. Ils travaillent dur, aussi.

— Mais Mister B a des projets, lui aussi, fit remarquer Segi.

— Je sais. Il a des projets pour rouler les gens. C'est pour cela qu'il est incapable de s'en tenir à quelque chose qui lui réussisse. En règle générale, on finit toujours par attraper les tricheurs. Voilà pourquoi Mister B, Madame, Josco et Dandy ne réussiront jamais.

— Pourtant Madame est déjà très riche, corrigea Segi.

— Comment le savez-vous ? demanda Professeur.

— Tout le monde le dit.

— Si j'étais vous, je ne croirais pas ce que les gens racontent. En outre, elle veut toujours plus d'argent, par tous les moyens. Elle ne l'aura qu'à condition qu'elle arrête de soutirer de l'argent aux autres. La prochaine fois, je ne lèverai pas le petit doigt pour lui éviter d'aller en prison.

Segi réfléchit aux paroles de son Professeur. Elle se souvenait de

tous les actes qu'elle avait vu Mister B accomplir dans la rue Adetola et dut admettre que Professeur avait raison.

— J'aime bien la compagnie de Mister B. Lui et ses amis me font rire énormément, dit-elle.

— Parfait. Et moi j'aime que vous me rapportiez leurs histoires. Des gens comme eux existent pour nous divertir et nous servir d'exemples. Plus nous les connaissons, plus nous saurons comment éviter toutes les erreurs qu'ils commettent. Et voilà tout ce que je peux dire concernant vos amis, Segi, ma belle aux yeux charmants !

Segi remercia Professeur et quitta la bibliothèque, le laissant seul à ses occupations.

En entrant dans la rue Adetola, elle se demandait ce que Mister B pouvait bien être encore en train de manigancer.



[1] *Buka* : baraque en bordure de la route servant à la fois de restaurant et de buvette.

[2] *Iro* et *Buba* : larges vêtements de femmes.

- [3] Banane plantain : banane consommée cuite en Afrique et aux Antilles.
- [4] *Dodo* : plat de bananes plantains frites.
- [5] *Oga* : patron.
- [6] *Gari* : farine de manioc.
- [7] Naira : monnaie officielle du Nigeria.
- [8] Tarmac : chaussée revêtue de goudron.
- [9] *Agbada* : large vêtement pour homme.
- [10] *Sokoto* : pantalon.
- [11] *Moin-moin* : délicieux mets nigérian.
- [12] *Akara* : beignet de haricots.
- [13] *Egusi* : pastèque.
- [14] *Ewedu* : sorte de légume vert.
- [15] *Amala* : pâte d'igname pilée appelée aussi fufu.
- [16] *Tuwo* : spécialité alimentaire haoussa.
- [17] *Riz jollof* : mélange de riz, de viande et de friture.
- [18] Sauce *palava* : une délicieuse spécialité culinaire originaire de Sierra Leone.
- [19] *Burukutu* : bière de maïs.
- [20] Paracétamol : médicament contre les maux de tête.
- [21] *Suya* : barbecue de bœuf très épicé.
- [22] *Kola* : noix que l'on mastique et qui est un stimulant.
- [23] *Adiré* : tissu teint.
- [24] Kobo : le centime du naira, monnaie officielle du Nigeria.